CHARLES MAY
LE JUSTICIER
FLAMMARION

LE JUSTICIER

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

WINNETOU, L'HOMME DE LA PRAIRIE.

LA CARAVANE D'ESCLAVES.

COUVERTURE ET ILLUSTRATIONS
DE
MARGUERITE FIORA

Charles May

Le Justicier

Récit d'aventure

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

Le héros et narrateur de ces passionnants récits d'aventures nous conduit de la Laponie, où il apprend aux superstitieux indigènes à se fier à la raison plutôt qu'aux amulettes, jusqu'en Afrique du Sud, où il prend part, aux côtés des Boërs à la lutte contre les tribus cafres et au Sahara, où il défend victorieusement une caravane contre des pillards touareg. Partout les sentiments de justice et de générosité qui l'animent et motivent ses actes finissent par avoir raison des instincts primitifs et sanguinaires de ses adversaires. Nous assistons à une véritable épopée moderne de cape et d'épée dans des mondes inconnus.

Droits de traduction, d'adaptation, de reproduction
réservés pour tous les pays.
Copyright 1933
by Ernest Flammarion

SAIVA TJALEM

LE JUSTICIER

Je fus tiré de mon sommeil par une sorte de grognement rauque, à moins que ce ne fût le ronflement de l'un de mes compagnons, voire de l'une de mes compagnes ?

Il régnait dans la hutte, hermétiquement défendue contre l'hiver, une atmosphère désespérante. Dans cet espace étroit, huit êtres humains et cinq chiens avaient trouvé place ; mais ne me demandez pas comment ! Ces treize créatures, avec leurs cinquante-deux membres antérieurs et postérieurs, étaient si bien mêlées, entassées, enchevêtrées, qu'il semblait absolument impossible de les débrouiller.

Au centre de l'abri de peaux de rennes, achevaient de se consumer les braises d'un feu gigantesque dont la fumée âcre formait un nuage impénétrable : car on avait fermé le trou de ventilation.

Ma tête reposait sur la hanche, fleurant l'huile de baleine, de la bonne mère Sujéra[1] (« souris ») ; ma jambe droite était engagée sous le ventre du vieil oncle Setté[2] (« Flèche ») et ma jambe gauche servait d'oreiller à un chien. Père Pent, c'est-à-dire Bénédict, avait déboutonné ma pelisse pour appuyer sa précieuse tête sur mon estomac, de sorte que la queue du chien auquel il tenait lui-même lieu de matelas me chatouillait agréablement le bout du nez. Il faut ajouter à ces inappréciables commodités la chaleur qui se développait sous mes vêtements de cuir et de fourrure imperméables, l'arôme diabolique de treize respirations compliquées de treize transpirations, et l'activité de ces vaillants animalcules, avides de sang humain, dont on ne peut guère éviter la compagnie quand on partage celle des chiens. Considérez enfin le retentissant concert dont le ronflement fortissimo résonnait sous la tente, tantôt dans le mode diatonique et tantôt dans le mode chromatique, et vous ne trouverez pas incompréhensible que je me fusse arraché pour un instant au mol embrassement du sommeil.

Eh bien non, ce n'était pas un ronflement qui m'avait éveillé ; car maintenant que j'avais tout à fait recouvré mes esprits, le grognement rauque frappa mon oreille pour la seconde fois. Il résonnait au-dehors, à quelque distance de la hutte. Une détonation se fit entendre et une voix cria à tue-tête :

— Attje, tassne le tarfok… Père, voici l'ours !

À l'instant même, les cinquante-deux extrémités commencèrent à se mouvoir avec célérité et leur enchevêtrement apparemment inextricable fut résolu en l'espace de deux secondes. En une minute, nous étions tous dehors et courions à toutes jambes dans la direction où l'on entendait Neete[3], le fils du vieux Pent, appela au secours. Il était de garde avec Kakké Keira[4]. Il s'élança, très surexcité, à notre rencontre, en criant de toutes ses forces :

— Tarfok, tarfok le mesam ! L'ours, l'ours a ravi mon faon !

— Où est-il ? demanda l'ancien.

— Tuos, tuos, kwouto pluewai… Là, là, dans le marais !

— Chaussez vos skis, commanda père Pent. Prenez vos fusils, vos couteaux, vos bâtons ferrés. Emportez des cordes. Nous lui donnons la chasse.

Les skis étaient posés contre la tente. Nous eûmes vite fait de les mettre et nous descendîmes

[1] Note —Dans le récit en allemand : Snjära
[2] Note —Dans le récit en allemand : Sätte
[3] Martre.
[4] Valet Eric

vers le marais, qui s'étendait dans la plaine, non loin de la demeure lapone. Kakké Keïra restait avec la femme et ses trois filles. Pour nous, nous étions cinq : Pent, oncle Setté, Nééte, moi et un autre valet, qui s'appelait Anda, c'est-à-dire André.

La piste de l'ours était facile à suivre dans la neige épaisse et nous ne tardâmes pas à apercevoir l'animal lui-même, qui se révélait comme une tache sombre, se mouvant avec rapidité à la surface blanche du marais. Il devait être très fort pour être capable d'emporter le faon à une telle allure.

Pourtant, nous n'avions pas à avoir peur de nous mesurer à lui. L'ours de Laponie est encore moins redouté que le loup. Il n'est pas, à beaucoup près, si dangereux que son congénère, le grizzli de l'Amérique du Nord. Il fuit l'homme et ne se résigne à l'affronter que quand il ne peut plus faire autrement.

Les Lapons étaient tous des skieurs émérites. Nous glissions à la surface du lac à la vitesse d'un train, rapide. Mais notre course était encore trop lente au gré du vieux Pent.

— Plus vite ! criait-il, autrement il atteindra le finop[5] et se réfugiera dans les plasaï[6], où il nous sera difficile de le poursuivre.

Nous redoublions d'efforts. Mais on aurait dit que l'ours avait compris les exhortations de notre guide.

Il obliqua brusquement sur la gauche. L'animal devait nous avoir remarqués ; il trottait maintenant vers la colline, promontoire du Fjälls couronné de sapins neigeux qui dominait la contrée marécageuse. Nous essayâmes de lui couper la route, mais ce fut en vain : il disparut à nos regards avant que nous fussions parvenus au pied du mont.

— Voici la Réja[7], observa oncle Setté, elle grimpe juste au plus mauvais endroit. Ôtons nos skis ! Nous n'en avons que faire ici.

Nous prîmes nos skis en bandoulière et commençâmes à gravir la pente raide de la colline. La neige couvrait le versant sous une épaisseur de plusieurs pieds et l'ascension en était rendue très pénible. Nous faisions de violents efforts, si bien que nous étions en sueur sous nos lourds vêtements ; mais nous n'avancions pas plus vite. Enfin, nous arrivâmes au sommet de la montagne ; mais nous dûmes nous contenter de relever la piste de l'ours, car la bête avait gagné de l'avance.

Le terrain était extraordinairement bouleversé.

Nous dûmes nous faufiler entre des rochers aigus, à demi ensevelis sous la neige, cherchant notre chemin tantôt à droite, tantôt à gauche, et tantôt revenant en arrière. On aurait dît que l'ours s'était fait un malin plaisir de nous égarer dans un vrai labyrinthe. Cependant, nous ne pouvions nous relâcher un instant de notre vigilance, car nous courions le risque de nous heurter à l'animal au détour d'un rocher.

Nous parvînmes enfin sur une petite élévation où notre ennemi s'était accordé un peu de repos. Nous avions réellement affaire à un rusé compagnon. Il s'était décidé pour cette éminence parce qu'il pouvait, de son sommet, observer notre approche. Et il avait été assez avisé pour profiter du répit qu'il s'était procuré et prendre une rapide collation. Il avait disposé tout au plus de dix minutes, mais ce temps lui avait suffi pour engloutir le faon presque entièrement.

— Vouoïké ! ô malheur ! s'écria père Pent. Ce partné pahakasé[8] ne nous a laissé que la peau et les pieds. Haoutesn so mon kalkap lapmet, il me paiera ce tour de sa vie.

Il brandit avec un geste menaçant son bâton ferré au-dessus de sa tête et se remit sur la trace. La piste s'élevait maintenant jusqu'au plateau en suivant le fond d'une gorge. La pente était très rapide et la neige épaisse nous gênait énormément, nous glissions presque à chaque pas et il nous fallut beaucoup de temps pour atteindre les hauteurs de la forêt. Nous eûmes la chance que les sapins étaient clairsemés ; de nombreux rochers étaient disséminés entre les troncs ; les empreintes se distinguaient aisément.

Nous avancions en silence, à la file indienne.

[5] La colline.
[6] Les rochers.
[7] La piste.
[8] Fils du diable.

Nous allions pénétrer dans une clairière quand Pent, qui marchait en tête, s'arrêta derrière un arbre.

— Que vois-tu ? demanda tout haut oncle Setté.

Je me tenais derrière Pent et j'avais aperçu comme lui un homme qui, venant de notre gauche, accourait entre les arbres. Mais, quand le personnage entendit la voix de l'oncle, il tourna les talons et se replongea, toujours courant, dans la pénombre de la forêt.

— Qui est-ce ? questionnai-je tout bas.

— Je ne l'ai pas reconnu, monsieur, répartit l'ancien. Que peut-il avoir à chercher par ici en cette saison ?

— Tu es bien le seul habitant de la région ?

— Oui. Serait-ce un homme qui va sur l'aïoï[9] ?

— Je ne le crois pas. Il n'aurait pas refusé de nous saluer. S'il nous fuit, c'est, j'imagine, que son chemin est celui du mal.

— Alors, il faut le rattraper.

Ces mots avaient été prononcés avec une hâte anxieuse dont je ne comprenais pas la raison.

Je demandai :

— Crois-tu que ce soit un massacreur de rennes ?

— Non, je crois autre chose, véljam[10]. Il faut que je sache quel est cet homme. Vous, cependant, gardez la piste de l'ours.

— Tu ne dois pas aller seul ! avertit Néété.

— Ne t'occupe pas de ça, fils ! Allez tous ! Je n'ai besoin de personne avec moi.

Pent avait parlé sur un ton de commandement qui ne souffrait pas de réplique. Nous n'avions qu'à obéir. Nous ne le laissions pourtant pas sans inquiétude seul en pleine forêt, avec une neige pareille, régler quelque démêlé avec un étranger qui se comportait d'une manière si suspecte. Il devait avoir des raisons toutes particulières de refuser une escorte qui lui aurait été si utile.

Nous nous séparâmes donc de lui pour continuer la poursuite de l'ours. Nos efforts devaient, cette fois, être bientôt récompensés. La trace nous conduisit à un espace découvert au milieu d'un chaos de rochers. La bête était cachée là, car, en explorant les alentours, nous acquîmes la certitude que la piste ne se continuait pas.

Jusqu'ici nous avions gardé les chiens auprès de nous, chaque animal étant attaché à la ceinture de son maître. Nous les lâchâmes après avoir cerné le repaire de notre gibier. Ils s'élancèrent entre les blocs et je perçus bientôt un grondement de mauvaise humeur répondant à leurs abois furieux. Le bruit résonna pendant quelques instants à la même place, puis il s'éloigna du côté opposé à celui où j'étais posté.

— Les chiens lapons, qui n'hésitent pas à prendre le loup à la gorge, se montrent prudents envers l'ours. Ils le débusquent sans s'exposer à ses crocs où à ses griffes. Nous n'eûmes pas non plus ce jour-là de chien blessé. Mais bientôt une détonation retentit, immédiatement suivie d'une seconde. Alors la meute éleva un concert de hurlements qui exprimaient son triomphe et ne nous permettaient pas de douter que l'ours avait été abattu.

— Néété, est-il mort ? cria par-dessus la clairière, Anda, qui était posté à ma droite.

— Mijé lépé vinsam, nous avons vaincu ! répondit l'autre. Viésodaké lé tarfok, l'ours est mort. Venez, Kratnatjéh !

Nous nous hâtâmes de rejoindre Néété. L'ours gisait inanimé sur le sol. Le jeune Lapon l'avait laissé approcher à deux pas, lui avait enfoncé dans la gueule son fusil à deux coups et avait pressé deux fois la détente.

— Il savait que le petit renne qu'il a dévoré était à moi, dit très sérieusement le chasseur, et c'est pourquoi il est venu se faire tuer par moi !

---

[9] Natif d'Aîto, le chemin que l'on suit quand on transporte sa tente dans un nouveau site.
[10] Mon frère

Chez les Lapons, en effet, chaque membre de la famille a, dans le troupeau, ses bêtes à lui, désignées par une marque particulière. Dès sa naissance, l'enfant reçoit un renne en présent de son père ; lors de son baptême, il en reçoit un second ; à sa première dent, on lui en donne un troisième. Les gages des domestiques, leurs gratifications sont payées en rennes ; de sorte qu'un valet qui épouse une servante est généralement en état de composer un troupeau avec ses animaux et ceux de sa femme, et de conquérir ainsi son indépendance. Aussi la vraie misère est-elle inconnue chez les Lapons, sauf quand une épidémie où la rigueur d'un hiver sans neige décime les troupeaux. Dans ce dernier cas, les rennes ne peuvent pas dégager de la glace les lichens dont ils se nourrissent pendant la saison froide, et ils meurent de faim.

— Sotuo lé énak, c'est un mâle, dit l'oncle. Dépouillez-le et coupez-le en morceaux pour que nous puissions le transporter plus facilement. Roupmaha lé mijit, katjéh mijé vattépé…, le corps nous appartient, les pattes sont…

II s'interrompit au milieu de sa phrase. Ma présence semblait l'empêcher d'exprimer toute sa pensée. J'en soupçonnais la raison. Les Lapons sont chrétiens pour la plupart, mais ils ont gardé du paganisme de leurs ancêtres, beaucoup d'usages auxquels ils restent obstinément attachés quoiqu'ils n'aiment pas à en faire parade devant des étrangers. Peut-être les pattes de l'ours devaient-elles être consacrées à Thiermès, une de leurs anciennes divinités, dont l'image, grossièrement sculptée dans un tronc d'arbre, est encore adorée par beaucoup de Lapons dans des sanctuaires secrets. Quoi qu'il en soit, on les débarrassa de leurs griffes et l'on en fit un paquet séparé.

Nous chargeâmes sur nos épaules les quartiers de la bête abattue, qui avait mesuré six pieds de long, et nous reprîmes le chemin de la hutte.

Quand nous arrivâmes à l'endroit où Père Pent s'était séparé de nous, je fis halte et dis :

— Il n'est pas encore de retour. Ne serait-il pas mieux d'aller voir ce qu'il est devenu ?

— Nous ne le pouvons pas, répondit oncle Setté. Il est le maître et il a défendu qu'on le suive. Nous devons lui obéir.

— Mais s'il lui est arrivé quelque chose !

— Je ne le crois pas. Il n'y a pas dans ce pays un coin de terre, large comme le pied, qu'il ne connaisse, pas un arbre qu'il n'ait compté, pas un animal qu'il n'ait aperçu. Nous pouvons être tout à fait tranquilles. Nous le trouverons en rentrant à la hutte.

— C'est fort douteux. Avec son instinct de chasseur, il nous aurait rejoints pour nous aider à abattre l'ours.

— Nous étions assez nombreux, il le savait. Continuons notre route.

Nous refîmes le trajet à travers la forêt, nous descendîmes au flanc de la colline rocheuse et nous nous retrouvâmes dans la plaine marécageuse où nous pûmes de nouveau faire usage de nos skis et progresser avec rapidité. L'aurore boréale s'éteignait quand nous arrivâmes.

La carcasse de la hutte était formée par un certain nombre de perches, fichées circulairement en terre et réunies par leurs extrémités supérieures. Comme père Pent comptait parmi les Lapons les plus riches, cette charpente primitive était recouverte d'une double épaisseur de peaux de rennes. On avait laissé, au sommet de la tente, un trou qui servait d'exutoire à la fumée ; mais on la bouchait pendant les heures de sommeil pour ne pas laisser échapper la chaleur. La couverture de peaux se prolongeait autour de la hutte, à une petite hauteur au-dessus du sol, ménageant ainsi un abri circulaire qui remplissait l'office de magasin.

En cette saison, c'est-à-dire en hiver, l'habitation était couverte d'une épaisse couche de neige durcie, qui opposait au froid un obstacle impénétrable. Au milieu, je l'ai déjà dit, se trouvait le foyer, au-dessus duquel une marmite de cuivre était suspendue par une chaîne fixée à l'une des perches. Alentour, on avait étendu sur une litière de foin, des peaux tannées souples qui servaient de couches et de sièges aux membres de la famille et… aux chiens. La batterie de cuisine était accrochée aux parois obliques ; tout en haut, sous le trou à fumée, on avait attaché des quartiers de viande et les estomacs de rennes qui contenaient le fromage, le lait congelé, peut-être aussi le sang de renne utilisé comme drogue universelle.

Kakké Keïra salua notre retour par un grand cri d'enthousiasme, car il se réjouissait en

pensant aux jambons d'ours, qui sont un régal pour les Lapons. Ses exclamations attirèrent les femmes hors de la hutte.

— Koussné lé attjé ? Où est le père ? demanda mère Sujéra, quand elle constata que le vieux Pent n'était pas là.

— Il n'est pas encore rentré ? questionna oncle Setté.

— Non. Etnatjam[11], où est-il ?

— Là-haut, dans la forêt.

— Dans la forêt ? Avec ce vouoraï[12] ? Et s'il est attaqué par un ours, un loup, ou un votoïknès[13] ! Pourquoi est-il resté dans la forêt ?

— Il s'est lancé sur les traces d'un homme qu'il a aperçu, un ammats[14], qui essayait de se cacher.

— Tijé lépet takkam jerpmétipmé, vous avez été très imprudents. Cet étranger est peut-être un tueur de rennes, armé jusqu'aux dents. Pourquoi avez-vous laissé le père aller seul ?

— Sotn lé travam naou, parce qu'il l'a ordonné.

— Alors vous n'aviez qu'à obéir, décida la mère, rassurée. Ce qu'il ordonne doit être exécuté, car il sait ce qu'il fait.

Père Pent était, on le voit, un véritable patriarche, qui jouissait d'une autorité incontestée. Sa volonté faisait loi. Puisque c'était lui qui avait voulu rester seul, les femmes se sentaient délivrées de toute inquiétude. On ne s'occupa plus que du butin que nous avions rapporté. Les pattes disparurent sans que je pusse deviner où elles étaient passées. On jeta les tripes dans la marmite, pour les faire cuire et les manger sur-le-champ, et on exposa la viande au froid pour la congeler.

Hommes et chiens, nous nous rassîmes familièrement autour du feu. On ne pensait plus à dormir.

Alors nous entendîmes gratter devant la porte et la peau qui masquait l'entrée s'écarta.

— Répé[15] ! s'écria mère Sujéra, effrayée.

Elle avait prononcé le nom du chien favori de Pent, qui avait accompagné son maître dans la forêt. L'animal entra en rampant sous la peau de renne, s'arrêta, la queue basse, et exhala un hurlement plaintif.

— Répé, Kousné lé attjé ? Répé, où est le père ? demanda l'oncle en se levant brusquement.

Voyant qu'il avait été compris, le chien sauta en pleurant après Setté, puis se retourna vers la porte.

— Il vient chercher du secours, dis-je en prenant mon fusil. Il est arrivé quelque chose à son maître. Vite, suivons-le !

— Peut-être revient-il avec l'adjé et a-t-il seulement pris les devants, observa Rakké Keïra, le valet.

— Non. Il se comporte comme un chien qui réclame du secours.

Nous sortîmes devant la porte et criâmes le nom de l'ancien dans la claire nuit nordique. Nos voix résonnaient très loin dans l'atmosphère glacée, mais nous avions beau prêter aussi l'oreille, nous n'entendions aucune réponse.

— Messé[16], tu as raison, décida l'oncle ; il lui est arrivé quelque chose. Prenons nos skis et nos armes, et suivons le chien.

— Attendez ! fis-je. Prenons aussi des courroies, des cordes et des perches. Il est peut-être tombé dans une sala[17].

---

[11] Diminutif d'etnot (oncle), c'est-à-dire « petit oncle », « oncle chéri ».
[12] Neige épaisse.
[13] Esprit.
[14] Étranger.
[15] Renard.
[16] Monsieur.
[17] Crevasse.

Les femmes gémissaient et se lamentaient tandis que nous nous munissions en silence de tout ce qui pouvait nous être utile et que, ayant chaussé nos skis, nous nous mettions en campagne. Nous étions guidés par le chien, que l'oncle, marchant en chef de file, tenait en laisse.

Nous nous éloignâmes de la hutte dans la direction opposée à celle que nous avions prise lors de notre première sortie.

Nous parcourûmes ainsi environ quatre milles anglais lorsque l'animal tourna sur la droite et se mit à gravir une hauteur dont la pente peu accusée ne nous obligea pas à nous défaire de nos skis. Nous continuâmes à avancer rapidement et nous atteignîmes enfin un plateau nu dont la surface s'interrompait brusquement de l'autre côté, au bord d'un versant escarpé.

— Ipmel, s'écria l'oncle épouvanté, sotn vassa sala-jégnaï ; ô Dieu, nous sommes en plein sur les crevasses ! Orrop vahrok, soyons prudents !

Il tira sur la laisse pour obliger le chien à ralentir et n'avança plus qu'après avoir sondé la glace, pas à pas, avec son bâton ferré.

— Ce terrain est donc dangereux ? demandai-je.

— Monsieur, nous sommes au-dessus de Routaïmo[18], la demeure des mauvais esprits. Ils habitent dans des crevasses qu'ils cachent sous la neige pour tromper les Samélatjit[19]. Si on marche sur la voûte fragile, on est précipité en enfer, à moins que le saïvaolmak[20] n'étende la main pour retenir et sauver l'imprudent. Parfois aussi un ange intervient pour retirer celui qui est tombé.

Ainsi se mêlaient dans l'imagination du vieux Lapon les enseignements du christianisme et les mythes du paganisme. S'il devait un jour se trouver en danger, il lui était tout à fait égal d'être secouru par un ange plutôt que par une divinité de l'antique religion de ses pères ; la puissance de l'un valait sans doute à ses yeux celle de l'autre.

Nous glissions donc avec précaution sur le plateau. Nous rencontrâmes réellement plusieurs crevasses, que recouvrait une croûte de neige, capable à la vérité de porter le chien, mais non le poids d'un homme. Nous reconnaissions les passages dangereux à la consistance et à la couleur de la surface gelée et nous sautions par-dessus en nous aidant de nos bâtons ferrés.

Le plateau s'inclinait ; nous commençâmes à descendre. Nous devions plus que jamais prendre appui du bout de nos bâtons, solidement fichés dans la glace, pour ne pas être précipités dans les crevasses, qui se multipliaient sous nos pas. Le chien tirait de toutes ses forces sur sa laisse et finit par la casser en donnant une brusque secousse. Il s'élança en bondissant sur le flanc de la montagne. Mais il n'alla pas loin. Il s'arrêta et se mit à hurler.

— C'est là ! s'écria oncle Setté. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard !

Nous eûmes tôt fait de parcourir la courte distance qui nous séparait encore de notre but. Nous nous trouvâmes au bord d'une crevasse étroite et profonde dont le couvercle de neige durcie était troué. Le chien se tenait à côté du trou, qu'il essayait d'élargir en grattant, non sans prendre ses précautions pour ne pas tomber.

Une piste de skieur, venant de la droite, aboutissait à la crevasse, mais ne la franchissait pas.

Néété, le fils, se jeta à plat ventre et cria dans l'abîme :

— Attjé, totn lep tanné ? Père, es-tu là ?

Il n'obtint pas de réponse ; mais le chien était hors de lui : il fit plusieurs fois mine de sauter par le trou, mais il hésitait et reculait, retenu par la peur.

— Il est au fond, dis-je. Inutile d'appeler et de questionner : nous n'avons pas de temps à perdre. Une corde ! Il faut que l'un de nous descende.

— Moi, je descends ! répartit Néété. Je suis le plus léger. Toi, messé, tu es le plus grand et le plus fort de nous tous : tu tiendras la karfaït[21].

— Soit ! Attachez ensemble les kalkoït[22] et posez-les en travers sur la crevasse pour nous

[18] L'enfer.
[19] Accusatif de Samélatjeh ; Lapons.
[20] Génie protecteur.
[21] Courroie.
[22] Perches.

donner un point d'appui. Vite !

Une minute plus tard, le jeune homme était suspendu dans la caverne, où devait régner un froid terrible. Il n'était pas encore descendu très profondément quand il donna le signal.

— Mon lep sot, je l'ai ! cria-t-il. Lancez-moi une autre corde.

Ces cordes étaient minces, mais tressées avec des courroies de peau de renne d'une solidité à toute épreuve. Elles étaient capables de porter l'homme le plus lourd. Tandis que je soutenais le fils, on lui jeta une seconde corde pour qu'il puisse y attacher son père. Il eut vite fait et nous remontâmes les deux Lapons à la surface.

Père Pent tomba, raide comme un bonhomme de neige.

— Il est mort ! gémit Néété. Les mauvais esprits lui ont ôté la vie !

J'examinai le vieux Lapon. Son cœur battait et ses membres ne portaient pas de blessure.

Je rassurai les autres :

— Sotn éla ! il est vivant ! Il a seulement perdu connaissance. Comment était-il placé dans la crevasse, Néété ? Elle ne semble pas très profonde.

— Oh si ! messe, si, elle en profonde, très profonde, et entièrement revêtue de glace. Mais elle est aussi très étroite. Le bâton ferré du père s'est coincé en travers de la pente et c'est grâce à cela qu'il n'a pas glissé jusqu'au fond.

— Vekkés aouto ! C'est un miracle !

En nous servant de la pelisse de Rakké Heïra parti devant pour chercher un traîneau, des perches et des cordes, nous construisîmes une civière très passable ; nous y attachâmes Pent évanoui et nous mîmes en route. Notre marche était pénible, car ce n'était pas une petite affaire que de franchir les crevasses avec notre précieux fardeau. La prudence nous forçait à n'avancer que pas à pas ; aussi le traîneau nous attendait-il au pied de la montagne, quand nous y arrivâmes enfin pour nous engager dans la plaine. Rakké Heïra avait emprunté la pelisse d'Anda.

Nous installâmes solidement sur le traîneau notre homme inanimé et poursuivîmes notre chemin à toute allure sur la neige unie.

Le traîneau tiré par des rennes rapides comme le vent, et conduit par l'oncle Setté, parvint naturellement à la hutte avant nous. Aussi, quand nous fûmes débarrassés de nos skis et que nous entrâmes, nous trouvâmes père Pent déjà étendu devant le feu. Il était toujours sans connaissance ; mais mère Sujéra, assistée de ses filles, gémissant et se lamentant, s'employait avec zèle à lui ouvrir la bouche de force afin de la bourrer de gros caillots de sang de renne congelé.

— Vous voulez donc le tuer ! m'écriai-je.

— Le sang est bon pour tous les maux, messé ! protesta-t-elle.

— Dans le cas présent, il ne peut que nuire ! Otez-le-lui de la bouche et ouvrez ses vêtements. Je connais une meilleure médecine !

Mon sac de voyage, très dégonflé, ne contenait plus, en fait de médicaments, qu'une demi-fiole de teinture d'arnica ; c'était là pourtant une drogue très appropriée puisqu'il s'agissait d'une blessure causée par une chute, à la condition toutefois que les organes internes n'eussent pas souffert.

On ouvrit les vêtements de Pent pour faciliter la respiration, et, comme je n'avais sous la main ni naphtaline ni ammoniaque, je réclamai du tabac à priser. Tous les assistants étaient sincèrement étonnés : comment ! je voulais faire priser un mort ! Pourtant, je vis se tendre vers moi autant de sachets en peau de renne qu'il y avait dans la hutte de personnes masculines ou féminines. Les Lapons ont une prédilection extraordinaire pour le tabac : ils l'aiment presque autant que l'eau-de-vie ; mais, comme ils sont forcés de se passer de celle-ci, ils se rattrapent en fumant et prisant beaucoup. Nous ne risquions donc pas de manquer de tabac dans la hutte.

J'appliquai à mon patient une forte prise dans cette partie de son visage que les Lapons nomment njouonné[23], et je n'eus réellement pas à attendre longtemps l'effet de ma médication. Des plis se creusèrent sur le front étroit de père Pent ; ses paupières closes frémirent ; sa bouche

[23] Le nez

s'ouvrit, lentement mais de toute sa largeur ; ses joues, qu'une couche de poix protégeait du froid et de la vermine, se gonflèrent ; et enfin se produisit cette explosion bien connue que tous les peuples du monde traduisent par la même onomatopée : ah… tchi !

— Aéitnan ! À ta santé !

Toutes les bouches saluaient d'un même cri la résurrection.

Le charme était rompu. Les yeux s'ouvrirent, regardèrent quelques instants de côté et d'autre avec étonnement, puis la voix se fit entendre, sur un ton déjà très décidé :

— Mouaji, mattopté malop ! Donnez-moi du sang !

Mère Sujéra me lança un coup d'œil interrogateur.

Je lui fis un signe d'assentiment ; mon cœur sensible était incapable de résister à cette exigence impérieuse d'un homme qui venait à peine de se réveiller du sommeil de la mort. Alors la mère et ses trois assistantes se jetèrent sur le patient et lui bourrèrent si énergiquement la bouche de quatre côtés en même temps qu'il était forcé d'avaler cinq fois avant de trouver l'occasion de respirer.

Mais, dès que sa conscience réveillée ne fut plus occupée par ce traitement brutal, il posa la main à la tête et se plaignit.

— Mon lep louokatert, mon lep havététovoum, j'ai mal, je suis blessé.

J'examinai la place qu'il montrait et je découvris sous son épaisse toque de fourrure une bosse assez volumineuse. Il s'était cogné la tête.

— Tounji mon kulkap vekkétet ! Je vais te soulager ! lui dis-je.

Et je pris ma fiole de teinture.

— Toté lep pésker ? Es-tu docteur ? demanda-t-il, étonné.

— Oui, répondis-je, pour lui donner confiance.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une médecine qui calmera ta douleur.

— Est-ce bon ?

— Ça ne se boit pas. Je vais t'en mettre sur la tête.

— Laisse-moi sentir.

Je contentai imprudemment son désir en lui plaçant sous le nez la fiole débouchée. Il flaira l'odeur de l'alcool avec un plaisir évident et demanda, la mine épanouie :

— Donne-moi plutôt cette médecine à boire, messé. Je guérirai plus vite que si tu me la mets sur la tête.

Je lui retirai la bouteille et préparai une compresse avec les morceaux d'un vieux vêtement d'été.

— Attjé, comment es-tu tombé dans la crevasse ? demanda le jeune Néété, dont la question venait au secours de la curiosité générale.

Après un silence, le vieux Lapon répartit :

— Ne m'interrogez pas. Vous saurez tout plus tard.

Nous devions nous résigner, quoique je fusse incapable de comprendre pourquoi il refusait de nous répondre à une question que nous avions, en le trouvant, bien gagné le droit de lui poser.

Pour sa part, il était maintenant avide de savoir comment la chasse à l'ours s'était terminée et comment il se faisait que nous fussions venus à son secours. Il écouta notre récit et, à peine eut-il appris que les tripes de l'ours cuiraient dans la marmite, qu'il nous invita à prendre nos nipéh[24] et à commencer sur-le-champ notre festin.

Mère Sujéra tira les morceaux de viande de la marmite et les déposa dans son giron, sur la peau de sa tunique de cuir, dont la surface ternie gardait la trace de tout ce qui était déjà passé dessus. Alors le partage eut lieu et chaque convive, homme, femme… ou chien, fut libre de choisir

[24] Couteaux.

ce qui lui plaisait.

En ce qui me concerne, j'eus la faveur d'être servi par la belle Marja[25]. C'était l'aînée des filles de Pent ; elle pouvait avoir vingt-trois ans. Elle m'avait déjà donné une place de choix dans son cœur, depuis quinze jours que je m'étais installé dans la hutte. Elle m'arrivait juste sous le bras ; elle avait deux livres de graisse dans ses nattes et trente pouces carrés de poix sur les joues ; ses lèvres souriaient sur une largeur de douze centimètres ; son nez mignon ressemblait à une noisette, et ses petits yeux, constamment éblouis par la neige, avaient fini par prendre l'habitude d'un clignotement de musaraigne qui produisait sur mon cœur sans défense une impression assez difficile à exprimer même en recourant aux logarithmes.

Elle déchira avec ses petits doigts épais, couleur de goudron, les meilleurs morceaux qu'elle parvint à arracher aux chiens et me les mit dans la bouche, en dépit de ma répugnance et de mes tentatives de retraite. Les parents observaient l'aimable jeu avec complaisance, et je ne pus échapper à ce gavage amical qu'en me levant et en sortant pour un moment devant la hutte afin de reprendre le contrôle de mes organes digestifs.

Quand je rentrai, je fus accueilli par un sourire de béatitude qui rayonnait sur les visages à une température de soixante-dix degrés Réaumur.

Les événements des dernières heures nous avaient tous plus ou moins épuisés et la proposition du vieux Pent de se coucher fut unanimement approuvée. On reboucha le trou à fumée, que l'on avait ouvert, et nous nous retrouvâmes bientôt dans l'enviable situation dont l'ours nous avait tirés.

L'homme, et particulièrement le voyageur, s'habitue à tout ; je m'endormis d'un bon sommeil et ne me réveillai pas avant que la gracieuse Marja, occupée à ranimer le feu, se fût avisée d'attirer à elle mes grandes bottes fourrées pour s'en faire un escabeau bien que mes jambes fussent par hasard dedans. Je supportai patiemment le poids de sa petite personne jusqu'à ce qu'elle eût terminé et qu'elle se fût, par une attention digne de reconnaissance, donné la peine de replier contre mon ventre mes genoux étendus. Alors je me dressai commodément sur mon séant pour contempler la préparation de la soupe du matin.

Le bouillon dans lequel avaient cuit les tripes de l'ours en constituait naturellement la base. Ajoutez à cela du sang caillé, du fromage de renne émietté, dont vous vous représenterez à peu près le goût en mâchant une vieille boîte de corne ; puis une portion de sick[26], qui manifestait sa présence par une odeur plus que pénétrante, quelques poignées de bléber[27], un peu de sel, dont on pouvait seulement s'offrir le luxe parce que père Pent était riche ; une petite dose de farine, qui, à vrai dire, ressemblait plutôt à de la sciure, et, pour finir, les tripes de l'ours, nettoyées je ne sais comment, réduites naturellement en petits morceaux, mais dont la purification m'avait paru des plus douteuses.

Plutôt que de goûter à ce repas, je préférai demander une tranche de renne. On contenta d'autant plus volontiers mon désir qu'on paraissait enchanté de pouvoir engloutir ma part de soupe.

Après ce déjeuner du réveil, qui ne méritait point d'être appelé déjeuner du matin, puisque la nuit polaire, qui dure des mois, avait commencé, père Pent m'invita à le suivre au-dehors.

Nous prîmes nos bâtons ferrés et nos fusils, nous chaussâmes nos skis.

Le vieux Lapon me conduisit exactement par le même chemin que celui que nous avions suivi la veille sur les traces de l'ours. Il ne prononça pas une parole avant d'avoir atteint, là-haut dans la forêt, l'endroit, où il s'était séparé de nous.

— Piéjo, messé ! assieds-toi, monsieur ! dit-il en s'accroupissant lui-même dans la neige immaculée. Je vais te parler d'une affaire dont personne autre ne doit rien savoir.

Je pris place à son côté, et les chiens, sans lesquels un Lapon ne quitte jamais sa hutte, se couchèrent devant nous. L'hôte lui-même, quand il partage un certain temps l'existence de la famille, se voit attribuer l'un de ces compagnons fidèles, qui s'attache constamment à ses pas.

L'ancien réfléchit quelques instants, le regard fixé à terre, cherchant apparemment comment il devait commencer. Je me gardai de troubler sa méditation. Enfin, il demanda :

[25] Marie.
[26] Variété de saumon : *Salmo lavaretus*.
[27] *Vaccinium myrtillus*.

— Messé, es-tu capable de te taire ?

— Oui, répondis-je simplement.

— Et tu te tairas en effet ?

— Oui.

— Je le crois. Je t'ai observé et je sais que je peux me fier à toi. Veux-tu m'aider à prendre un voleur ?

— Un voleur… Moi… ? exclamai-je étonné.

— Oui, toi. Quand il se commet chez nous une mauvaise action, le Ronoks[28] envoie ses soldats, qui sont chargés d'arrêter le criminel. Mais il leur faut beaucoup de temps pour venir, et, quand ils arrivent, l'autre s'est réfugié en Norvège, où ils n'ont pas le droit de le poursuivre. Du reste, ils sont rarement assez malins pour prendre un samelats[29], qui connaît le pays mieux qu'eux.

— T'a-t-on volé ? demandai-je.

Son visage, d'ordinaire si doux, prit une expression féroce.

— Oui, répondit-il, et la rage se refléta dans ses petits yeux clignotants.

— Qui est-ce ?

— Je n'en sais rien.

— As-tu des soupçons ?

— Non !

— Non. Ce n'est pas un de tes valets ?

— Non.

— Que t'a-t-on volé ? Un renne ?

— O messé, comment pourrais-je savoir si on m'a volé un renne ? J'ai plus de mille têtes dans mon troupeau et il arrive souvent qu'une bête s'échappe. Je ne me ferais pas tant de souci pour un renne que l'on m'aurait pris. Non, il s'agit d'un vol bien plus grave, car il me manque de l'argent, beaucoup d'argent.

À ces mots, il fondit en larmes. Son humeur puérile de Lapon ne pouvait pas supporter cette perte avec une mâle résignation.

J'entrevoyais l'enchaînement des faits. L'homme qui s'était enfui en nous apercevant était-il le voleur ? Avait-il découvert l'une des cachettes de Pent ? Père Pent était très riche ; il possédait plus de mille rennes, comme il venait de le dire ; il avait sûrement enfoui beaucoup d'argent.

Quand les Lapons se rendent à un marché ou visitent une des rares villes du pays, leur coutume est de se faire payer leurs fourrures et leurs autres marchandises en solides couronnes d'argent. C'est ainsi que des quantités importantes de monnaie d'argent prennent le chemin du Grand Nord inhospitalier, et y disparaissent, car il est bien rare qu'un Lapon dépense une couronne après l'avoir reçue.

Quand sa bourse est pleine, l'homme cherche un endroit solitaire dans la forêt ou le marécage, ou entre les rochers, et y cache ses « rixdales ». Il observe à ce sujet le silence le plus absolu et ne se décide à révéler son secret à ses héritiers que s'il sent la mort approcher. Afin de ne pas perdre tout son trésor, si l'endroit était par hasard découvert, il le répartit entre plusieurs cachettes, qu'il visite de temps en temps pour se délecter au spectacle de ses richesses. Il arrive souvent qu'un Lapon meurt à l'improviste sans pouvoir indiquer ses cachettes, ou que celles-ci soient si vaguement désignées que les parents du défunt sont incapables de les trouver. Parfois aussi les phénomènes naturels anéantissent le trésor ou le rendent inaccessible. Des sommes considérables sont perdues de la sorte et il n'y a pas à espérer qu'elles profitent jamais à qui que ce soit. Les solitudes sauvages de la Laponie constituent ainsi une gigantesque caisse d'épargne qui absorbe un gros pourcentage.

— Puis-je savoir de combien d'argent il s'agit ? demandai-je.

— Kvekte vouossah, deux bourses.

[28] Le roi.

[29] C'est le nom que se donnent les Lapons, tandis que le terme « Lapon » est regardé par eux presque comme une insulte.

— Tu les avais cachées ?

— Oui, messé. Tu le sais, personne ne doit savoir où sont les couronnes, ni le frère, ni la femme, ni les enfants. Tu sais aussi que je suis allé au marché à Enontékis. J'y ai vendu beaucoup de peaux et de fromages, et aussi des gants que mes filles avaient tricotés. J'ai acheté en échange ce dont j'avais besoin et il m'est resté deux bourses de pièces d'argent.

« Hier, à l'heure où l'on trait les biches et où par conséquent mes gens ne pouvaient me suivre, je pris mes skis et montai jusqu'au field pour cacher mon gain. En redescendant, j'aperçus un étranger qui se glissait parmi les rochers. Je me lançai à sa poursuite, mais il m'échappa. Alors je retournai à ma cachette, je repris l'argent et allai le déposer en un autre endroit. Mais à minuit, pendant que nous suivions la piste de l'ours, je revis l'étranger. Je soupçonnai aussitôt qu'il était à la recherche de mon argent et j'essayai de le rejoindre. II disparut. J'allai voir si mon argent était encore là. Je le trouvai, mais comme j'étais en train de le regarder, je reçus un coup sur la tête. Ma vue s'obscurcit et je tombai. Quand je repris mes sens, une minute plus tard, l'argent n'était plus à sa place et j'aperçus mon voleur qui fuyait à toute allure sur le lopmé[30]. Je lui donnai la chasse. Il tenta de gagner l'autre versant du kerr[31], et c'est pourquoi je m'engageai dans le champ de glace crevassé, pour lui couper la retraite. Je connais cette région dangereuse, mais j'étais aveuglé par la colère. Je suis tombé dans une crevasse que je n'avais pas remarquée. Et le voleur s'est échappé.

— Tu ne l'as pas reconnu ?

— Non. Il s'est glissé derrière moi sans que je le voie. Il avait son masque d'hiver, comme nous l'avons tous, pour nous protéger du froid quand nous sortons.

— N'as-tu pas au moins noté sa stature ?

— La nuit du Saméland dure trois mois, messé, et elle trompe le regard. L'aurore boréale vacillait et ses feux ne jetaient sur la neige qu'un éclat incertain. Impossible de rien distinguer nettement dans de telles conditions ! Cet homme était vêtu comme moi, mon fils ou mon frère. Un Samélats et un autre Samélats se ressemblent quand ils ne sont pas sous la tente. Je ne le reconnaîtrais pas. Si tu ne viens pas à mon secours, messé, je ne découvrirai jamais le voleur et mon bel argent est perdu.

— Comment pourrais-je t'aider quand les soldats du roi eux-mêmes sont incapables de rien faire pour toi ! Je ne connais pas le pays mieux qu'eux et je n'ai pas les pouvoirs dont ils sont munis pour agir contre les voleurs.

— Messé, tu te trompes ! ta tête domine celle de tous les Samélatjit[32] et on n'a jamais vu ici d'armes comme les tiennes. Quel que soit le voleur, il tremblera devant toi. Tu as voyagé au loin dans des pays sauvages, où tu as appris à distinguer, aussi bien que nous savons le faire nous-mêmes, la piste d'un fugitif. Ne nous as-tu pas raconté l'histoire des mauvais Indatjit[33], que vous avez traqués par monts et par vaux pour leur reprendre les fourrures qu'ils vous avaient volées ? Je te conduirai sur la piste du voleur et, quand tu l'auras examinée, je suis sûr qu'il ne pourra pas nous échapper.

Hum ! Je ne m'étais pas attendu à inspirer une pareille confiance. Je risquais de perdre toute considération si j'accédais au désir de Pent sans être capable de répondre à son attente.

— Attjats[34], protestai-je, je suis depuis peu au Saméland. Je ne crois vraiment pas qu'il me soit possible de te venir en aide.

Il cligna de l'œil en souriant malicieusement et affirma :

— Si, messé, tu le peux. Ne m'as-tu pas dit que tu es docteur ?

— Te figures-tu donc qu'un docteur a appris aussi à arrêter les voleurs ?

— Tu plaisantes ! Un docteur a tout appris. Un docteur peut tout ce qu'il veut.

— Qui t'a dit ça ?

---

[30] La neige.
[31] De la crête.
[32] Accusatif pluriel de *Samélats* : Lapon.
[33] Indiens.
[34] Petit père.

— Personne n'a eu besoin de me le dire. C'est une chose que tout le monde sait. Un docteur réussit dans tout ce qu'il entreprend, car il possède le secret de se faire un saïva tjalem[35], et l'homme qui porte sur lui un bon saïva tjalem, n'est jamais trahi par la chance tant qu'il a soin de le garder intact.

— Tu te fais des illusions ! répondis-je en secouant la tête avec humeur. Il n'y a pas d'amulette ni de saïva tjalem qui procure un tel pouvoir.

— Tu ne veux pas me l'avouer, voilà tout ! Je possède moi-même un tel écrit.

— Qui te l'a donné ?

— Un docteur que j'ai vu à Loulea, au bord de la mer. C'était un homme très capable. Il m'a donné une drogue pour mes yeux malades et, quand je l'ai prié ensuite de me faire la grâce d'une amulette, il m'en a écrit une tout de suite sans me réclamer d'argent. Je porte le saïva sur ma poitrine depuis des années et il ne m'est jamais rien arrivé. Mais maintenant, il est rongé par la sueur et il a presque complètement perdu sa vertu. S'il n'était pas si abîmé, je ne serai certainement pas tombé dans la crevasse. Je te demanderai de m'en écrire un autre.

— Où l'as-tu ?

— Ici, répondit-il, en montrant sa poitrine.

— Peux-tu me le montrer ?

— Le docteur ne me l'a pas défendu. Veux-tu le voir ?

Il fouilla sous ses vêtements et exhiba une sorte de pochette de cuir pendue à un cordon, d'où il tira un papier plié plusieurs fois.

— Tiens ! dit-il en me tendant le talisman. Peux-tu lire les signes qui sont tracés là-dessus ?

Les mots, écrits au crayon, étaient à demi effacés ; je les reconnus pourtant, au premier coup d'œil, pour du français. Ma surprise se traduisit bientôt par un éclat de rire, car je déchiffrais :

Les Lapons sont gens crasseux,
Petits, camus et cagneux.
A croupetons sous la tente,
Ils ne savent que dévorer
Leur ratatouille dégoûtante,
Jacasser, crier, digérer.

C'était donc là le beau compliment que le brave père Pent avait porté des années sur son cœur en lui attribuant une vertu magique !

Mais par qui ces vers avaient-ils été tracés ? Était-ce réellement par un médecin ? Un homme civilisé avait-il pu s'oublier au point de se moquer si cruellement d'un lapon qui se fiait à son savoir et de fournir en même temps un aliment à sa superstition ? Je cessai de rire, car j'avais honte pour ma race.

— Attjé Pent, ce n'est pas un saïva tjalem, dis-je, mais un kaïvé tjalok[36] et celui qui l'a écrit n'est pas docteur.

— Pourtant, messé, cela m'a protégé.

— Je vais te lire cet écrit et tu verras ce qu'il faut en penser.

Je lui traduisis de mon mieux les vers en langue lapone. Alors il se leva, secoué par la colère, et s'écria :

— Tu te moques de moi ! Ces mots ne sont pas là-dessus !

— Ils y sont.

— Ce n'est pas vrai !

[35] Proprement « un écrit sacré » : talisman, amulette.
[36] Un écrit stupide.

— Prétends-tu me traiter de menteur ?

Il se ressaisit.

— Tu as toujours été sérieux et bon avec nous ; mais cette fois tu plaisantes. Ce saïva tjalem m'a sauvé de maint danger ; mais les mots que tu viens de prononcer sont méchants, ils m'offensent, ils ne peuvent protéger personne, ils sont incapables aussi de me faire retrouver mon argent !

— Tu as parfaitement raison. Je t'ai lu très exactement ce qu'il y a là-dessus ; je n'ai pas passé un mot, je n'en ai pas ajouté non plus. Jette ce papier, il ne te sert rien.

— Tu me dis réellement la vérité ? demanda-t-il, doutant encore.

— Oui.

— Messé, je mettrai ce papier à l'épreuve.

— Comment t'y prendras-tu ?

— Je le garderai sur moi. Si nous attrapons le voleur, c'est qu'il est bon ; mais, si nous ne l'attrapons pas, c'est que le talisman ne vaut rien.

— Cette épreuve n'est pas concluante, car c'est moi qui t'aiderai à attraper le voleur et non ce papier. Si tu veux vraiment la tenter, il faut que tu agisses seul.

Il réfléchit et déclara :

— Tu as raison. Nous nous y prendrons autrement. Le voleur aura déjà caché l'argent quand nous mettrons la main sur lui et nous ne pourrons rien lui faire avouer. Mais je lui donnerai cet écrit ; s'il est protégé, le saïva est bon ; mais, si nous découvrons l'argent, c'est que tu as bien lu ce qu'il y a sur le papier.

C'était une vraie invention de Lapon. Mais j'étais curieux de voir ce qu'il en adviendrait, et j'entrai dans le jeu :

— Bien ! Fais comme tu voudras… Montre-moi la piste du voleur.

Nous nous remîmes en route et pénétrâmes plus profondément dans la forêt clairsemée. Au bout d'un quart d'heure environ, nous atteignîmes une pente rocheuse, couverte de genêts rabougris et ensevelie sous la neige. Des empreintes révélaient le passage de deux hommes.

— Dois-je te montrer l'endroit où tu avais caché ton argent ? demandai-je à Pent.

— Le trouveras-tu ? fit-il, étonné.

— Certainement.

J'examinai les deux pistes, en suivis une et m'arrêtai devant une étroite fissure du roc.

— C'est ici.

— Messé, tu as deviné juste ! s'écria Pent. J'avais caché les bourses dans cette fente, que j'avais ensuite recouverte de neige.

— Regarde ! Tu te tenais accroupi là pour regarder ton argent, et le voleur était ici quand il t'a frappé.

— Comment le sais-tu ?

— Je te l'expliquerai plus tard.

Lorsque l'étranger s'était arrêté derrière Pent, ses longs skis avaient creusé dans la neige des sillons plus profonds et leurs empreintes étaient très nettes. Or, je remarquai que l'une des semelles de bois présentait une forte éraflure qui devait provenir d'un choc violent contre une pierre. Je crus pourtant préférable de ne rien dire encore à Pent de cet indice précieux.

— Le suivons-nous ? demandai-je.

— Oui.

Nous glissâmes plus loin. Le plateau nu succéda à la forêt, puis nous descendîmes, de l'autre côté de la montagne, dans une vallée, qu'il nous fallut suivre jusqu'à son issue dans la plaine.

Ici les traces dans la neige étaient très légères et nous en déduisîmes que le fugitif avait filé à une allure vertigineuse. Nous l'imitâmes. Nous glissions avec la vitesse de l'ouragan sur l'étendue blanche, qui luisait dans le crépuscule perpétuel.

En continuant ainsi dans la même direction, nous devions arriver en deux heures chez le plus proche voisin de Pent, auquel j'avais déjà rendu deux fois visite en compagnie de mon hôte.

Ce voisin était riche aussi. Sa famille ne se composait toutefois que de lui-même, sa femme, une fille et un teutnar[37], dont la mine ne m'inspirait pas confiance. Le maître m'avait raconté que ce valet était venu de Norvège, il l'avait à son service depuis près d'un an. Quand on se risque à franchir seul les montagnes sauvages, c'est d'ordinaire qu'on a de bonnes raisons de quitter sa patrie. Je songeais donc malgré moi que cet homme pourrait bien être le voleur. Si ma supposition était juste, il aurait dû faire un détour pour cacher son butin avant de regagner la hutte de son maître. Pourtant cette déduction ne se vérifiait pas : la piste continuait toujours tout droit. Le voleur était bien imprudent ou bien téméraire s'il n'avait même pas jugé nécessaire de veiller à sa sécurité !

Nous poursuivîmes notre chemin en silence jusqu'à la hutte du voisin. La fille de ce dernier se trouvait dehors et elle l'avait averti de notre arrivée. Il vint donc à notre rencontre.

— Touina litja atna, la paix soit avec toi ! salua Pent.

— Touina aj aj, avec toi aussi ! répondit l'autre.

Ils se saisirent à bras-le-corps, ôtèrent leurs masques d'hiver et se frottèrent amicalement le nez l'un contre l'autre. Quant à moi, en tant qu'étranger, je m'en tirai avec une poignée de main. Les deux femmes reçurent les mêmes marques d'amitié, puis Pent demanda :

— Où est teutnar Pavek[38] ? Je ne le vois pas.

— Regarde, il est là, auprès des bêtes.

En effet, nous aperçûmes le valet parmi les rennes, qui étaient occupés à chercher des lichens sous la neige.

— A-t-il ses skis ? questionnai-je.

— Non. Les voici contre la hutte.

Je m'approchai pour examiner les skis et remarquai sur l'un d'eux l'éraflure que la piste m'avait révélée.

— Appelle-le. Nous avons à lui parler, dis-je.

— Un sifflement aigu et un signe de la main, avertirent te valet, qui s'en revînt lentement.

— Ponorest, bonjour ! s'exclama-t-il, en nous saluant de l'air le plus innocent du monde.

— Ces skis sont-ils à toi ? lui demandai-je.

— Oui, messé.

— Entrons dans la hutte. J'ai à parler avec cet homme.

Le valet rampa le premier par l'entrée, sans faire la moindre résistance, et ses maîtres, intrigués, le suivirent.

Le propriétaire de la hutte se nommait Stalo, c'est-à-dire « géant », quoiqu'il m'arrivât à peine à l'épaule.

— Attjé Stalo, lui dis-je, ce valet te quittera bientôt.

— Pourquoi ? demanda le Lapon, étonné.

— Pour aller en kittek[39].

Il sursauta, effrayé.

— Que dis-tu là, messé ?

— Il ira en prison.

— Qu'a-t-il fait ?

— C'est un voleur.

— Messé, veux-tu nous insulter, moi et les miens !

[37] Serviteur.
[38] Serviteur Paul.
[39] Prison.

— Non. Pourquoi t'offenserais-je ? Tu es notre kweïmé[40] ! J'ai mangé et bu avec toi ; je vous ai pris en affection, ta famille et toi. Je n'ai en vue que ton bonheur et ta tranquillité ; c'est pourquoi je te dis : ton valet est un voleur.

Le valet ne protestait pas, ne bronchait pas. Les deux femmes étaient sans voix. Mais Stalo s'écria :

— Prouve-le, messé !

— Tout de suite ! Cet homme n'était pas à la hutte hier ?

— Non. Je l'avais envoyé avant-hier de l'autre côté du field chez arpen Raouna[41]. Il a conduit un renne que j'offrais à ma sœur pour la première dent de son partnékouts[42].

— Quand est-il rentré ?

— Très tard ; aujourd'hui, à l'heure de traire les biches.

— Attjé Pent t'expliquera pourquoi ton valet a perdu tant de temps.

Pent raconta sa mésaventure.

Le valet écouta très tranquillement, sans même sourciller. Mais les autres manifestaient une agitation croissante. Quand le narrateur eut achevé, Stalo, se tournant vers Pavek, demanda :

— Qu'en dis-tu ?

— Je n'ai pas fait cela, répondit l'autre avec calme.

— Tu mens !

— Je jure que ce n'est pas moi. Je ne suis pas allé sur le champ de crevasses.

— Mais ils ont suivi ta piste !

— Ils se trompent. Fouillez-moi, vous verrez que je n'ai pas l'argent.

— Nous allons le faire, décida le maître.

On visita les vêtements du domestique, on inspecta la hutte ; mais on ne trouva rien.

— Où a-t-il été depuis son retour ? questionnai-je.

— Au troupeau seulement, répartit Stalo.

— Pas plus loin ?

— Non. Voudrais-tu sortir pour un petit moment ?

— Pourquoi ?

— Je veux interroger le kounnous[43].

— Il savait que père Pent me considérait comme un véritable ami et c'est pourquoi il me déclarait si franchement son intention. Nombreux sont encore les Lapons qui restent plus ou moins attachés à leurs antiques coutumes païennes, auxquelles appartient la consultation du tambour magique. J'aurais bien voulu assister à la cérémonie, mais je devais naturellement me conformer au désir du maître du logis. Les femmes n'étaient pas non plus autorisées à rester ; elles sortirent et allèrent jusqu'au troupeau. Elles auraient volontiers lié conversation avec moi ; mais je préférai mettre mes skis pour explorer les abords du camp, car il allait de soi que le valet avait caché l'argent quelque part par ici.

Il y avait pas mal d'empreintes, aussi bien de bottes que de skis et je devais être très attentif. Je décrivis autour de la hutte et du troupeau d'abord un cercle étroit, puis un second plus large, sous le regard intrigué des femmes. Je ne remarquai rien. Mais, comme je me mettais en devoir d'en parcourir un troisième, encore plus vaste, je tombai sur une piste isolée dont l'un des sillons présentait l'indice que j'avais remarqué. Je la suivis. Elle menait à une petite rigole qui sortait de la forêt et dans laquelle coulait une eau recouverte de glace. Je n'avais pas marché depuis cinq minutes que je m'arrêtai, surpris, car je venais de découvrir le plus grand secret d'un Lapon, son tiorfvigardi[44], une petite enceinte faite avec des bois de rennes, qui entourait un lieu réservé aux

[40] Voisin, proche.
[41] Sœur Ragnilde.
[42] Petit garçon.
[43] Tambour magique.
[44] Enceinte de cornes.

sacrifices païens. Le centre de cet enclos était occupé par un saït, sorte d'idole de forme particulière, qui n'est autre chose qu'une pierre recueillie dans l'eau. Quoique de telles pierres ne soient plus, en général, aujourd'hui réellement adorées, un tiorfvigardi reste pourtant toujours un lieu sacré où le chef de la famille a seul le droit de pénétrer. Mais la piste du valet conduisait précisément ici ! Je soupçonnai que j'avais devant moi la cachette du voleur. Qui aurait jamais supposé qu'un Lapon oserait profaner un tel sanctuaire pour v enfouir un objet dérobé ?

La piste se prolongeait jusqu'au second angle de la haie de cornes. Elle s'arrêtait là, puis revenait en arrière. Je plaçai mes skis exactement dans les sillons, pour me mettre ainsi dans la position que le valet avait prise au moment où il cachait l'argent. Je commençai alors par examiner la neige sur l'espace qui se trouvait à la portée de mes mains. À première vue, elle ne semblait pas avoir été touchée ; mais, en y regardant plus attentivement, je remarquai, par terre, quelques cristaux de givre qui n'avaient pas l'air d'avoir été abattus par le vent, et paraissaient plutôt avoir été répandus ou proférés sur le sol par l'effet d'un contact mécanique. Je me courbai pour regarder à travers la clôture de cornes : Justement ce que je cherchais était pendu là, mais si bien caché entre les ramures de rennes étroitement enchevêtrées qu'un simple hasard n'aurait jamais pu le faire découvrir. C'était une grande blague à tabac, un sac plutôt, et je sentis nettement, en la tâtant, les deux bourses pleines des pièces d'argent qu'elle contenait.

Je la laissai où je l'avais trouvée et m'en retournai en hâte. En rejoignant les deux femmes, je m'enquis du valet et j'appris qu'il était toujours dans la hutte. Nous n'eûmes d'ailleurs plus longtemps à attendre pour être admis à rentrer.

— Pavek me lança un regard moqueur.

— Je lui ai donné mon saïva tjalem, messé, m'expliqua père Pent, et ça l'a protégé. Ce saïva tjalem est bon !

— Vraiment ! dis-je avec un sérieux imperturbable. Où l'a-t-il donc mis ?

— Il le porte au cou. Mais il me le rendra.

— Et qu'a répondu le tambour magique ? demandai-je au voisin Stalo.

— Il est innocent, déclara le Lapon. Le tambour dit que le voleur est venu de l'est ; c'est un Kaïnolats-piétnak[45], qui a pris aussitôt la fuite avec l'argent.

— Est-ce bien sûr ?

— Le tambour ne se trompe jamais. Il est plus infaillible qu'un sortfar[46], qui parle par la Bible.

— N'exagère pas, attjé Stalo ! Les réponses de votre tambour ne valent pas celles d'un vulgaire ski !

— Tu veux rire, messé ! Un ski n'a jamais rien dit à personne.

— Il parle plus clairement et plus sincèrement que ton tambour et il protège les deux vouossah[47] de père Pent beaucoup mieux que n'a pu le faire son mauvais saïva !

— Mon saïva tjalem est bon, affirma Pent. Voyons un peu comment tu fais parler un ski, messé !

— Soit ! tu vas l'entendre parler et puis tu jetteras ton papier dans le feu.

— J'allai chercher dehors le ski sur lequel devait porter ma démonstration.

— Ce ski est-il à toi ? demandai-je encore au valet.

— Oui, dit-il avec un ricanement.

— Voyez-vous cette éraflure sous la semelle ? C'est la bouche par laquelle il parle. Elle s'est imprimée dans la neige à l'endroit où Pavek a volé père Pent et elle s'est imprimée encore tout le long du chemin jusqu'ici. Elle m'a dit que le voleur n'est autre que celui-ci et elle m'a dit aussi où il a caché l'argent.

— Eh bien, qu'elle le dise donc ? railla le valet.

— C'est ce qu'elle va faire à l'instant. Elle m'apprend d'abord que tu as serré les deux

[45] Chien de Suédois.
[46] Pasteur.
[47] Bourses.

bourses dans ton sac à tabac. Montre-moi ton sac !

L'homme se trouva soudain extrêmement embarrassé.

— Je l'ai perdu, répondit-il avec hésitation.

— C'est un mensonge, car ce ski me dit que tu l'as caché près d'ici… Suivez-moi ! En moins de temps qu'il n'en faut pour réciter trois « *Attjé mijen, jukko leb almesné* »[48], vous serez à l'endroit où il a caché son sac à tabac avec l'argent.

— Messé, est-ce vrai ? s'écria Pent.

— Oui.

— Réellement ? Alors je te promets de jeter au feu le *saïva tjalem* et de ne jamais plus écouter le tambour magique !

— J'ai ta parole !... En avant !... Mais prenez garde que le drôle ne nous échappe.

Je pris la tête. Quand nous atteignîmes l'endroit où j'avais relevé la piste du valet, je montrai la neige.

— Penchez-vous et voyez comme ce ski parle clairement. Ses avis sont plus sûrs que ceux du tambour magique ; mais vous vous bouchiez les yeux et les oreilles pour ne pas voir et ne pas entendre.

J'allais le premier. Pent et Stalo venaient ensuite, le valet entre eux, et les deux femmes fermaient la marche. Nous atteignîmes ainsi l'enclos de bois de rennes et alors Stalo laissa paraître quelque agitation.

— C'est ici que tu nous conduis, messé ! s'écria-t-il. Ne sais-tu pas que ce lieu est interdit ?

— Un honnête homme ne doit pas mettre les pieds ici, mais un voleur a le droit d'y cacher son butin ? O voisin Stalo, en vérité, tu n'es pas un bon chrétien, mais un païen endurci ! Vois, la trace du ski s'arrête ici, et ici… ici est accroché un sac à tabac. Regarde si c'est celui de ton valet !

L'effet de mes paroles et des gestes qui les accompagnaient est impossible à décrire. Je m'étais penché pour décrocher la blague et je la présentais.

— C'est elle, c'est la sienne ! cria Stalo.

Les femmes confirmèrent son assertion. Père Pent tendait une main avide.

— Messé, ouvre-la, suppliait-il, pour voir si mes deux bourses sont dedans.

— Elles y sont. Tiens ! Ouvre toi-même !

— Il prit le sac, en arracha le cordon et en tira ses deux bourses.

— Il faut que je compte ! dit-il en s'accroupissant.

Aussitôt le voisin Stalo, sa femme et sa fille s'accroupirent à ses côtés. Ils étaient extrêmement curieux de savoir combien le vieux Pent avait caché.

Personne ne surveillait plus le valet, qui en profita pour s'esquiver. Je le laissai faire. À quoi bon l'empêcher ! De toute manière, le seul châtiment qu'on lui aurait infligé aurait été de le chasser. Mais je le suivais lentement pour m'assurer qu'il ne commettrait pas d'autre méfait. Il se hâta d'attraper un renne, lui passa un pakké[49], l'attela à un vieux traîneau, sur lequel il s'installa après y avoir chargé quelques provisions. Trois minutes à peine s'étaient écoulées depuis la découverte du sac et le drôle filait déjà.

Je m'étais avancé jusqu'à la lisière du bois, d'où je pouvais l'observer.

J'entendis derrière moi les cris de jubilation de père Pent.

— Tjonoté-Rvekté-lokké-nala, cent douze ! Le compte y est ! J'ai tout mon argent. Messé ! Où est le messé ?

— Par ici ! appelai-je.

— Ils accoururent.

— Messé, tu as raison ! protesta Pent. Je vais jeter au feu mon saïva tjatrlem.

---

[48] Notre Père qui êtes aux cieux…

[49] Un harnais : bride et collier.

— Et tu n'interrogeras plus le tambour magique ?

— Jamais ! Tiens, messé, prends ces deux couronnes sur les cent douze. Je te suis très reconnaissant et tu les as bien méritées.

— Je repoussai en riant sa main avec les deux couronnes.

— Garde-les ! Je ne les prendrai pas.

— O messé, comme tu es généreux ! Hâtons-nous de rentrer chez nous. Je veux raconter à mère Sujéra comme je suis heureux. Mais qu'est devenu le valet ?

— Le voici, là-bas !

Je montrai le traîneau, qui ne formait plus qu'un point à l'horizon neigeux.

— Il s'est échappé ! s'écrièrent-ils tous.

— Laissez-le ! Qu'il cherche loin d'ici un autre maître ! Mais tu as raison ; nous devons nous hâter, car mère Sujéra ne sait même pas où nous sommes.

Nous ne prîmes pourtant pas si vite congé de notre hôte : il nous fallut accepter auparavant une petite collation et un joukastaka[50]. Ce fut seulement ensuite, et après avoir encore disserté copieusement sur notre aventure, que nous remîmes nos skis pour nous élancer sur le chemin du retour.

Les skis ne fatiguent guère quand on a les genoux solides, et père Pent semblait beaucoup plus léger qu'à l'aller, où il n'était pourtant point chargé de deux bourses de couronnes d'argent. Il ne nous fallut pas plus de deux heures pour retourner à la hutte, dont les habitants commençaient à s'inquiéter de notre absence.

Quand nous fûmes assis autour du feu, occupés à dévorer un quartier d'ours, Pent raconta toute l'histoire. Son récit provoqua un concert de louanges qui m'assaillirent de toute part. Oncle Setté et le jeune Nééte me tendirent la main avec reconnaissance ; Rakké Kéïra et Anda m'adressèrent des signes de tête qui exprimaient leur admiration et leur dévouement ; quant à la belle Marja, elle me sourit de sa graisse charmante si délicieusement, que son visage eut l'air d'un jambon qu'on vient de tirer de la marmite. Et la bonne vieille mère Sujéra… ? Que Dieu ait pitié de moi ! Elle se tourna vers son époux en murmurant avec suavité :

— Attjé, to mon etsap ! Père, je l'aime !

— Puis, s'adressant à moi :

— Tjalmit tappo ; to mon Ralkap tjoulestat. Ferme les yeux ; je vais te donner un baiser !

Elle se jeta sur moi avec véhémence, comme si elle voulait me karket[51] et non me tjoulert[52], et ce seul tjoulastak[53] que j'ai rapporté de mes voyages en Laponie avait la même cadence et la même puissance hydro-dynamique qu'un jet d'eau jaillissant du robinet d'une chaudière sous pression. J'avoue que je ne fermai pas seulement les yeux.

— Père Pent nous regardait avec attendrissement.

— Enfin il plongea la main dans une de ses grandes poches d'où il tira le talisman (il avait eu soin de le reprendre au valet dans la hutte du voisin *avant notre départ pour l'enclos sacré*). Il le jeta dans le feu et dit :

— Tu vois, messé, je tiens ma promesse. Tu m'as démontré que ce saïva tjalem n'est pas un écrit magique. Que la flamme le dévore !... Mais pour toi, reste avec nous aussi longtemps qu'il te plaira, car nous te chérissons. Grande est ta sagesse et tu te comportes avec nous comme si tu étais notre fils et notre frère. Nous te regardons comme un des nôtres… mon kalkap vouortnot, j'en fais serment !

Le feu dévora les méchants vers du farceur inconnu.

---

[50] Une gorgée d'eau-de-vie.
[51] Étrangler.
[52] Donner un baiser.
[53] Baiser.

LE BOËR VAN HET ROËR

I

Pareille à un sphinx gigantesque dont les énigmes attendent leur solution depuis des millénaires, riche en contrastes aussi bien qu'en mystères, voici, couchée entre deux océans immenses, à l'extrémité méridionale du vieux monde, la masse énorme de l'Afrique.

Sur des centaines de mille kilomètres carrés pèse la malédiction de la sécheresse et de la stérilité. De vastes plateaux arides se recouvrent, à la saison des pluies, d'une maigre végétation où seules la gazelle et l'antilope trouvent à se nourrir. Des ouadi, des ruisseaux innombrables écument et grondent au printemps dans les vallées, mais ils se perdent bientôt dans les sables brûlants et leur cours n'est plus marqué que par les débris de roc qu'ils ont roulés pendant les jours brefs de leur impétuosité. Lorsque la civilisation pose son pied hardi sur ce sol rebelle, il lui faut s'armer pour résister aux agents de mort et de destruction.

Cependant, à côté de ces étendues stériles, une nature exubérante crée à profusion les formes animales et végétales les plus magnifiques ou les plus puissantes. Tandis que l'ardeur du désert brûle implacablement la graine et le brin d'herbe, d'immenses buissons de *fanna* prospèrent, non loin de là, sur les eaux du lac. D'épaisses forêts de *taleb* dressent leurs palmes sous le ciel, et le puissant baobab, au tronc indestructible, voile de ses rameaux vigoureux la lumière aveuglante du soleil. Dans la solitude de mort de la steppe, il semble à peine possible qu'un insecte, un ver seulement réussisse à subsister, et cependant la voix du lion retentit aux confins du désert ; la girafe broute les feuilles des arbres et les buissons ; la terre résonne sous le pas de l'éléphant et du rhinocéros ; l'hippopotame se vautre dans la vase profonde des eaux stagnantes.

Par le faible développement de ses côtes, que la barre rend, en outre, si souvent difficiles à approcher, l'Afrique n'est pas hospitalière au navigateur, et la civilisation ne la conquiert qu'au prix des plus grands efforts.

Ce furent les Hollandais qui entreprirent de coloniser le pays. Le capitaine van Kisboëk y débarqua en 1600 et l'occupa au nom de son pays. Les immigrants néerlandais, que l'on désigna sous le nom de Boërs refoulèrent les Hottentots, puis se heurtèrent aux Cafres, qu'ils obligèrent peu à peu à reculer devant eux. La colonie se développa et excita la jalousie des Anglais qui cherchèrent par tous les moyens à supplanter les Hollandais et ne se tinrent pas pour satisfaits avant d'avoir obtenu la région du pays, à la paix de Paris, en 1714. La conclusion du traité fut suivie d'un afflux de colons anglais qui molestèrent les Boërs ; ainsi naquit entre les deux races une haine qui devait jouer un rôle considérable dans les luttes de la colonie contre les indigènes.

Lors d'un voyage dans la province hollandaise de Zélande, j'avais fait la connaissance d'une famille van Helmers, qui, malgré sa pauvreté, m'avait offert une hospitalité cordiale.

J'appris qu'un grand-oncle du père avait émigré au cap de Bonne-Espérance. On s'était longtemps tenu en rapport avec lui et avec son fils par correspondance, jusqu'au jour où le fils, reculant, comme tant d'autres Boërs devant la pression des Anglais, avait franchi le Drakensberg pour se créer un nouvel établissement dans la région qui devait devenir l'État libre du Transvaal.

Depuis cette époque on avait cessé de s'écrire. La famille restait pourtant attachée à son parent et, quand j'exprimai l'intention d'aller au Cap, on me supplia de faire tout mon possible pour obtenir des nouvelles des absents. Au cas où je réussirais à les trouver, on me confiait une lettre pour eux.

Je quittai la Hollande avec le désir sincère de prouver ma reconnaissance à ces braves gens pour le bon accueil qu'ils m'avaient réservé.

Arrivé à la ville du Cap, j'y séjournai quelque temps, puis je voyageai dans le nord et dans l'est, enfin je résolus de visiter le Transvaal, quoique les circonstances et l'état du pays ne fussent

guère engageants.

Le célèbre chef cafre Tschaka, surnommé avec raison l'Attila de l'Afrique du sud, avait rangé sous sa domination de nombreuses tribus indigènes et leur avait communiqué une ardeur guerrière qui décuplait leur force de résistance contre les Européens. Sikoukouni, son frère, l'avait surpris et assassiné pour s'emparer du pouvoir, et alors avait commencé entre cet usurpateur et les Boërs une lutte acharnée, dans laquelle ces derniers, encore désavantagés par l'hostilité sourde du gouvernement anglais, accomplissaient des miracles d'héroïsme.

La république du Transvaal projetait la construction d'un chemin de fer qui aurait abouti à la baie de Dalagoa ; mais, comme la réalisation d'un tel dessein aurait assuré son indépendance économique, l'Angleterre essayait de l'empêcher en poussant le chef cafre Sikoukouni à la révolte, en lui procurant des armes pour continuer la guerre contre les Boërs et en prenant prétexte de la situation troublée qu'elle avait contribué à créer pour s'ériger en protectrice de la petite république et prétendre l'annexer.

Ce que je vais raconter se passe à l'époque de ces événements.

On voyageait d'ordinaire en ce pays dans des chars tirés par des bœufs. Mais j'avais mes habitudes et je voulais aller vite : je pris donc un cheval.

À côté de moi, chevauchait Quimbo, un Cafre Basouto, que j'avais engagé comme guide. Il avait été longtemps en service dans des fermes hollandaises ; il était bien disposé pour les Blancs et baragouinait passablement le hollandais.

Il figurait d'ailleurs un cavalier assez pittoresque. Abstraction faite d'un pagne d'indienne, qu'il nouait sur ses reins, il était complètement nu. Pour se garantir des piqûres d'insectes, il frottait de graisse son corps vigoureux, aux muscles saillants ; le remède était efficace, mais répandait malheureusement une odeur ou plutôt une puanteur si pénétrante que je devais me faire violence pour me tenir à moins de cinquante pas de mon compagnon noir.

Ce qu'il y avait de plus remarquable en Quimbo était sa coiffure. Par l'emploi quotidien de gomme d'acacia et grâce à des soins constants, il avait donné à ses cheveux une forme compacte, offrant assez bien l'aspect d'une paire de pantoufles, appliquées l'une contre l'autre par la semelle, les talons tournés vers le bas, dont les cavités lui servaient de magasin pour toute sorte de menus objets rigoureusement sans valeur, mais précieux à ses yeux.

Ses oreilles avaient subi une telle extension sous le poids des ornements qu'il leur avait fait porter dans sa jeunesse qu'elles rappelaient celles d'un terre-neuve ; et, pour tirer pratiquement parti de cet avantage physique, il avait soin d'en enrouler les lobes tous les matins pour en faire deux cornets dans lesquels il mettait en sûreté sa réserve de tabac à priser.

Il portait, en outre, aux ailes du nez de gros anneaux de cuivre, et, autour du cou, trouvaille de son génie esthétique, une large courroie en cuir de botte, à laquelle pendaient deux énormes clarines de vache, qu'il avait sans doute annexées durant son séjour dans l'une des fermes où il avait servi.

Son attitude à cheval était exactement celle d'un singe juché sur un chameau, comme on en voit chez les saltimbanques et les montreurs d'ours. Quand nous parlions ensemble et qu'il prenait, en m'écoutant, une mine attentive, il ouvrait une bouche grande comme un four, garnie de dents redoutables. Il apparaissait ainsi comme une espèce zoologique dont il était difficile de dire si on devait la classer parmi les ruminants, les bouledogues ou les cercopithèques.

Ce phénomène était armé d'une pesante massue d'ébène, d'un terrible couteau recourbé et d'un javelot. Savait-il se servir de ces dangereux instruments, je n'avais pas encore eu l'occasion de m'en rendre compte.

Je montais, quant à moi, un bon cheval anglais ; mais je n'avais pu me procurer pour Quimbo qu'un monstrueux brabant pareil à ceux qui traînaient de bataille en bataille les canons de Napoléon.

Pour l'instant, Quimbo se tenait à ma gauche, et faisait les plus grands efforts pour m'expliquer dans son charabia la situation politique du pays.

— Mynheer a-t-il déjà vu Sikoukouni, grand roi des Cafres ?

— Non. L'as-tu vu, toi ?

— Quimbo pas vu Sikoukouni ; Quimbo suis bon Hollandais, suis bon Busouto, suis mauvais Zoulou. Mais Quimbo entendu parler de Sikoukouni, Quimbo veut pas voir Sikoukouni.

— As-tu donc peur de lui ?

— Le brave Cafre ouvrit une bouche si large que je pouvais presque voir jusqu'au fond de son estomac et me lança un tel regard que je me sentis menacé de sauter comme par l'effet d'une charge de dynamite.

— Qu'a dit Mynheer[54] ? Quimbo peur de Sikoukouni ? Mvnheer connaît pas Quimbo ; Quimbo suis bravoure. Quimbo suis force, Quimbo écrase Sikoukouni. Mais Sikoukouni a beaucoup Zoulous, et Zoulous ont beaucoup iroua[55] et beaucoup fusils. Anglais donne Zoulous fusils et poudre pour que Zoulous battent Hollandais morts. Mais Quimbo a ni fusils, ni poudre ; il peut pas tuer Zoulous.

— Mais nous allons dans les monts Quathlamba, en plein chez les Zoulous ! Si tu reçois une balle !

— Mynheer a fusil et poudre ; Mynheer tuer Sikoukouni et Zoulous. Quimbo dévoué à mynheer. Mynheer donne tabac à Quimbo et pour ça Quimbo donne à mynheer corps et âme !

Cette déclaration était accompagnée de gestes si fervents que mon sentimental ami perdit l'équilibre et trouva juste le temps de se rattraper à la crinière de son cheval pour se rétablir dans une position stable.

— Sikoukouni est-il vraiment si méchant ? demandai-je.

— Sikoukouni battu morts hommes blancs, femmes blanches, enfants blancs, et aussi Basoutos ; Sikoukouni boit sang et danse quand tué beaucoup hommes, femmes et enfants blancs. Sikoukouni battu morts Boers à Blaukranzspruit.

Les ordres de Sikoukouni réclamaient du sang, le sang ruisselait sous ses pas, et les innombrables victimes de sa rage meurtrière criaient vengeance. La discipline de fer qu'il imposait à ses bandes maintenait leur cohésion ; mais on savait bien que les Zoulous aspiraient à secouer sa tyrannie et regrettaient en secret de ne pas connaître la retraite de Somi.

— Sikoukouni n'est pas bon. Mais le châtiment l'atteindra : il ne sera plus longtemps le chef des Zoulous.

— Sikoukouni est… Oh, oh, mynheer ! Quimbo voit homme là-haut sur montagne. Homme est à cheval comme Quimbo et mynheer !

Il étendait la main pour montrer, à quelque distance devant nous, un cavalier, qui venait d'une autre direction, mais avec lequel nous devions nous croiser s'il continuait à suivre le même chemin.

— Un Boër ou un Anglais, dis-je. Accélérons ; il faut le joindre.

Je fis sentir l'éperon à mon alezan, qui prit le trot. Le brabant essaya de l'imiter, mais sa croupe épaisse se trouva soumise à un tel roulis que le Cafre se vit sur le point de chavirer.

— Oh, oh, mynheer ! hurla le noir. Cheval courir beaucoup trop vite ! Quimbo perdre bras, perdre jambes ! Quimbo perdre Quimbo et cheval ! Où sera Quimbo quand mynheer chercher Quimbo !

Une petite leçon d'équitation ne pouvait que lui être utile. Je ne ralentis donc pas mon allure et je laissai le cafre hurler sur le même fortissimo, ce qui eut pour conséquence logique d'attirer sur nous l'attention de l'étranger bien avant que nous l'eussions abordé. Il fit volte-face et nous attendit.

Il montait aussi un cheval anglais, mais l'animal portait une charge autrement considérable que le mien, car l'homme était d'une stature extraordinairement large et puissante qui laissait supposer une force exceptionnelle. La face ronde avait, malgré sa bonhomie, une expression particulièrement décidée ; le regard aigu, qui se posait sur moi avec curiosité, pouvait sans doute luire d'un éclat plus sévère.

L'étranger leva la main pour répondre à mon salut et demanda, laconiquement mais sans rudesse, d'où nous venions.

---

[54] Appellation hollandaise pour *monsieur*.
[55] Lances.

Oh, mynheer ! Quimbo perdre bras, perdre jambes !

— Nous sommes partis hier matin de chez Willem Larssen, là-bas.

— Willem Larssen ? Un bon Hollandais ! Et où allez-vous, mynheer ?

— Un peu au-delà de la montagne.

— Qu'allez-vous faire par là ?

L'homme m'interrogeait plus que la discrétion ne l'y autorisait. Mais sa mine exprimait une bienveillance qui m'incita à lui répondre tranquillement :

— Je suis curieux de connaître le pays, rien de plus.

Il porta pensivement la main à son menton, son regard s'assombrit et il dit, d'une voix plus rude :

— Ah ! vous voulez connaître le pays ? Il y a en ce moment beaucoup de gens qui ont envie de connaître la montagne ; mais ils ne réussissent à rien connaître du tout, rien que ceci !

Il frappa du poing sur la crosse de son roër[56] qu'il portait en bandoulière. C'était un Hollandais on n'en pouvait douter.

— Je le crois aussi, mynheer, repartis-je. C'est une vilaine entreprise que d'exciter des hommes les uns contre les autres afin de recueillir leur double héritage quand ils se seront mutuellement exterminés !

Son regard et sa voix se radoucirent aussitôt.

— Vous n'êtes donc pas Anglais ?...

— Non, je suis Français[57], et je pense que ma patrie et la vôtre ont assez de raisons de s'aimer.

— Certes ! Il y a des Français ici et ils tiennent tous pour nous. Soyez donc le bienvenu.

Il me serra vigoureusement la main et jeta en souriant un regard sur mon compagnon.

— Votre domestique ?

— Valet, guide et interprète, mynheer ; une perle rare comme vous pourrez en chercher longtemps la pareille.

— Il marchera maintenant à l'arrière-garde, mynheer ; car, si vous me le permettez, c'est moi qui vous servirai de guide. Vous avez sans doute l'intention de franchir le défilé de Bezuidenhout ?

— Oui.

— Moi aussi. Eh bien, si cela vous convient, nous ferons route ensemble… Je m'appelle Kees[58] Uys.

Je le regardai, surpris, car la connaissance que je venais de faire était très honorable pour moi. Mon interlocuteur n'était autre, en effet, que le fils du fameux chef boër qui, avec Potpieter et Pretorius, avait remporté sur les Cafres la célèbre victoire de Pieter-Maritzburg.

Je ne pus contenir ma joie. Je dis à mon tour mon nom, qui toutefois devait être totalement ignoré de mon nouvel ami.

— Vous pouvez m'en croire, mynheer Uys, protestai-je, il ne pouvait rien m'arriver de plus agréable que de vous rencontrer.

— Vous avez entendu parler de moi au Cap ?

— Beaucoup, mais auparavant déjà en France.

— On s'occupe donc de nous, là-bas ? demanda-t-il tandis qu'une expression de fierté se reflétait sur son visage loyal.

— Mais sans doute !

— Et que dit-on de nous ? Pour qui tient-on ? Pour nous ou pour les Anglais ?

— Je n'entends pas grandiose à la politique, mynheer, mais je veux vous affirmer que vous avez toute notre sympathie. Au cours de mes nombreux voyages, je me suis souvent rencontré avec des Britanniques et j'ai contracté mainte amitié qui ne finira qu'avec la vie ; il convient pourtant de

[56] Fusil.

[57] Note winnetou.fr - traduction du texte original : « Non ; je suis Allemand, je viens de Saxe, et je pense que nous descendons, avec les Néerlandais, des mêmes ancêtres germaniques ».

[58] Abréviation de Cornélius.

distinguer entre l'individu et la nation. Je n'ai aucun intérêt personnel dans les rivalités qui se déchaînent ici, mais, je le déclare, je prendrais mon fusil sans hésiter pour combattre avec vous, si vous aviez besoin d'être soutenu contre un de vos ennemis.

Il me tendit encore une fois la main.

— Je vous remercie, mynheer ! Je n'aurai sans doute pas l'occasion de vous appeler à mon secours ; il n'en est pas moins réconfortant d'entendre des paroles aussi cordiales de la bouche d'un homme qui a jugé les choses de haut et s'est formé une opinion plus juste que celui qui considère les événements du point de vue de son intérêt.

Il chevaucha quelque temps en silence, plongé dans ses réflexions, puis, redressant soudain la tête, il déclara :

— Je vais vous dire une grande loi historique que l'étude et la méditation m'ont révélée. La maîtrise des mers — et par conséquent l'essor colonial — passe de peuple en peuple en suivant les côtes. Regardez dans l'histoire et vous constaterez que c'est la vérité, la Phénicie, la Grèce, Rome, Carthage, l'Espagne, le Portugal, sans parler de Venise, de Gênes et des États barbaresques, la France, la Hollande, l'Angleterre enfin conquièrent tour à tour l'empire des mers. N'ai-je pas raison ?

— Je serais assez disposé, je l'avoue, à reconnaître cette loi, appuyée de quelques considérants.

— Pensez-y et vous partagerez mon opinion. La Hollande a lutté plus que toute autre nation pour la domination des mers, mais elle a dû se soumettre à la loi fatale et sa déchéance est depuis longtemps accomplie. L'Angleterre lui a ravi l'empire des mers, en Europe, aux Indes, ici au Cap. Et maintenant notre sort est facile à prévoir : nous combattons pour défendre le territoire que nous avons conquis au prix de notre sang, mais, nous aurons beau faire, nous finirons par le perdre. L'Angleterre régnera au Cap ; c'est en vain que nous aurons lutté jusqu'au dernier, en hommes, en héros. Nos fils, reculant pas à pas vers le nord devant l'adversaire, seront seuls à garder notre mémoire jusqu'au jour où ils succomberont à leur tour.

Si un peuple chasse un autre peuple de la terre sur laquelle il est né, il se trouvera dans le monde un troisième compétiteur pour le chasser à son tour… Nous disparaîtrons du Cap parce que nous en avons spolié les premiers occupants, et les Anglais disparaîtront après nous, quand bien même leur puissance et leur empire devraient durer des siècles.

— Croyez-vous ? fis-je, étonné de la franchise avec laquelle il m'avait confié ses plus secrètes pensées. Je prétends, au contraire, qu'il ne peut être question d'une disparition dans la stricte acception du mot. Voyez ce qui se passe en Amérique ! La combinaison d'éléments si divers a donné naissance à un nouveau peuple, qui a son caractère propre ; pourtant ces éléments subsistent en lui, et…

— Fort bien, mynheer ! Mais oserez-vous soutenir que l'Indien n'a pas réellement disparu et qu'on doit le retrouver sous le Yankee ? Nous entrons là dans un domaine qui est malheureusement trop mal exploré pour que nous puissions nous-mêmes l'exploiter avec fruit. Je suis peut-être un peu chimérique ; c'est du moins l'opinion que vous vous feriez sans doute de moi si j'essayais de vous convertir à mes idées.

Kees Uys ne faisait pas du tout l'impression d'un esprit chimérique ; d'aspect rude, solide comme un chêne, il semblait au contraire bâti pour les luttes de la vie pratique. Son costume lui-même dénonçait son caractère. Il était coiffé d'un feutre à larges bords qui ne méritait guère l'épithète d'élégant. Il portait une étroite camisole de toile grossière, par-dessus laquelle il avait jeté sur ses épaules une simple couverture de laine grise. Ses cuisses vigoureuses étaient engagées dans un pantalon de cuir fort entamé par l'usure, dont les jambes disparaissaient dans de hautes bottes soigneusement goudronnées.

Son armement était des plus sommaires : il se composait seulement d'un couteau contenu dans une gaine de buffle et d'un vieux fusil pesant ; pourtant, quand on savait avec quelle sûreté infaillible le colon hollandais s'entend à manier son roër, on était porté à admettre que ce fusil avait déjà coûté la vie à plus d'un Cafre, voire à plus d'un Anglais.

Donc cet homme avait l'air si simple et d'esprit si rassis, que je trouvai seulement à répondre :

L'étranger avait un aspect rude, solide comme un chêne.

— Chimérique ? Je pense que vous vous attachez plutôt aux choses réelles et aux problèmes de la vie pratique qu'aux fantômes décevants de l'empire des songes. Quand on mène votre existence, qu'on a subi vos épreuves et qu'on possède votre expérience, on s'acquiert difficilement la réputation d'un métaphysicien simplement parce qu'on a fait à un compagnon de route le plaisir de lui parler avec confiance.

— En vérité, je vous ai fait plaisir ? Je réussirai bien pourtant à gagner ma réputation, car, tenez, je nie par exemple l'histoire.

L'historien collectionne les faits extérieurs, les relie au gré de sa fantaisie comme le Cafre enfile les perles de son collier de verroterie, et demeure aussi incapable de nous exposer leurs causes et leurs conséquences que le Cafre d'expliquer la provenance de ses perles. Et il a le front de donner le nom d'histoire à cet almanach ! L'histoire devrait être la mère de la politique ! Mais ce que vous appelez histoire n'est qu'un fatras stérile. Que sont vos prétendus politiques ? Ils se disputent les fruits d'arbres qu'ils n'ont pas plantés et ne savent pas semer la graine qui leur procurerait des fruits pareils par des moyens sûrs et pacifiques…

Il avait parlé avec une exaltation qui mettait comme une flamme dans ion regard.

Nous allions maintenant côte à côte, perdus dans nos pensées. À la fin, pourtant, mon compagnon, se tournant vers moi, dit sans transition :

— Vous voulez franchir la montagne. Avez-vous une adresse précise où vous ayez l'intention de vous rendre quand vous serez de l'autre côté ?

— Non. Je vole comme l'oiseau d'arbre en arbre ; je me repose un jour ici, un jour-là.

— Mais j'ajoutai, me ravisant :

— Et pourtant, j'aurais bien une adresse, si l'on peut employer ce mot quand il ne s'agit pas d'un endroit déterminé.

— Vous cherchez quelqu'un ?

— Pas précisément. Mais j'ai fait la connaissance, en Zélande, d'une famille qui a des parents au Transvaal et se tourmente de n'avoir pas de leurs nouvelles depuis longtemps. Ces gens m'ont prié de m'enquérir des absents si j'en trouve l'occasion.

— Comment s'appellent les parents en question ?

— Van Helmers.

— Hum ! je commande à des milliers de Boërs et je connais la plupart d'entre eux par leur nom. Il y a plusieurs Helmers parmi eux. Ne pouvez-vous me dire quelque chose de plus précis ?

— Je sais seulement qu'ils ont franchi le Drakenberg pour se mettre à l'abri des Anglais au Transvaal.

— Et ils sont originaires de Zélande ?

— C'est-à-dire que le grand-oncle, qui a émigré au Cap, en était. Il a dû laisser des enfants et des petits-enfants.

— Que faisait ce grand-oncle ?

— Il était marin.

— Et il s'appelait Lucas van Helmers ?

— En effet ! m'écriai-je, surpris. Vous connaissez sa famille, mynheer ?

— J'ai entendu parler de ce Lucas. Ses parents… hum ! il est mort depuis longtemps et je dois interroger ma mémoire, dit-il avec un singulier frémissement des paupières.

Son visage grave prit une expression malicieuse qui me donna à réfléchir : Kees Uys était mieux renseigné qu'il ne lui plaisait de l'avouer sur le compte de mes gens. Quel était le motif de sa réserve ?

Il arrêta brusquement sa monture et je rassemblais les rênes, à son exemple. Les assises de grès grossier, dont le sol était constitué, livraient çà et là passage à des masses noirâtres de roches éruptives qui interceptaient le regard, mais ne nous empêchaient pas d'entendre la battue d'un cheval qui venait à vive allure à notre rencontre.

— Qui va là ! cria mon compagnon en détachant son roër de son épaule.

J'avais, moi aussi, empoigné mon fusil.

Mais nous abaissâmes tous deux nos armes, d'un même mouvement : un léger poney venait d'apparaître entre les rochers et il portait sur son dos une jeune fille qui, même en d'autres circonstances, aurait retenu toute mon attention.

Elle avait une robe rouge dont le corsage enserrait la taille à mi-hauteur comme une ceinture ; une peau de chat sauvage jetée en écharpe sur son épaule, l'enveloppait jusqu'à la hanche opposée : ses cheveux bouclés, d'un noir de jais, s'échappaient en ondes épaisses d'une sorte de bonnet de plumes bariolées. Ses bras et ses jambes étaient nus et leur couleur foncée faisait présumer en cette cavalière une fille cafre. Un coup d'œil sur son visage changeait cette présomption en certitude, quoique ses traits ne fussent pas aussi accusés que chez les individus de race vulgaire.

Quand elle nous aperçut, elle tira sur la bride de sa monture et posa sa petite main sur la poignée du couteau qui dépassait de la peau de chat. Sa mine alarmée s'éclaira pourtant aussitôt d'un sourire et elle s'écria avec un accent de surprise joyeuse :

— Kees Uys ! Vous venez chez nous ?

— Oui, ma Mietje[59]. Ta mère est-elle là ?

— Oui.

— Et Jan ?

— Non. Il est sur la trace d'un léopard.

— Et toi ? Où vas-tu, jeune fille ?

— De l'autre côté, chez le voisin Zelmst. Je suis pressée. Mère est malade et je vais chercher Zelmst pour qu'il la guérisse.

— Mais tu ne seras pas de l'autre côté avant la nuit et la route est dangereuse.

Elle sourit, insouciante.

— Je n'ai pas peur, baas[60] Uys, vous le savez bien, et mère va si mal qu'il faut absolument faire venir le voisin.

— Le voisin Zelmst est un médecin ? demandai-je.

— C'est un Boër qui a quelque notion de l'usage des simples, me répondit Kees Uys.

— Alors Mietje peut s'en retourner ; je me charge de soigner sa mère.

La jeune fille me lança un regard de satisfaction.

— Vous êtes donc officier de santé ? questionna-t-elle.

— Je suis même docteur et j'ai ma pharmacie de voyage avec moi.

— C'est une vraie chance, mynheer, déclara Uys. Tourne bride, Mietje, et réjouis-toi, car je ne sais plus depuis combien de temps je n'ai vu de médecin par ici dans le Rands. Venez, mynheer ; nous allons marcher un peu plus vite : je dois en effet vous apprendre que Mietje n'aime pas à laisser son poney s'ennuyer.

Mietje conduisait admirablement sa monture. L'étrange cavalière éveillait en moi un intérêt inaccoutumé. Comment cette fille cafre portait-elle le nom chrétien de Marie. Comment entretenait-elle de si étroites relations d'amitié avec le fameux chef boër A en juger par son extérieur avantageux, elle devait appartenir à une race d'élite ; c'était peut-être une Amatomba ou une Lagoane. Et la mère malade, quel genre de femme était-ce ? Mietje n'avait pas l'air d'avoir reçu une éducation cafre.

Ces pensées et ces considérations furent interrompues par des cris désespérés, qui retentissaient derrière nous.

Je me retournai. L'épais brabant trottait sur les pas de nos chevaux, mais sans cavalier. Ce dernier gisait sur le dos, à quelque distance en arrière, les bras et les jambes dressés en l'air comme des cierges, et criait de toutes les forces de sa voix :

---

[59] Marie.

[60] Cousin, oncle à la mode de la Bretagne.

— Arrête, mynheer !,.. attends, mynheer ! Oh, oh… aouh ! oh! Quimbo plus de cheval ! et cheval plus Quimbo ! Oh ! aouh ! cheval court et Quimbo peut plus courir, plus monter à cheval… Quimbo a plus ni bras ni jambes. Quimbo suis par terre et suis mort !

Je ne pouvais m'empêcher de rire et Kees Uys me fit écho. Mais la jeune fille retourna auprès de son infortuné congénère, sauta de son poney et se pencha.

— Tu t'appelles Quimbo ? T'es-tu fait mal ? demanda-t-elle.

— Oui, Quimbo s'appelle Quimbo ; mais pas Quimbo fait mal à Quimbo ; cheval fait mal à Quimbo.

— Où as-tu mal ? Dans le dos ?

— Quimbo aurait seulement mal dans le dos ? Oh ! oh! tout Quimbo fait mal à Quimbo. Quimbo suis plus en vie ; Quimbo suis mort !

Je mis aussi pied à terre pour voir si mon guide cafre s'était blessé. L'examen le plus attentif ne me permit pas de découvrir la moindre écorchure et pourtant Quimbo refusait de se lever. Le contact de ma main lui arrachait des hurlements et il ne cessait de répéter qu'il était tout à fait mort.

Alors Uys sauta aussi de cheval et tira son couteau.

— Quimbo est vraiment mort, dit-il avec le plus grand sérieux. Et, si vous ne le croyez pas, mynheer, je vais vous le prouver. Je vais lui ouvrir le ventre et vous verrez alors s'il a encore de la vie.

Il se pencha, prit le Cafre à la gorge et lui posa la pointe de son couteau sur la poitrine. Au même instant, Quimbo, se redressa et exécuta un formidable saut périlleux pour échapper au Hollandais.

— Oh ! pas ouvrir Quimbo ! Quimbo suis vraiment mort, mais Quimbo peut pourtant remonter à cheval.

Le ressuscité ramassa les objets qu'il avait perdus dans sa chute et grimpa de nouveau sur le dos de son cheval.

II

Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes en vue d'une vallée, qui s'étendait sur une largeur d'un mille et demi entre deux hauteurs appartenant aux contreforts occidentaux du Randberg. Un grand ruisseau serpentait d'un versant à l'autre et donnait naissance à une végétation luxuriante par laquelle ce coin retiré de la montagne se distinguait de la région dénudée que j'avais traversée les jours précédents. Partout le regard découvrait des bœufs, des moutons et des chèvres à la pâture. Une vaste ferme, entourée d'un jardin avec de beaux arbres et de riches champs de blé, occupait le milieu de la vallée.

— Nous y sommes ! dit Kees Uys. Comment trouvez-vous cet endroit ?

— Plus beau que bien d'autres que j'ai déjà eu l'occasion de voir. Comment s'appelle le propriétaire de la ferme ?

— C'est neef Jan, un vrai gars, je vous le dis. Vous pourriez chercher longtemps un Afrikander de sa trempe, quoiqu'il n'ait que vingt-deux ans. Dommage qu'il soit pour quelques jours à la chasse au léopard, autrement vous auriez pu faire sa connaissance !

Kees Uys appelait le fermier simplement neef Jan, sans ajouter le nom de famille.

C'est une coutume des Hollandais, qu'ils ont perpétuée en Afrique, de s'appeler les uns les autres neef[61] et baas[62], selon qu'ils s'adressent à un plus jeune ou à un plus âgé.

Quant à Afrikanders, ce terme s'applique dans son acception la plus large à tous les colons d'origine hollandaise, mais, au sens étroit, on désigne seulement ainsi les Boërs qui s'entendent à manier un fusil, qui sont fidèlement attachés à leurs vieilles traditions, professent la haine de l'Anglais et ne reculent devant aucun danger. Quand un colon dit d'un autre que c'est un Afrikander, il ne peut pas lui faire un honneur plus grand, car il le désigne comme un héros.

Ce neef Jan, qui n'avait que vingt-deux ans, devait donc avoir déjà donné assez de preuves de sa valeur pour mériter d'être appelé Afrikander par le célèbre Uys.

— Mais il a un autre nom que Jan ? observai-je.

— Sans doute, repartit le Boër avec un sourire malicieux. Je vois, mynheer, que vous n'aimez pas les réticences. Je ne voulais vous dire cet autre nom qu'après les présentations, mais, puisque vous insistez et que le neef est absent, je vous confierai que le jeune homme s'appelle Jan van Helmers.

— Van Helmers ! m'écriai-je. Est-ce à dire qu'il s'agit d'un membre de la famille sur laquelle on m'a chargé de me renseigner ?

— Si je ne me trompe, ce garçon est le petit-fils du grand-oncle dont vous m'avez parlé. Celui-ci est tombé en héros à la bataille de Pieter-Maritzburg, à côté de son fils, qui, je vous assure, était un chasseur et un guerrier sans pareils. Son petit-fils lui ressemble trait pour trait. C'est un tireur de première force, qui ne manque jamais son but, ni le jour, ni la nuit ; aussi l'a-t-on surnommé le Boër van het Roër[63] ! Et ses poings sont forts comme les pattes du lion : malheur à celui qui s'expose à leur colère.

— Mietje avait pris les devants ; nous la vîmes disparaître derrière la palissade de la cour.

— Et cette jeune fille cafre ? demandai-je.

— C'est la sœur adoptive et la fiancée de Jan.

— Ah !

[61] Neveu.
[62] Cousin, oncle à la mode de Bretagne.
[63] Le Boër du Fusil.

— Oui. Le père van Helmers, lors d'une expédition de chasse, était remonté du Griqualand jusqu'au Kalahari. II trouva une petite fille, à demi morte de soif et de faim, à côté du cadavre d'une belle jeune femme cafre, qui avait expiré depuis une heure à peine. Il avait bon cœur, il emporta l'enfant et l'adopta. Mietje fut baptisée, et élevée avec Jan, qui la traita en petite sœur jusqu'au jour où il s'avisa que cette sœur pourrait devenir son épouse.

— Et les parents ont donné leur consentement ?

— Naturellement ! Ne croyez pas que nous ayons les mêmes préjugés que vous en Europe. Mietje est une jeune fille accomplie et elle fera une femme comme Jan n'en aurait pas trouvé de meilleure dans les familles de colons.

— Ce doit être une Amatomba ou une Lagoane.

— Selon toute probabilité. Pourtant les objets que van Helmers a trouvés sur la mère ne fournissent aucune indication. Comme Jan est souvent absent, c'est Mietje qui est l'âme de la ferme ; elle assume avec entrain tous les devoirs. Soyez sûr qu'elle ne nous a précédés que pour préparer notre réception : nous trouverons la table mise, en arrivant. Si j'étais jeune, je serais jaloux de Jan.

Nous traversâmes au grand trot une prairie grasse, nous franchîmes le porche ouvert et parvînmes dans une cour très vaste sur laquelle donnaient les portes de la maison d'habitation.

Des chiens de chasse nous accueillirent par des abois menaçants. Une sorte de miaulement rauque et puissant se mêlait à leurs jappements. En suivant du regard la direction du son, je remarquai un léopard apprivoisé, qui était attaché à une forte chaîne à côté d'une niche aménagée pour lui.

Les aboiements provoquèrent une autre intervention. Je perçus derrière la maison un cri bizarre, que je ne me rappelais pas avoir jamais entendu, et je vis tourner au coin une autruche, qui fonça sur nous, le cou tendu et battant des ailes.

La maison était bien gardée !

L'oiseau géant avait par malheur choisi mon brave Quimbo pour objet de sa fureur. Le Cafre connaissait le danger qui le menaçait : il se hâta de mettre ses jambes nues en sûreté en les repliant sur le dos de son cheval.

— Mynheer, mynheer, hurlait-il, autruche veut dévorer Quimbo ! Autruche a faim ! Autruche peut manger cheval, mais pas Quimbo !

Ses cris excitaient la rage de l'animal, qui passa résolument à l'attaque et essaya d'atteindre les jambes de mon guide avec son bec. Mais, comme Quimbo dérobait toujours ses membres postérieurs en les jetant du côté opposé, derrière les larges flancs de son cheval, l'oiseau finit par s'en prendre au brabant. Celui-ci ne trouva pas de son goût les violents coups de bec de son agresseur emplumé et commença, malgré sa lourdeur, à cabrioler des quatre fers, mettant ainsi Quimbo en grand danger de choir aux pieds de son ennemi.

Kees Uys essayait en vain de calmer l'oiseau, le gros cheval ne cessait de ruer et de se cabrer et hennissait de douleur ; le Cafre hurlait ; les chiens recommençaient à aboyer ; le léopard tirait sur sa chaîne et rugissait. Il y avait vraiment de quoi se sentir inquiet.

Alors un appel retentit par la fenêtre ouverte et tous ces animaux apprivoisés ou à demi sauvages obéirent aussitôt.

— Rob, ici ! cria Mietje.

L'oiseau, renonçant à harceler le cheval, courut à la fenêtre pour tendre la tête à sa maîtresse et se faire caresser.

Non seulement Quimbo était délivré, mais nous nous voyions nous-mêmes tirés d'une situation embarrassante, car nous aurions été forcés d'intervenir et d'employer la violence pour défendre Quimbo.

Des Hottentots accoururent pour tenir nos chevaux.

J'entrai avec Uys dans la maison, où nous trouvâmes, outre Mietje, une femme âgée, assise dans un fauteuil et enveloppée dans des couvertures.

L'oiseau courut à sa maîtresse pour se faire caresser.

Mietje nous avait déjà annoncés et la malade me fit l'accueil le plus cordial.

— Jeffrouw Soofje, ce mynheer vient de Hollande, déclara Kees Uys.

— Et, plus précisément, de Zélande, ajoutai-je.

— De Zélande ? répéta la femme. Je ne la connais pas, mais le père de mon mari y était né. Il a envoyé là-bas de nombreuses lettres, sans jamais recevoir de réponse. Connaissez-vous Storkenbeek en Zélande ?

— J'y ai passé plus d'une semaine. J'y étais l'hôte d'une famille van Helmers.

— Des Helmers ? s'écria-t-elle avec une extraordinaire vivacité, en dépit de sa faiblesse et de son embonpoint impressionnant. Mais ce sont nos parents ! Ne les avez-vous pas entendus parler de Lucas van Helmers ?

— Très souvent, Jeffrouw. Ils m'ont chargé de vous rechercher et de vous remettre cette lettre si je réussissais à parvenir jusqu'à vous. Eux aussi, ils ont écrit maintes fois sans obtenir de réponse. Les communications postales m'ont l'air d'avoir laissé beaucoup à désirer à l'époque des incursions des Anglais.

— Une lettre de Storkenbeek ! Vite, mynheer donnez-la-moi ! Mietje nous en fera la lecture pendant que vous vous restaurerez. Mettez-vous à table et mangez à votre appétit. Nous n'avons malheureusement pas de gibier à vous offrir, car Jan est absent : il est parti avant-hier à la poursuite d'un léopard.

Elle avait prononcé le mot léopard avec un accent particulier en lançant à Uys un regard d'intelligence qui me fit soupçonner quelque mystère. Peut-être fallait-il entendre par léopard tout autre chose que le félin bien connu, qui est, à vrai dire, très répandu dans l'Afrique du sud et que l'on traque sans répit à cause des déprédations dont il se rend coupable dans les troupeaux.

Une remarque de Kees Uys répondit à la question que je me posais et n'avais garde d'exprimer.

— Je voulais aller avec lui, mais j'ai été retardé et n'ai pas pu arriver avant son départ. Dès qu'on aura donné à manger à mon cheval, je me remettrai en route pour rejoindre Jan. Sachez d'ailleurs que ce mynheer n'est pas l'ami des Anglais ; nous pouvons parler ouvertement devant lui, Jeffrouw… Jan est-il parti seul ?

— Oui.

— Pour Klaarfontein[64] ?

— À ce qu'il nous a dit, baas Uys.

— Ne vous a-t-il pas dit aussi avec qui il doit se rencontrer là-bas ?

— Il a nommé van Raal, Zingen, Veelmar et van Hoost, qui seront eux-mêmes accompagnés.

— Alors les principaux seront réunis au complet. Et Freed up Zoom ?

— Il nous a fait savoir qu'il viendrait peut-être. Je suis chargée de vous en aviser tout particulièrement.

— En vérité ! repartit vivement Uys. Alors il amène sans doute l'homme dont nous avons besoin pour mettre Sikoukouni à la raison. Je ne peux pas manquer cette entrevue. Combien de temps m'attendront-ils ?

— Quatre jours, à compter d'aujourd'hui.

— Cela suffit… Il faut que vous sachiez, mynheer, ajouta le Hollandais en se tournant vers moi, que nous avons l'intention d'exécuter contre les Cafres un coup décisif. Nous avons, il est vrai, conclu la paix avec eux, mais Sikoukouni est trop remuant et trop sanguinaire ; il n'observe pas le traité : il attaque les colons, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et ravage le pays avec ses hordes. Il est soutenu par les Anglais, qui lui fournissent des armes et des munitions sans réfléchir que leur infâme politique se retournera contre eux tôt ou tard : quand il se croira assez fort, Sikoukouni ne les épargnera pas plus que nous… Voulez-vous m'accompagner à cette entrevue ? Vous ne rencontrerez là-bas que de vrais Afrikanders et peut-être aussi un chef cafre qui a été

[64] Note winnetou.fr - Lieu inventé par Karl May : Klaarfontein est une ferme Boer en Afrique du Sud. La ferme tire son nom de la source dont jaillit une eau cristalline.

autrefois aussi célèbre que Sikoukouni. Quant à ce dernier il est en train de rassembler ses partisans, de l'autre côté de la montagne, pour entreprendre, on m'en a avisé, une grande expédition de guerre contre les Boërs.

J'aurais accepté de grand cœur cette invitation, mais je me voyais forcé de la décliner par égard pour Jeffrouw Soofje.

— Quand partez-vous ? demandai-je.

— Je me rends en selle aussitôt après déjeuner.

— Alors je ne peux malheureusement pas vous accompagner. Nous avons promis un médecin à Jeffrouw et nous devons tenir parole, mynheer.

Il reconnut que j'avais raison et tourna son attention vers les plats dont la table avait été garnie par les soins de Mietje. Il fit honneur au repas avec un plaisir évident, en vrai mangeur ; les victuailles s'engloutissaient entre ses dents brillantes en telles quantités que j'aurais certainement attrapé la mort si j'avais dû en faire autant.

Cependant, on ouvrit la lettre et Mietje en donna lecture.

La jeune fille n'avait sans doute pas eu d'autres professeurs que ses parents adoptifs ; aussi étais-je surpris de la facilité avec laquelle elle déchiffrait la lettre, qui était très mal écrite.

Jeffrouw Soofje remarquait l'impression favorable que la lectrice faisait sur moi.

— Oui, dit-elle quand la lettre fut achevée, Mietje lit mieux que Jan ; pourtant il a quatre ans de plus qu'elle, et il est le bras droit de baas Uys ! Le Boër dont elle a reçu les enseignements n'ignorait rien de ce qu'un homme doit savoir. Les Cafres l'ont tué ! Nous n'aurons pas de repos, Jan et moi, tant que Sikoukouni ne sera pas puni.

Quand Kees Uys eut terminé son repas, il se leva et prit son roër.

— Je m'en vais maintenant, Jeffrouw… Je vous dirai merci plus tard, car il va de soi que j'accompagnerai Jan lorsqu'il reviendra. Et quant à nous, mynheer, nous n'avons pas besoin non plus de prendre congé l'un de l'autre, car je pense vous retrouver ici.

— Mynheer ne partirait pas si vite ! dit la femme, exprimant à la fois une assurance pour le Hollandais et une prière à mon adresse. Au revoir, baas Uys, et faites-nous bientôt savoir que vous êtes prêt à en finir avec Sikoukouni.

Elle lui tendit la main. Mietje et moi, nous accompagnâmes Uys dans la cour, où nous lui fîmes à notre tour nos adieux.

La jeune fille resta dehors et je rentrai seul dans la maison.

Je questionnai Jeffrouw Soofje sur sa maladie. J'acquis la conviction qu'elle souffrait seulement d'une bronchite mal soignée, qui, toutefois, avait déjà commencé à prendre une tournure dangereuse.

Je décidai d'aller dans la forêt et appelai mon domestique.

Ma petite pharmacie de voyage contenait par bonheur un médicament approprié que j'administrai à ma patiente avant de l'inviter à se mettre au lit.

Quimbo s'était pavoisé avec toutes ses armes ; son aspect était martial et redoutable.

— Mynheer a fusil. Mynheer veut tirer. Que veut tirer mynheer ?

— Des éléphants, répondis-je avec un sérieux imperturbable.

Le Cafre fit un bond de côté et me regarda avec épouvante.

— Des éléphants… Oh, mynheer sera mort et Quimbo sera mort aussi ! Éléphant trop gros avec peau trop épaisse ; éléphant a si grande gueule…

Il écartait les bras de toute leur longueur pour me faire apprécier les vastes dimensions de la gueule de l'éléphant.

— Bon ! alors nous tâcherons de trouver un lion.

On aurait dit que Quimbo se repliait sur lui-même tant sa terreur était grande. Il avait laissé retomber ses bras.

— Mynheer veut chercher lion ? Oh, oh, lion être encore beaucoup plus méchant qu'éléphant ! Lion dévore tout, homme et animal ; lion dévore Anglais, dévore Hollandais, dévore Koïkoï[65], dévore Cafres, dévore mynheer et dévore aussi Quimbo. Que devient Quimbo, si lion dévore Quimbo ? Quimbo veut prendre femme ; pas possible Quimbo dévoré par lion !

La chose était nouvelle pour moi. J'avais peine à me représenter le brave Cafre promu à la dignité d'époux. J'exclamai :

— Quoi ? Tu veux te marier ?

— Quimbo veut prendre femme.

Il affirmait cette intention avec une parfaite assurance et me regardait orgueilleusement comme s'il attendait de moi l'approbation la plus chaleureuse.

— Fort bien ! Qui épouses-tu ?

— Quimbo prendre belle Mietje !

Je faillis pouffer de rire.

Donc Mietje devait avoir le bonheur de devenir madame Quimbo !

— Pourquoi Mietje ? demandai-je.

— Mietje être bonne quand Quimbo tomber de cheval ; mynheer Uys a voulu couper Quimbo avec son couteau, mais Mietje a eu pitié Quimbo ; pour ça Mietje sera femme de Quimbo.

— En as-tu donc déjà parlé à Mietje ?

— Non. Quimbo pas parlé avec Mietje.

— Alors qui te prouve qu'elle est disposée à t'épouser ?

— Quimbo sait ! Mietje veut très fort être femme de Quimbo, car Quimbo suis beau, suis bon, suis grand et vaillant guerrier !

Je n'eus pas le cœur d'arracher à ses illusions enchanteresses le beau, bon et vaillant candidat au mariage, et je laissai tomber la conversation en prenant les devants à si vive allure que le Cafre avait peine à me suivre.

La vallée se rétrécissait de plus en. plus au fur et à mesure qu'on s'élevait vers son extrémité, et se terminait à l'endroit où la source jaillissait du sol.

Nous atteignîmes bientôt le plateau, que la montagne proche dominait encore de très haut ; nous entreprîmes de la traverser et aperçûmes, au bout de quelque temps, la forêt, qui commençait sur l'autre versant et déployait ses vagues de verdure à droite et à gauche, jusqu'à l'horizon, barré par la ligne des montagnes.

Tout en marchant, je remarquai des traces qui me faisaient l'effet d'être toutes fraîches : quelqu'un était passé par ici très peu de temps auparavant.

À la vérité, ce n'étaient pas des empreintes nettes et régulières qui auraient révélé la présence d'un être humain, ni même une piste à proprement parler ; mais, un regard exercé ne laissait pas échapper certains indices qui se distinguaient çà et là sur le sable grossier et à la signification desquels il n'y avait pas à se méprendre.

C'était peut-être quelqu'un de la ferme qui était venu par ici ; mais j'avais beau me dire que cette hypothèse était la plus vraisemblable et que je n'avais aucune raison sérieuse d'en adopter une autre, je ne pouvais m'empêcher de trouver ces traces extrêmement suspectes. Comme nous arrivions sur un sol rocheux, je cessai de les apercevoir, et, n'ayant pas de raison de m'y intéresser particulièrement, je ne fis aucun effort pour les retrouver.

Nous pénétrâmes dans la forêt.

Des arbres au tronc épais, au feuillage nombreux et léger, des rumacs, des colas, des ébéniers, étendaient leur ombre sur un peuple de fougères arborescentes, qui déployaient orgueilleusement les éventails de leurs palmes. La lisière était garnie d'arbrisseaux parmi lesquels se distinguait le vert vif de quelques pélargoniums.

Nous fûmes accueillis, à notre entrée dans la forêt par une famille de cercopithèques

[65] Hottentots.

érythropygés, petits quadrumanes, seuls représentants du genre simiesque au Cap ; ils nous saluèrent par des pitreries et des grimaces, que le brave Quimbo se crut tenu d'imiter consciencieusement.

Sa massue dans la main droite, son javelot dans la gauche, le Cafre me suivait avec une inquiétude évidente, comme s'il craignait de voir à chaque instant un éléphant ou un lion surgir entre les arbres pour se jeter sur lui. Malheureusement pour sa gloire, nous n'avions à redouter ni l'un ni l'autre de ces deux animaux, qui se font plus rares d'année en année et qui, fuyant les colons, se retirent toujours plus loin vers le nord comme l'hippopotame et le rhinocéros.

La plus grande richesse zoologique de cette forêt c'était, apparemment, ses oiseaux. Il y en avait de nombreuses espèces qui peuplaient la cime des arbres.

Ils ne semblaient pas le moins du monde effarouchés par notre présence. J'en conclus que cette partie recevait rarement la visite d'une créature humaine ou que du moins elle était épargnée par les chasseurs.

Mon intention était bien plutôt de faire une belle excursion que de rechercher un gibier quelconque. Néanmoins je me tenais constamment prêt à tirer et je guettais le moindre bruit.

Il y avait déjà une heure que nous avancions à travers bois quand je perçus la détonation d'un coup de feu, qui ne devait pas avoir été tiré très loin de nous. Je prêtai l'oreille dans la direction d'où le bruit avait paru venir. Une seconde détonation retentit dans la forêt.

Ces deux coups avaient été déchargés par le même fusil, une oreille exercée ne pouvait s'y tromper.

Je formais le dessein de me glisser en avant avec précaution afin d'observer, sans me découvrir, le tireur inconnu, quand des appels me déterminèrent à précipiter mon allure.

— *Help, help ! Oh, woe to me !*[66] criait une voix masculine avec un accent d'épouvante.

C'était de l'anglais.

Il y avait là, en tout cas, un blanc, qui se trouvait, en danger. Je me frayai donc aussi vite que possible un passage à travers les fougères touffues.

Je n'eus pas loin à aller. Un spectacle tragique s'offrit à mes regards.

Un homme long et sec était juché sur le tronc moussu d'un rumac déraciné, que les arbres voisins, contre lesquels il s'appuyait, maintenaient dans une position oblique. Il avait empoigné son fusil par le canon et se défendait avec la crosse contre un sanglier de forte taille, qui était blessé à la cuisse et assiégeait la forteresse improvisée, à grands coups de boutoir et avec des grognements furieux.

Je levai ma carabine, mais Quimbo me posa la main sur le bras.

— Oh ! pas tirer, mynheer ! Quimbo aime manger bon cochon. Quimbo tuer cochon.

Il fut en trois bonds derrière le sanglier, si furieusement occupé à charger son premier adversaire qu'il ne prît pas garde à cette contre-attaque.

Le Cafre brandit son javelot et le lança dans le flanc de l'animal, derrière l'épaule, avec une telle force que l'arme de bois dur, infrangible pénétra jusqu'au cœur.

Le sanglier resta une seconde immobile puis, dans un dernier sursaut, se retourna contre son nouvel ennemi, la gueule souillée d'une bave sanglante qui témoignait de la gravité de sa blessure.

Quimbo évita par un bond de côté les boutoirs de la bête et fit tournoyer sa pesante massue. Un coup terrible sonna sur le crâne du sanglier. Un second coup acheva la victoire, qui avait été gagnée en moins d'une minute.

Le héros de cet exploit brandit la massue au-dessus de sa tête et lança un grand cri de triomphe.

Il arracha le javelot du corps de l'animal abattu et prit son couteau pour entreprendre sur-le-champ le dépeçage d'une si belle pièce.

Cependant l'étranger qui venait d'être délivré de sa fâcheuse situation déplia ses longues jambes et descendit du tronc d'arbre sur lequel il était perché. Il s'étira comme un homme qui

[66] « Au secours ! Au secours ! Oh ! Malheur à moi ! »

s'éveille d'un horrible cauchemar.

— Hail, sir[67], vous êtes arrivé à temps ! Cette maudite bête était si dreadful[68] et incivile qu'il était impossible à un gentleman de s'arranger avec elle.

J'avais certainement affaire à un Anglais.

Il portait sur ses cheveux roux une sorte de casque en cuir de rhinocéros. Des favoris majestueux encadraient son visage. Son grand corps maigre était vêtu d'une courte veste à carreaux et d'un pantalon de même étoffe dont les jambes disparaissaient dans des guêtres de feutre boutonnées. Il reposait sur le sol par deux pieds étroits et longs à n'en plus finir. Ses doigts secs étaient encore crispés sur les canons jumeaux de son fusil à deux coups. Un énorme sabre à poignée de jonc tressé pendait à son côté gauche dans un fourreau de cuir ; les manches de bois de deux couteaux, intercalés entre les crosses de trois volumineux pistolets de cavalerie, dépassaient du châle qu'il avait noué en guise de ceinture autour de ses hanches osseuses.

L'homme se présenta.

— Sir Gilbert Grey, dit-il en m'invitant d'un geste hautain inimitable à répondre à sa politesse.

— Qu'est-ce qui vous amène dans la région, sir ? questionnai-je après m'être nommé à mon tour.

— Des affaires, mynheer, d'importantes affaires, dont il ne m'est toutefois pas possible de vous révéler la nature, à vous, un Hollandais.

— Je ne suis pas Hollandais, sir, mais Français, et je suis venu du Cap en touriste. Mais permettez-moi de vous demander en quoi cet animal était mêlé à vos importantes affaires.

— Cet animal, ce monstre, cette créature maudite ! *Stand off !* Mais en rien du tout ! Je faisais une petite promenade à l'ombre des arbres pour digérer un mouton que nous avons mangé à déjeuner et je suis tombé sur cette bête infernale…

— Qui avait apparemment l'intention de vous digérer à son tour, plaisantai-je. Mais à propos, sir, est-il indiscret de vous demander avec qui vous avez mangé ce mouton dont la digestion semble vous avoir incommodé ?

— Ça ne vous regarde pas !... Ordonnez à cet homme de laisser le sanglier, qui m'appartient ! Et passez votre chemin !

— Vraiment, sir Gilbert Grey ! fis-je sarcastique.

Et j'ajoutai :

— Ce sanglier appartient à mon domestique, car c'est lui qui l'a abattu. Quant au droit auquel vous pourriez prétendre pour avoir logé une balle dans la cuisse de la bête, mon compagnon vous l'a largement racheté en vous sauvant la vie.

Le compère me regarda du haut en bas, mais il avait l'air fort embarrassé.

Que faisait cet homme dans une région qui, je le savais, n'était habitée que par quelques Boërs hollandais ennemis irréconciliables des Anglais ? Ce n'était certainement pas un agent secret du gouvernement britannique : il ne semblait pas doué de facultés intellectuelles assez brillantes ; et que serait-il venu chercher ici, en pleine forêt ?

Quimbo avait fini de dépecer son gibier ; il attendait avec curiosité le résultat de notre discussion, incompréhensible pour lui.

Je me tournai de son côté.

— Laisse le sanglier ici pour le moment. Nous devons accompagner cet homme.

— Quimbo laisser cochon ? Oh, oh ! mynheer ! Quimbo manger beaucoup bon cochon ; Quimbo emporter cochon, et Mietje voir Quimbo être brave et beau.

— Elle le verra aussi, mais plus tard.

Un grand bruit de branches froissées me fit faire volte-face. Sir Gilbert Grey avait profité de l'occasion pour s'élancer à travers le fourré.

---

[67] « Salut, monsieur ! »
[68] Abominable.

Il devait avoir réellement de graves raisons de se cacher avec ses compagnons ; mais il avait mal calculé. Je dédaignai de courir après lui ; il ne pouvait pas s'échapper pour longtemps : ses grands pieds me fourniraient une piste que je ne risquerais pas de confondre avec une autre.

Quimbo ne pouvait m'être d'aucune utilité dans cette circonstance, et, réflexion faite, je lui donnai la permission de retourner à la ferme ; il aurait à se débrouiller pour rapporter seul son gibier.

Je m'avançai dans la direction que l'Anglais avait prise et découvris une piste comme je ne pouvais en souhaiter de plus nette.

Sir Gilbert Grey faisait montre de peu d'expérience dans sa marche à travers la forêt. Il n'avait pas l'air de se douter des mille dangers qui menacent l'homme au sein d'une végétation si luxuriante ; il ne soupçonnait pas non plus que je pourrais le retrouver en suivant les empreintes de ses pieds de gorille.

Il avait hésité d'abord sur la direction qu'il devait suivre. Sa piste allait en zigzags, tantôt à droite, tantôt à gauche ; j'avais déjà parcouru une assez longue distance, quand elle prit enfin la ligne droite.

Je marchais depuis une bonne demi-heure, lorsque j'atteignis le bord d'une dépression, extrémité supérieure d'une vallée qui s'enfonçait parmi les arbres. Le murmure d'une source, qui jaillissait entre les rochers, chantait dans le silence.

En regardant dans la profondeur, j'aperçus, près d'un ruisseau, sir Gilbert Grey assis au milieu d'un groupe de quatre Cafres : des Zoulous, à en juger par leurs armes et la parure de guerre qu'ils arboraient.

Je vis encore trois boucliers de cuir posés sur la mousse : j'en conclus que la bande était composée de sept Cafres, dont trois s'étaient éloignés pour un motif quelconque.

L'Anglais était engagé dans une conversation animée avec les sauvages. Pourtant, même si j'avais compris la langue de ces derniers, je n'aurais pas perdu mon temps à les écouter, car j'avais des préoccupations plus urgentes : ici le camp des Cafres avec cet Anglais, là-bas la ferme gardée seulement par une jeune fille, et enfin l'absence de trois sauvages de la bande, dont le chef, étaient des raisons suffisantes pour me déterminer à un prompt retour.

Rejetant tout scrupule, je me glissai dans la direction des chevaux, en suivant le bord de la vallée. Une inquiétude soudaine s'était emparée de moi ; un pressentiment me disait que je devais à tout prix me procurer une monture afin de rentrer au plus vite, même s'il me fallait pour cela commettre un vol.

La difficulté n'était pas de sauter en selle et de déguerpir, mais bien de ne pas me faire voir, pour ne pas entraîner la bande à ma poursuite et aggraver le danger qui menaçait la ferme, au lieu de le conjurer. Je devais faire en sorte qu'on s'aperçût le plus tard possible de la disparition de la monture.

Je fis donc un détour, en profitant d'une inflexion de la vallée, et me glissai avec précaution vers l'animal le plus éloigné. À vrai dire, ce n'était pas le meilleur du troupeau ; mais il était placé de telle sorte que les Cafres ne pouvaient pas le voir.

Je rampai entre les fougères et réussis à m'approcher du cheval, presque à le toucher, sans avoir éveillé son attention. Je m'élançai alors ; d'un bond, je fus en selle. Surpris, le cheval s'ébroua, se cabra ; mais je lui fis sentir le mors et lui pressai le flanc d'une cuisse nerveuse qui lui inspira le respect de son cavalier. Je le guidai alors vers le bas de la vallée pour tourner ensuite du côté de la ferme. Je sortis de la forêt et regagnai le plateau.

Je n'avais pas encore fait beaucoup de chemin quand j'aperçus Quimbo. Il s'était confectionné une espèce de traîneau avec de grosses branches, y avait chargé le sanglier et s'était attelé au véhicule, en guise de bête de somme. Le corps baigné de sueur et luisant d'huile malodorante, il tirait son lourd fardeau vers le sommet de la montagne.

Sa figure s'illumina quand il me vit. Il était étonné de me retrouver à cheval.

— Mynheer avoir cheval ? Bonne affaire ! Cheval traîner cochon pour Quimbo.

Il lâcha aussitôt ses brancards et voulut mettre à profit son importante découverte.

Mais je l'en empêchai.

— Il y a des Zoulous en armes dans la forêt, et il y en a aussi à la ferme. Je cours là-haut pour éviter un malheur. Quant à toi, je te conseille de te tenir sur tes gardes et de te mettre le plus tôt possible en sûreté.

En entendant ces paroles, Quimbo s'attela de nouveau à son traîneau et bondit en avant, en faisant de tels efforts que son corps en fumait. Je le précédai, en prenant le galop.

J'atteignis bientôt la crête et vis la ferme au-dessous de moi. Je maintins la même allure, en dépit de la difficulté du terrain en pente, et obliquai à la fin pour m'approcher par-derrière, du côté du jardin. Si j'avais voulu faire le tour, pour passer par le porche, cela m'aurait pris trop de temps : je fonçai donc droit sur la clôture et enlevai mon cheval pour le faire sauter.

Je ne réussis pas ce petit exercice aussi heureusement que je l'aurais souhaité. Je n'avais pas pu me servir de mes étriers pendant ma course rapide, car ils étaient fixés beaucoup trop bas, et je n'avais naturellement pas pris le temps de les remonter. L'animal, tout son harnachement me l'indiquait, avait appartenu à l'interminable sir Gilbert Grey.

L'un des étriers s'était accroché à la barrière ; la courroie avait résisté, faisant culbuter cheval et cavalier.

L'instant d'après nous nous retrouvâmes l'un et l'autre sur nos jambes ; cette chute dangereuse n'avait eu, par bonheur, aucune conséquence grave. Je laissai le cheval à lui-même et traversai le jardin en courant, pour voir ce qui se passait dans la maison.

Je rencontrai l'un des Hottentots.

— Y a-t-il quelqu'un chez Jeffrouw Soofje ? lui demandai-je.

— Oh ! mynheer, me répondit-il, la mine anxieuse, Zoulous être dans la maison… trois Zoulous. Aussi grand chef.

Je ne le questionnai pas davantage et pénétrai dans le vestibule, où résonnait un grand bruit de voix venant de la salle.

Entrouvrant la porte avec précaution, je vis trois Cafres, dont deux se tenaient à côté de l'entrée, tandis que le troisième au milieu de la pièce tenait Mietje par le bras. Blême de peur, la maîtresse de la maison s'appuyait à la porte de la chambre à coucher ; elle avait abandonné sa couche pour venir au secours de sa fille adoptive, prenant à peine le temps de jeter un peignoir sur ses épaules.

— Ici habite Jan van Helmers, dit le chef en mauvais hollandais. Lui être Boër. Lui tirer sur Zoulous. Il doit mourir, et femme doit mourir aussi.

— Il ne mourra pas, mais il viendra pour nous venger ! répliqua la jeune fille avec intrépidité.

— Lui mourir, et femme mourir… Mais pas toi ! Ici, tu as dents de serpent : c'est pourquoi toi pas mourir, mais aller avec Sikoukouni pour punir méchant Somi, ajouta le Zoulou montrant le collier que portait la jeune fille. Qui donner à toi collier de dents de serpent ?

— Il me vient de ma mère.

— Où est ta mère ?

— Elle est morte de faim et de soif dans le Kalahari.

— Oh ! Sikoukouni sait tout maintenant… Femme de Somi avait dents de serpent quand fuir avec enfant dans Kalahari. Femme mourir. Boër recueillir enfant, et aussi dents de serpent… Mais Boër doit mourir, et femme aussi.

Il fit un signe à ses deux compagnons : ils marchèrent sur Jeffrouw Soofje, en tirant leurs couteaux.

Mietje poussa un cri et tenta de se dégager ; mais le chef la serrait si fort qu'elle en avait le bras tout congestionné. Il donna, dans son dialecte zoulou, un ordre bref que je ne compris pas, mais dont le sens pourtant me devint assez clair quand je vis les deux autres lever leurs poignards.

J'avais déjà épaulé mon fusil ; mes deux coups tonnèrent à une seconde d'intervalle et un triple cri retentit dans la chambre.

Fonçant à travers la fumée, je brandis contre Sikoukouni la crosse de mon fusil.

Il se dressait devant moi, les yeux étincelants, et sa main gauche n'avait pas lâché la jeune fille. Un bandeau en peau de serpent et des oreillons en peau de léopard ornaient sa tête, couronnée de cinq plumes d'autruche et d'une plume d'aigle ; il ne portait pour tout vêtement, sur ses membres herculéens, qu'un pagne en duvet d'autruche et une sorte de mantelet, fait de queues de vaches blanches, qui pendait sur ses larges épaules.

Mon coup de crosse aurait été mortel, je le savais ; mais je n'avais pas pris garde que le plafond de la pièce était fort bas : mon arme fut arrêtée par une poutre. Cet accident me découvrit pendant une fraction de seconde, que le roi des Cafres sut mettre à profit avec la promptitude de la foudre : levant sa courte massue, il m'asséna sur la tête un coup sous lequel je tombai sans faire ouf…

Heureusement, comme je m'en rendis compte par la suite, je ne perdis connaissance que pendant quelques secondes. Électrisé par la pensée du danger qui menaçait les deux femmes je réussis à me relever. Sikoukouni et Mietje avaient disparu. Les deux Cafres gisaient, la tête fracassée, aux côtés de Jeffrouw Soofje, qui toutefois semblait indemne et avait dû seulement s'évanouir de peur.

Dédaignant la douleur de mon front meurtri, je ramassai mon fusil et m'élançai dans la cour. Les Hottentots saluèrent mon apparition par des cris de rage et d'épouvante.

— Mietje partie, partie avec Cafre ! hurlaient les domestiques. Chef enlever pauvre Mietje !

— Où sont-ils ? demandai-je, frémissant.

— Là ! là ! le chef, à cheval…

Ils me montraient le coin de la maison.

Je courus jusque-là et compris tout de suite ce qui s'était passé.

Sikoukouni avait entraîné Mietje dans la cour et remarqué alors le cheval de l'Anglais, qui, était sorti du jardin et avait fait le tour de la maison. Le Zoulou s'était hissé sur le dos de l'animal avec la jeune fille, avait franchi le porche, et s'éloignait maintenant vers la hauteur d'où j'étais descendu quelques minutes auparavant.

Je mesurai la distance entre lui et moi, tout en fouillant dans ma cartouchière.

Le cheval devait avoir tout de même souffert de sa chute ; car, le chef avait beau le stimuler, il n'avançait qu'avec lenteur. Néanmoins, je ne devais pas hésiter ; car, si je tardais à tirer, le ravisseur serait, dans quelques instants, hors de portée de mon fusil. J'avais la tête comme dans un étau. Je visai ; mais tout dansait devant mes yeux. Je voyais Mietje se débattre vainement pour essayer d'échapper à l'étreinte de Sikoukouni. Je ne pouvais pas tirer sur ce dernier sans risquer d'atteindre la jeune fille. Je n'avais d'autre ressource que de tirer sur le cheval ; encore devais-je toucher si juste que l'animal s'abattit sur le coup.

Les éblouissements qui troublaient ma vue cessèrent un moment. Je vis alors nettement le cheval de l'Anglais tourner un peu la tête, présentant l'oreille et la tempe en se dégageant de la silhouette de Sikoukouni. Cela constituait un but difficile et particulièrement dangereux. Mais, si je laissais la bête faire encore quelques pas, ma balle ne serait plus capable de l'atteindre. Je pressai la détente et… le cheval s'abattit… J'avais bien visé.

— Des chevaux !... Des chevaux ! criai-je.

Je remplaçai par une nouvelle cartouche celle que je venais de tirer, je me hissai sur une monture et prit le brabant de Quimbo par la bride. J'avais aperçu mon valet cafre qui descendait de la crête avec son fardeau, et je bâtissais mon plan là-dessus.

— Occupez-vous de Jeffrouw ! Elle est évanouie dans la salle, ordonnai-je aux gens de la ferme.

Je m'élançai au galop, pour franchir le porche et contourner la palissade.

Si j'avais déjà eu, dans la forêt, l'occasion d'admirer le courage avec lequel Quimbo s'était attaqué au sanglier furieux, j'allais avoir maintenant un nouvel exemple de son intrépidité. Il montrait plus de bravoure dans les grandes occasions que dans les petites.

En descendant de la hauteur, il avait entendu mon coup de fusil, vu culbuter le cheval avec son cavalier et reconnu Mietje. Une seconde, il avait paru déconcerté ; mais il m'aperçut, comme je

tournais à l'angle de la cour, et comprit les gestes par lesquels je lui ordonnais d'arrêter Sikoukouni. Il abandonna aussitôt son fardeau et s'élança sur le chef, qui s'était relevé et qui, comme son cheval était mort, tâchait de fuir à pied avec la jeune fille.

Sikoukouni remarqua le nouvel ennemi qui la menaçait, jeta un coup d'œil de mon côté et calcula sans doute que je serais sur lui en moins d'une minute. Comprenant qu'il lui serait impossible d'entraîner la jeune fille, il leva sa massue pour la tuer. C'est alors que Quimbo s'arrêta dans sa course, brandit son javelot et le lança d'une main sûre contre le Zoulou qui eut le bras transpercé.

Le chef poussa un rugissement de fureur, lâcha Mietje, et se sauva en bondissant comme une panthère.

Il n'aurait pas pu m'échapper, si le brabant, qui avait conçu de la mauvaise humeur d'être troublé dans son repos, ne s'était mis soudain à renâcler, en refusant d'avancer. Je n'étais pas encore venu à bout de son obstination que le Cafre avait déjà disparu de l'autre côté de la crête.

— Courez auprès de Jeffrouw, conseillai-je à Mietje, quand je l'eus rejointe ; elle est évanouie dans la salle.

— Mais Sikoukouni ? répartit la vaillante jeune fille, quand une autre, à sa place, se serait trouvée mal de terreur.

— Laissez-le et occupez-vous seulement de votre mère. Allons, Quimbo, à cheval !

— Quimbo à cheval ? Quoi faire Quimbo à cheval ? Quimbo doit traîner cochon ! répliqua mon domestique, à qui la perspective d'une nouvelle partie d'équitation ne souriait guère.

Enfin il consentit à grimper avec ses armes, sur le dos du brabant ; et, comme ce dernier avait recouvré sa bonne humeur, nous gagnâmes à bonne allure la crête de la montagne.

Arrivé là, je cherchai du regard Sikoukouni. Je finis par l'apercevoir au fond d'un ravin, à une assez grande distance déjà. Le rusé compère avait préféré s'imposer un détour, parce qu'il savait que nous ne pourrions pas le poursuivre à cheval sur les escarpements rocheux de la petite gorge dans laquelle il s'était engagé, ni lui couper la retraite, car il était couvert par la forêt.

Je calculai toutefois que nous atteindrions bien avant lui le camp de ses amis. Je pressai donc notre allure, autant que le permettraient les dons de cavalier de Quimbo.

Arrivés à la lisière de la forêt, nous attachâmes nos montures à l'abri d'un fourré touffu et poursuivîmes notre chemin à pied.

J'avais repéré exactement la direction du ravin et j'avançais sans hésitation. Nous parvînmes jusqu'au bord sans éveiller l'attention de nos ennemis. Les cinq hommes étaient là.

— Je passe de l'autre côté, dis-je en étendant la main. Quand je tirerai, arrange-toi pour tuer un Zoulou. Et surtout, ne laisse pas échapper l'Anglais ! Il me le faut !

— Quimbo tuer tous les Zoulous et faire Anglais prisonnier. Tenir fort, comme ça !

Il empoigna l'arbre qui se trouvait à côté de lui, comme s'il voulait l'étrangler, en prenant une mine féroce qui aurait frappé de panique un revenant.

Je me mis en devoir de franchir le ravin, qui n'était pas très profond en cet endroit.

Arrivé de l'autre côté, en bonne position pour tirer sur mes ennemis, j'écartai les broussailles avec précaution, afin de viser à mon aise.

Au même moment, un fracas de branches et un grand bruit de chute résonnèrent du côté de Quimbo ; dans son zèle, le Cafre s'était aventuré trop près du bord et dégringolait au milieu des Zoulous : on aurait cru entendre un hippopotame chargeant à travers la forêt.

Les Zoulous n'étaient pas peu surpris de voir un inconnu arriver de cette manière. Mais sir Gilbert Grey, qui avait quelque raison de se rappeler la physionomie de mon compagnon noir, leur cria quelques mots, qui les incitèrent à se jeter sur lui.

Quimbo avait perdu son javelot ; mais il avait encore sa massue, et sa vaillance se révéla une fois de plus à l'instant du danger.

Il fit tournoyer son arme, et l'un de ses adversaires s'abattit sous le coup. Mais les quatre autres le saisirent.

Je tirai les deux cartouches de mon fusil et me précipitai au fond du ravin, où j'arrivai juste à temps pour voir l'Anglais disparaître derrière les broussailles ; il aimait mieux prendre la fuite, que de se servir de son fusil, de ses deux couteaux et de ses trois pistolets.

Quimbo se chargeait du dernier Zoulou. Je courus sur les traces du mystérieux Gilbert Grey ; il avait bondi vers les chevaux, s'était hissé sur le premier qu'il avait attrapé, et s'éloignait aussi vite que le terrain le permettait. Effarouchées par tout ce tumulte, les autres bêtes, que l'on n'avait pas pris soin d'attacher, et qui d'ailleurs étaient mal dressées détalèrent sur les traces du fugitif.

Il ne me restait plus qu'à retourner auprès de Quimbo. Je le trouvai occupé à dépouiller les cadavres de tout ce qu'ils portaient sur eux. Il se planta devant moi, la mine triomphante.

— Tu vois, mynheer, que Quimbo suis beau, suis bon et brave. Mynheer tuer deux Zoulous, et Quimbo tuer aussi deux Zoulous. Quimbo grand, brave comme mynheer !

Sikoukouni avait certainement entendu les deux coups de fusil ; il remontait sans doute la vallée que l'Anglais descendait dans sa fuite, et il y avait gros à parier que les deux hommes se rencontreraient. Alors ce serait un jeu pour le chef de s'emparer de l'un des chevaux échappés. Quant à le revoir, il ne fallait pas y compter. Je résolus donc de quitter la place, d'autant plus que le soir tombait.

Les morts pouvaient attendre jusqu'au lendemain : j'enverrais alors des Hottentots pour les ensevelir.

Je n'avais aucune envie de me charger du butin que mon compagnon avait recueilli : nous le cachâmes à quelque distance, dans un fourré épais. Je chargeai seulement Quimbo de me porter le bouclier de Sikoukouni : je ne voulais pas risquer de perdre ce trophée. Et nous nous remîmes en selle, pour rentrer à la maison.

En arrivant sur la hauteur où nous avions laissé le sanglier sur son traîneau, Quimbo mit à pied à terre.

— Oh ! oh ! maintenant, cheval va traîner cochon. Quimbo faire grand beau festin pour célébrer victoire ; rôtir cochon, manger cochon avec Hottentots.

Je le laissai à son intéressant arrangement, auquel le brabant se prêta avec une patience exemplaire, et le précédai à la ferme. Chemin faisant, je constatai la disparition du cheval de l'Anglais, que j'avais abattu ; je le retrouvai étendu dans la cour : les Hottentots l'y avaient traîné, pour en prendre la peau et la viande.

La malade était assise dans son fauteuil ; l'anxiété l'avait empêchée de retourner se coucher. Je la rassurai et appris alors que l'on avait retiré de la sacoche de la selle de l'Anglais tout ce qui s'y trouvait. Je résolus d'examiner ces objets, dans l'espoir d'y trouver l'explication des incursions des Zoulous.

Quand je lui eus promis de poster des sentinelles pour la sécurité de la plantation. Jeffrouw Soofje, qui avait grand besoin de repos, consentit à se mettre au lit.

Dès son retour à la maison, Mietje avait fait enlever les deux cadavres et laver le sang qui souillait le plancher. Elle était, pour le moment, occupée dans la cuisine, et je me retirai dans ma chambre en attendant le souper.

Quand la nuit tomba, la cour était illuminée par deux grands feux, devant lesquels la valetaille cafre et hottentote faisait rôtir, sur d'énormes broches, les quartiers du sanglier sacrifié par Quimbo à l'appétit général, en l'honneur de notre victoire.

III

J'avais emporté dans ma chambre les objets que l'on avait trouvés dans la sacoche de l'Anglais ; j'avais le pressentiment qu'ils me fourniraient des indices capables d'éclairer les événements de la journée.

C'était un maigre bagage, qui se composait de quelques objets de toilette, bons pour un dandy et absolument inutilisables en Cafrerie, d'un portefeuille, et d'une lunette d'approche de peu de valeur.

Outre différents papiers sans intérêt, le portefeuille contenait un certain nombre de lettres privées, toutes adressées à sir Gilbert Grey, à Kingsfield, et portant l'estampille de la ville du Cap. Je les parcourus ; elles ne méritaient pas cette attention, sauf une qui me frappa par son style embarrassé, contrastant étrangement avec la simplicité des autres. Elle provenait pourtant du même expéditeur et avait été tracée de la même main. Il y était question d'un casque en cuir de rhinocéros et d'une longue-vue ; mais je ne voyais pas clairement quel rôle ces deux objets avaient à jouer dans la lettre.

Le correspondant avait-il voulu faire allusion au casque de mon Anglais et à sa lunette, qui se trouvait entre mes mains ?

J'examinai la lettre, la retournai dans tous les sens, en pesai tous les mots ; et je commençais à désespérer d'y trouver quelque chose d'intelligible, quand je fis une découverte qui me fournit la solution du problème : le texte avait été rédigé de telle manière qu'il fallait, pour en saisir le véritable sens, lire d'abord les lignes paires et ensuite les lignes impaires.

La lettre prit alors, à mes yeux, un immense intérêt ; il en ressortait, en effet, que sir Gilbert Grey, de Kingsfield, était le représentant d'une fabrique d'armes, chargée par le gouvernement anglais de livrer des fusils, des cartouches, du plomb et de la poudre aux Cafres, qui étaient en train de se rassembler au-delà du Randberg.

Pour donner à la lettre un aspect inoffensif, on avait eu recours à un artifice, qu'une lecture hâtive était incapable de révéler, et on l'avait mêlée aux autres.

Elle était en tout cas, adressée à un agent anglais qui devait se trouver chez les Zoulous ; elle faisait allusion à des instructions plus détaillées, rédigées en double exemplaire, dont l'un était caché dans la lunette d'approche de sir Grey, et l'autre, au cas où il perdrait sa lorgnette, sous la coiffe de son casque en cuir de rhinocéros.

Je m'empressai, naturellement, de démonter la lunette et trouvai dans le tube une feuille de papier roulée et soigneusement appliquée à la paroi.

C'était un ordre rédigé à l'adresse d'un certain lieutenant Mac Klintok, auquel il était enjoint de franchir le col de Kers, avec un détachement de Cafres, pour se rencontrer à jour fixé dans l'Attersberg avec un convoi d'armes et de munitions et l'accompagner dans le passage du Rand. Une brève remarque donnait à penser que les Zoulous, dès qu'ils seraient en possession des armes, occuperaient le défilé de Klei, pour empêcher les Boërs qui se trouvaient en deçà de la montagne de porter secours à leurs compatriotes établis au-delà.

Il ressortait de tout ceci que le soulèvement des Cafres était la conséquence des menées anglaises, et il était à présumer que les Britanniques avaient désigné un certain nombre d'officiers pour donner à l'entreprise une direction stratégique.

Mais pourquoi Sikoukouni était-il venu à la ferme ? et comment la présence auprès de lui de sir Gilbert Grey s'expliquait-elle ? La lettre ne me permettait pas de répondre à ces questions. Il avait fallu des raisons très importantes pour déterminer le chef à se risquer de ce côté de la montagne avec une si faible escorte.

Il était nécessaire, en tout cas, d'aviser au plus tôt Kees Uys et le Boër van Roër de ce qui était arrivé à la ferme et de la livraison d'armes que l'on allait faire à leurs ennemis.

J'étais encore plongé dans mes réflexions, quand Mietje m'appela pour le souper. Je pris ce repas en tête à tête avec elle, car Jeffrouw Sofje était trop souffrante pour se lever.

Ce fut seulement alors que je trouvai l'occasion de me faire renseigner plus exactement sur l'agression de Sikoukouni. La jeune fille m'exprima encore sa reconnaissance pour le secours que je lui avais apporté et ajouta :

— Je n'ai pas eu conscience du danger. Un Zoulou s'était présenté seul, et il avait eu soin de se défaire des insignes de sa tribu, de sorte que nous l'avons pris d'abord pour un Fingo.

— Sikoukouni l'avait envoyé en reconnaissance. Sous quel prétexte venait-il ?

— Il demandait du travail et voulait savoir si le Boër était là. Comme nous avions assez de valets de ferme et que Jan n'était pas à la maison, je ne pouvais que le congédier.

— Et il est parti sans insister ?

— Non. Il avait remarqué la chaîne que je porte au cou et me demanda comment je l'avais eue.

— Vous le lui avez raconté ?

— Oui. Après cela, il m'a lancé un très mauvais regard et s'en est allé. Quelques minutes plus tard, il est revenu avec Sikoukouni et le troisième Cafre.

— Connaissiez-vous le chef ?

— Je ne l'avais encore jamais vu.

— Quelle raison donnait-il de sa visite ?

— Il demandait après Jan et voulait savoir quand celui-ci était parti, où il était allé et de qui il était accompagné.

— Et vous lui avez donné les renseignements qu'il réclamait ?

— Comment l'aurais-je fait ? Il me menaçait de me tuer ; mais je serais plutôt morte que de trahir Jan. Je n'aurais certes pas avoué que Jan allait prendre part à une conférence où l'on déciderait de l'attaque contre les Zoulous et où l'on demanderait à Somi s'il voulait être roi des Cafres.

— Ah ! Somi va reparaître ? C'est une grande nouvelle. Je croyais que personne ne savait où il s'était retiré.

— Jan et Kees Uys étaient renseignés : Somi avait trouvé refuge à Bakoua, dans le nord.

— Et c'est quand vous avez refusé de lui répondre que Sikoukouni a commencé à vous parler de votre collier ?

— Oui.

— Vous croyez ce qu'il vous a dit à ce sujet ?

— Je ne sais si je dois le croire. Il n'y a que les femmes des grands chefs qui aient le droit de porter de tels colliers ; Jan me l'a dit. Jeffrouw a toujours été une bonne mère pour moi ; mais je serais pourtant très contente de connaître mon père.

— D'après Sikoukouni, votre père serait Somi ; et, si les Boërs mettent leur plan à exécution, vous serez fille de roi.

— Oh ! mynheer, même si cela m'arrivait, je n'en tirerais pas vanité. Que notre Père céleste fasse de moi selon sa volonté !

— C'est bien, mon enfant ! Dieu conduit les peuples comme il guide aussi les pas de chacune de ses créatures… Mais je crois, à présent, comprendre les raisons qui ont fait agir Sikoukouni.

— Quelle est votre idée, mynheer ?

— Il a dû apprendre ce que les Boërs se proposaient au sujet de Somi. Je suis même porté à admettre qu'il était averti de la conférence à laquelle votre fiancé et Kees Uys se sont rendus, et qu'il est venu ici seulement pour s'assurer que l'assemblée était déjà réunie. N'a-t-il pas annoncé aussi que Jan allait mourir ? Il sait donc où le trouver.

— Oh ! mynheer, vous m'effrayez !

— Je tire seulement mes conclusions ; et, quand un danger nous menace, il vaut mieux le connaître. Qui savait, ici, que cette conférence devait avoir lieu ?

— Seulement Jan, ma mère et moi.

— Personne parmi les Cafres et les Hottentots ?

— Non.

— Il faut pourtant que l'un d'eux l'ait appris. Vous aurez parlé de cette affaire et on vous aura épiés. Sikoukouni ne serait pas venu à la ferme s'il n'avait été renseigné ; nous sommes forcés de supposer qu'il l'a été par quelqu'un d'ici : il y a un traître parmi vos gens. Cherchez bien, voyons ! Ne soupçonnez-vous personne ?

— Non, vraiment ! répondit la jeune fille, après un moment de réflexion. Nous n'avons ici que des gens éprouvés… sauf peut-être le Makololo Tchemba, qui n'est que depuis peu à la ferme : mais il est travailleur et docile comme pas un. Je ne peux pas croire que ce soit un traître.

— Un Cafre travailleur ? Voilà une grande et surprenante rareté ! Il faut que je parle à ce gaillard. Qui. sait si ce zèle et cette docilité ne sont pas calculés comme le meilleur moyen de gagner votre confiance ?... Écoutez, Mietje ! Je suis obligé de vous quitter demain matin…

— Nous quitter, mynheer ? Si tôt ?

— Oui. Un danger vous menace, et je ne m'en vais pas pour vous y laisser exposées sans défense, mais bien pour le détourner de vous. Je vais rejoindre Jan et les Boërs, afin de les avertir : les Anglais envoient des armes et des munitions aux Zoulous. Il faut intercepter ce convoi. Je soupçonne aussi que Sikoukouni n'a pas traversé la montagne sans se faire accompagner d'une escorte nombreuse. Il doit connaître l'endroit où la conférence se réunit, et sans doute se propose-t-il de surprendre les Boërs. Les gens qu'il avait avec lui ne représentaient, j'imagine, qu'une partie de sa troupe.

— Si c'est vrai, mynheer, Jan se trouve en grand danger, et nous devons vous être reconnaissants si vous le rejoignez pour l'avertir.

— Je le ferai. Au reste, plus il est menacé et moins vous l'êtes vous-mêmes. Sikoukouni ne peut être partout à la fois : s'il est occupé à surprendre les Boërs, vous n'avez, pendant ce temps, rien à craindre de lui.

— Supposez pourtant qu'il se propose de nous attaquer avant de s'en prendre à Jan et aux Boërs.

— Il ne le fera pas ; du moins, j'ai peine à le croire. Après ce qui s'est passé, il sait que nous sommes sur nos gardes ; et, s'il avait réellement l'intention de tenter une nouvelle attaque, il lui faudrait auparavant retourner auprès des siens pour chercher du renfort : cela lui prendrait un certain temps, quoique je ne sache au juste où il a laissé sa bande. Il sait, d'autre part, que la conférence des Boërs a commencé, et c'est à elle qu'il s'en prendra d'abord, pour revenir ensuite en vainqueur à la ferme. Néanmoins, vous ne devez pas négliger d'assurer, autant que possible, votre sécurité. J'imagine que vous ne pouvez guère compter sur la bravoure de vos gens ?

— Non. Les Hottentots sont lâches, et les quelques Cafres que nous avons ici ne sont pas assez nombreux.

— Alors, demandez secours à vos voisins. Sont-ils très éloignés ?

— Non. Avec un bon cheval, on peut être en une heure chez le voisin Zelmst ; et les deux autres ne sont pas beaucoup plus loin. Je vais leur envoyer immédiatement des courriers, pour leur faire dire…

— Non, gardez-vous de faire communiquer le message de vive voix, puisque nous avons l'impression qu'un traître se cache parmi vos gens : écrivez plutôt quelques lignes, que vous ferez porter à vos voisins.

— C'est plus sûr, en effet. Zelmst viendra certainement en personne ; Hoblyn enverra ses deux fils ; et Mijer me dépêchera baas Jérémias, qui amènera bien quelques-uns de ses Cafres.

— Il ne me reste donc qu'à vous demander le chemin que je dois suivre pour joindre Jan. Je partirai dès que vous aurez reçu du secours.

— Connaissez-vous les Raafbergs, mynheer ?

— Ils sont indiqués sur ma carte.

— Je ne connais pas le chemin pour y aller, mais…

— Je le trouverai sans peine. Ma carte est très bonne.

— Il y a quatre montagnes ; la deuxième et la troisième enferment une double vallée, séparée par une croupe, où ne pousse qu'une végétation rabougrie, des arbrisseaux, des broussailles. On ne trouve là, sur la crête, qu'un seul grand arbre, un kola, qu'on aperçoit de très loin. Une fois que vous y êtes, si vous descendez juste en face dans la vallée de l'ouest, vous arrivez, au bout de deux cents pas, dans une petite kloof[69], où se tient la conférence. Votre arrivée sera certainement signalée, car Jan m'a dit qu'il y a toujours une sentinelle dans l'arbre.

— Votre description est assez précise. Je ne me tromperai pas. Et maintenant, rédigez vos appels pour vos voisins. Je vais, cependant, faire une ronde et poster quelques sentinelles pour la nuit.

Je quittai la jeune fille. Mais, avant de sortir, j'allai chercher dans ma chambre mon couteau et mon revolver : c'était une précaution nécessaire. En pénétrant dans la pièce, je constatai, avec une vive surprise, que le bouclier de Soukoukouni avait disparu ; je l'avais pourtant accroché au mur, avant d'aller souper.

Je pris mes armes et sortis dans la cour, où les Cafres et les Hottentots étaient en train de festoyer.

Quimbo me vit venir. Il était occupé avec un énorme morceau de sanglier rôti qui pouvait bien peser plusieurs livres ; il se leva et vint à moi.

— Mynheer venir ! Oh ! oh ! Mynheer manger viande de cochon avec nous.

Il divisa son morceau en deux et m'en tendit la moitié, avec ses doigts ruisselants de graisse.

— Garde ta viande ! Où est le bouclier, Quimbo ?

— Bouclier ? répéta le Cafre. Bouclier de Soukoukouni ?

— Oui. Il n'est plus dans ma chambre.

— Bouclier parti ? disparu de la chambre ? Oh ! oh ! Quimbo a pas bouclier. Quimbo été dans chambre et vu bouclier pendu au mur.

— Quand ?

— Tout de suite. Quimbo vient d'y aller. Quimbo voulait dire mynheer que mynheer manger cochon avec nous. Mynheer pas dans la chambre ; seulement bouclier était là.

C'était quelque chose de surprenant. Si Quimbo ne savait pas ce qu'était devenu le bouclier, j'étais forcé d'admettre qu'on me l'avait volé. Mais qui donc s'intéressait tant à ce trophée ?

Remettant à plus tard d'examiner la chose, je me détournais pour continuer ma ronde, quand la pensée du Makololo Tchemba me vint involontairement à l'esprit.

— Connais-tu Tchemba ? demandai-je à Quimbo.

— Tchemba ? Quimbo connaître Tchemba. Quimbo déjà parlé beaucoup avec Tchemba. Tchemba être Makololo, dit Tchemba. Mais Tchemba pas Makololo : Makololo graisser sa peau avec terre glaise et Tchemba pas mettre glaise sur sa peau.

Cette déclaration confirmait mes soupçons.

— Tchemba n'est pas ici ? demandai-je.

— Tchemba pas ici. Tchemba passer derrière la maison, et ensuite aller dans l'écurie.

— Qu'avait-il à faire dans l'écurie ?

— Quimbo sait pas. Quimbo pas aller dans l'écurie.

— Et où est-il à présent ?

[69] Ravin.

— Tchemba encore dans l'écurie.

J'avais déjà eu l'occasion de visiter l'écurie, et je savais qu'elle possédait une issue donnant sur le jardin.

La conduite de Tchemba, qui se donnait pour un Makololo et n'en était pourtant pas un, aux dires de mon domestique, me semblait fort suspecte. Que faisait-il dans l'écurie, au lieu de prendre part au festin avec les autres Cafres et les Hottentots ? Je jugeai prudent de me renseigner sur ce point. Mais, au lieu d'entrer dans l'écurie par la porte qui donnait sur la cour, je fis le tour, en passant devant le pignon de la maison, pour entrer par-derrière.

J'allais passer le coin, lorsque j'entendis un bruit de pas singulier : on aurait dit que deux ou trois personnes essayaient de s'éloigner en marchant avec précaution. Qui cela pouvait-il être ? J'écoutai plus attentivement et perçus un ébrouement étouffé. Cela devenait de plus en plus suspect. Je m'avançai silencieusement dans la direction du bruit, en marchant sur le gazon.

Je distinguai confusément dans la nuit une masse sombre qui se mouvait près de la barrière. Je m'approchai encore en rampant, et je reconnus enfin un homme qui tenait un cheval par la bride et qui était en train de soulever une traverse de la barrière. Il y avait là une porte, que je n'avais pas remarquée dans la journée.

Je vis qu'on avait enveloppé les sabots du cheval pour assourdir le bruit de ses pas, et qu'on lui avait aussi roulé un linge autour des naseaux. L'homme n'avait pour tout vêtement que le pagne ordinaire des Cafres, et la façon dont il relevait sa chevelure volumineuse indiquait aussi qu'il appartenait à cette peuplade.

Ce ne pouvait être que Tchemba.

J'étais arrivé en rampant jusqu'à lui. Je me dressai derrière son dos, le saisit de la main gauche à la gorge, et lui assénai de mon poing droit un tel coup sur le crâne qu'il s'effondra. Je me servis de son propre pagne pour lui lier les mains, et l'empoignai par les cheveux pour l'entraîner dans la cour, avec son cheval, que je tenais par la bride.

Ce fut un beau tapage quand je m'avançai à la lueur des feux.

Je fis débarrasser le cheval des linges dont il avait les pieds et les naseaux entortillés et ordonnai de le reconduire à l'écurie, tandis que Quimbo se chargeait de transporter Tchemba dans ma chambre. Le drôle faisait toujours semblant d'être sans connaissance ; il restait couché par terre et ne remuait pas un doigt.

— Tchemba être mort, observa mon domestique. Quimbo doit-il faire revivre Tchemba ?

Je fis un signe affirmatif.

Quimbo alluma une bûchette et l'approcha de la coiffure artistique du prétendu mort, qui prit feu aussitôt en grésillant. Cet acte de vandalisme contre sa précieuse parure rendit comme par enchantement le mouvement de la vie aux membres du voleur de chevaux. Il se dressa sur son séant, porta ses mains liées à sa tête et se mit à hurler comme si on l'asseyait sur un pal.

Je m'adressai au prisonnier.

— Je vais t'interroger et tu me répondras. Si tu me dis un seul mensonge, je te fais brûler les cheveux jusqu'à ce que tu sois chauve comme un œuf.

— Comment t'appelles-tu ?

— Tchemba.

— Soit, je veux te croire. Mais tu n'es pas un Makololo. À quelle tribu appartiens-tu ?

L'homme garda le silence.

— Eh bien ? insistai-je.

— Tchemba être Makololo.

— Quimbo, approche la flamme !

Mon valet obéit sur-le-champ. Tchemba, terrifié, leva des bras suppliants. Sa coiffure, dont l'édifice était le fruit de longues années de patience, avait trop de prix à ses yeux pour qu'il fût disposé à la remettre en danger.

— Tchemba veut dire vérité : Tchemba être… être… être…

— Un Zoulou ? achevai-je, pour l'aider à sortir d'embarras.

— Un Zoulou, approuva-t-il, sans cesser d'observer d'un regard peureux le bout de bois enflammé que brandissait Quimbo.

— Tu es un guerrier de Sikoukouni ?

— Mynheer sait tout. Tchemba dit oui.

— Je sais tout ! Tu as été envoyé ici par Sikoukouni ?

— Sikoukouni m'a envoyé chez Boër.

— Pourquoi ?

— Tchemba voir et écouter ce que Boër dire avec Boërs.

— Tu as espionné, puis tu as tout rapporté à Sikoukouni ?

— Mynheer, laisse cheveux de Tchemba, et Tchemba dire tout de Sikoukouni.

— Si tu me dis toute la vérité, il n'arrivera rien à tes cheveux.

Quimbo vit mon coup d'œil et déposa son bout de bois.

Alors Tchemba ne fit plus de difficulté pour m'avouer qu'il était venu à la ferme sur l'ordre de son chef Sikoukouni et qu'il avait pris le bouclier dans l'intention de le rapporter à son maître. Il l'avait en attendant déposé dans le jardin près de la porte.

Mon domestique sortit en hâte et revint une minute après avec le trophée. Mietje l'accompagnait ; elle se préparait à expédier ses messagers, et elle venait d'apprendre ce qui s'était passé avec Tchemba. Je donnai à la jeune fille les explications nécessaires, et elle expédia alors ses lettres, quoique les aveux de Tchemba fussent la confirmation de mon opinion, à savoir que, pour le moment, une attaque des Zoulous contre la ferme n'était pas à redouter.

C'était l'affaire des Boërs de décider du sort du prisonnier. Je le fis donc enfermer dans un local sûr, où il aurait à demeurer jusqu'au retour de Jan. Je le fis garder par des sentinelles, pour parer à toute éventualité, et allai me mettre au lit.

Je me réveillai au petit jour. Le voisin Zelmst était déjà arrivé ; et à peine avions-nous allumé notre première pipe que les deux jeunes Hoblyn et baas Jérémias, accompagnés de quelques Cafres, firent leur entrée dans la cour.

Ils n'avaient pas été peu surpris d'apprendre que Sikoukouni s'était aventuré de ce côté de la montagne, et si près de leurs propres fermes. Ils me promirent de veiller jusqu'au retour de Jan à la sécurité des deux femmes. Je pouvais donc me mettre en route pour les Raafbergs.

Cette randonnée n'était pas sans danger, car les Zoulous se trouvaient entre les Boërs et moi. Mais je n'étais pas disposé à reculer pour si peu : ces Cafres n'étaient pas les premiers sauvages auxquels j'aurais à livrer combat.

Je quittai donc la ferme, accompagné par les vœux ardents de ceux qui restaient.

Quimbo se retrouvait assis, les jambes largement écartées, sur le vaste dos de son brabant. Il avait arrimé sur sa selle quelques jolis morceaux de la viande qui restait du festin de la veille.

Les chevaux étaient bien reposés et marchaient d'un si bon pas que je pouvais espérer atteindre les Raafbergs dès le lendemain matin, quoique, à en croire Mietje et les autres, il aurait fallu presque deux jours pour faire le trajet.

La région que nous traversions était le plus souvent aride, avec un sol sablonneux ou rocheux, où dominaient les schistes et les conglomérats. Ce fut seulement à l'approche du soir, après une course rapide et fatigante, que nous vîmes les contours mauves d'une forêt surgir à l'horizon. D'après la description qu'on m'en avait faite et d'après mes calculs, ce devait être dans cette forêt, la dernière avant les Raafbergs, que Tchemba aurait dû se rencontrer avec Sikoukouni. Comme nous marchions droit au nord, en nous guidant sur la boussole, nous avions évité de petites étendues boisées disséminées, çà et là, à notre droite et à notre gauche.

Si réellement Sikoukouni attendait Tchemba en cet endroit, il s'était posté à la lisière de la forêt pour le guetter et il aurait forcément remarqué notre approche. Je préférai donc faire halte dans la plaine découverte, jusqu'à la tombée de la nuit : nous pourrions alors, à la faveur de l'obscurité, continuer notre route sans risquer d'être aperçus.

Nous mîmes pied à terre, entravâmes nos chevaux et nous nous étendîmes sur le sol, que l'ardeur du soleil avait rendu brûlant.

Cependant le soleil baissait ; ses rayons, de plus en plus obliques, allongeaient nos ombres sur le sol, jusqu'au sommet où elles se fondirent dans le crépuscule.

Il était l'heure de se remettre en route. Je me dirigeai, cette fois, vers une ligne de collines qui s'étendait jusqu'à la forêt ; nous en suivîmes le pied.

Quand nous fûmes enfin sous les arbres, je laissai Quimbo à la garde de nos montures, et exécutai une reconnaissance autour de l'endroit que j'avais choisi pour y passer la nuit, afin d'assurer notre sécurité. Après avoir pansé nos chevaux et fait un repas frugal avec les vivres que nous avions emportés, nous nous abandonnâmes au sommeil.

Quand je me réveillai, le chant clair du pinson aux longues plumes résonnait du haut des branches.

Il était encore de très bonne heure ; mais il ne fallait précisément mettre à profit cette heure matinale pour tâcher de découvrir les traces des Zoulous. Je secouai Quimbo et lui ordonnai de ne quitter la place sous aucun prétexte avant mon retour.

Je suivis avec précaution la lisière de la forêt, sous les arbres, cherchant le point où l'ennemi l'avait traversée.

Je fis ainsi une bonne demi-lieue, en m'arrêtant souvent pour inspecter le sol, et je ne relevai pas le moindre indice. La place, que je cherchais ne devait pas se trouver par ici, mais de l'autre côté de notre camp. Je revins donc sur mes pas.

À mon retour, je retrouvai bien nos chevaux, mais non Quimbo.

Je ne pouvais naturellement pas commettre l'imprudence de l'appeler. J'avais d'ailleurs la conviction qu'il ne s'était pas éloigné par simple légèreté ; je suivis donc les empreintes que ses pieds avaient laissées sur la terre. Elles me conduisirent dans une direction opposée à celle que j'avais prise d'abord, parallèlement à la lisière de la forêt, et qui se confondait, par conséquent, avec celle que je m'étais proposé d'adopter à présent.

À une certaine distance, elles obliquèrent sous les arbres, rejoignant une large piste, qui se terminait en un lieu où les arbres avaient été abattus par un coup de vent. Une troupe de Zoulous en armes étaient rassemblés dans cette clairière ; je comptai vingt-quatre guerriers. Sikoukouni était assis au milieu d'eux. Les chevaux étaient attachés alentour, aux branches des arbres abattus.

La piste d'un homme isolé partait de l'endroit où je me tenais caché, épiant à travers le feuillage, et se dirigeait vers la clairière. Provenait-elle de Quimbo ? ou était-ce celle d'un de mes ennemis, par lequel je risquais d'être découvert, s'il revenait sur ses pas ? Je devais examiner la chose. Je suivis la trace, rapidement, quoique avec précaution.

Au bout de quelques pas, je vis qu'elle se réunissait avec une seconde piste, et, tournant, à angle droit, s'écartait de la clairière. Comme je n'entendais devant moi aucun bruit suspect, j'abandonnai la posture courbée que j'avais gardée jusque-là par précaution, et progressai plus vite.

Un peu plus loin, les traces se séparaient. Laquelle devais-je suivre ? Je les examinai toutes deux : l'une avait été laissée par un pied nu, et l'autre par une botte ou un brodequin gigantesque. L'Anglais serait-il par ici ? Je le considérais comme peu redoutable et préférai donc examiner d'abord la première piste.

J'avais fait une dizaine de pas, quand j'aperçus deux jambes nues, couleur de bronze, qui surgissaient derrière un tronc d'arbre épais. Je reconnaissais ces mollets muselés ; ils ne pouvaient appartenir qu'à mon « bon, beau et vaillant Quimbo ».

Je m'approchai, pas trop doucement, afin de ne pas le surprendre en apparaissant subitement avant qu'il m'eût entendu et de ne pas le pousser ainsi à une imprudence. Les jambes commencèrent aussitôt à se mouvoir ; le corps auquel elles appartenaient se pencha vivement derrière l'arbre ; deux yeux se fixèrent sur moi : le Cafre était là, qui me faisait signe de marcher avec précaution.

— Oh ! oh ! mynheer pas être fâché, pas colère contre Quimbo ! Quimbo entend cheval courir. Quimbo se lève et voit cheval échappé, et Zoulou qui attrape le cheval. Quimbo suivre cheval et

Zoulou, et arriver à l'endroit où être Sikoukouni avec beaucoup de guerriers et Anglais. Alors Anglais se lève et va dans la forêt. Quimbo courir derrière lui, et maintenant mynheer aussi arriver.

Cette explication suffisait à m'éclairer. Je m'avançai un peu et aperçus l'Anglais, qui n'avait sans doute quitté le camp de Sikoukouni que pour échapper un moment à l'insupportable odeur de graisse rance que les Cafres ont coutume de répandre autour d'eux, car il se prélassait, étendu sur le dos et contemplant d'un œil vague les branches qui s'étendaient au-dessus de sa tête.

Il s'agissait pour moi de prendre une décision rapide.

Si je m'emparais de l'Anglais, je risquais de trahir notre présence ; mais, si je réussissais à brouiller notre piste, la disparition de sir Gilbert Grey inquiéterait les Zoulous, qui passeraient la journée à le chercher, et j'aurais ainsi gagné le temps de joindre les Boërs. Je savais, d'ailleurs, que les Cafres ne sont pas, à beaucoup près, aussi habiles à relever une piste que les sauvages de l'Amérique du Nord. Quant à l'arrivée du convoi d'armes et de munitions, la disparition de l'Anglais n'y changerait rien.

Je me glissai sans bruit tout près du personnage et me dressai soudain, le couteau à la main.

— *Good morning*, sir Gilbert Grey ! Vous avez sans doute mal dormi cette nuit pour être déjà en train de vous reposer ?

Je n'avais pu prendre sur moi de me jeter sur lui comme un sauvage. Si j'avais compté sur l'effet de la surprise pour me mettre à l'abri de tout danger, je n'aurais pas mal calculé, car le bonhomme demeurait la bouche bée, écarquillant les yeux comme s'il voyait un revenant, incapable de proférer un son.

Il oubliait même de se lever.

— Ne voulez-vous pas vous lever, sir ? Ou avez-vous déjà oublié, depuis que vous vivez dans ce pays, comme on doit se comporter envers un gentleman ?

Il se décida alors à se redresser lentement, comme en rêve, et dit :

— *Heigh ! ho !* C'est vous ?

— Oui, c'est moi, si je ne me trompe ! Voulez-vous être assez bon pour retirer vos brodequins ?

— Pourquoi ? demanda-t-il, de plus en plus étonné.

— Parce que je le désire, sir. Je n'ai pas le temps de vous expliquer mes raisons ; mais soyez tranquille, vous les apprendrez plus tard. Allons, s'il vous plaît !

— Je ne comprends pas ce que…

— Vous n'avez pas besoin non plus de comprendre, sir. Voyez-vous ce couteau ? Vous l'aurez entre les côtes, si vous tardez plus d'une minute à faire ce que je vous ordonne.

Je fis un signe, et Quimbo vint se placer de l'autre côté de l'Anglais. Il était resté caché jusque-là ; mais maintenant il levait sa lance.

Cela devenait trop menaçant pour l'excellent sir Gilbert Grey. Il déclara, terrifié :

— Je ne comprends pas, sir, mais je me plierai cependant à votre singulier caprice.

— Vous faites bien, croyez-moi ! Vous nous avez échappé une fois, mais vous n'y réussirez pas une seconde. Au reste, je vous invite à parler bas et à faire le moins de bruit possible. Suivez-nous maintenant !

Je ne lui avais naturellement fait retirer ses brodequins que pour rendre un peu moins visibles ses empreintes gigantesques. Il les prit sous le bras et me suivit.

Arrivés auprès de nos chevaux, je trouvai le loisir de m'expliquer avec lui un peu plus exactement.

— Vous avez fait en sorte, hier, de me priver du plaisir de votre charmante compagnie ; mais, comme vous voyez, votre dessein se trouve déjoué, et vous avez maintenant à en supporter les conséquences. Vous avez pénétré jusqu'ici avec les ennemis du pays ; vous avez aidé Soukoukouni à attaquer une ferme, et vous devrez renoncer à la vie si vous ne vous comportez pas de telle manière que je puisse vous recommander à l'indulgence de mes amis. Comment se fait-il que vous soyez ici avec le grand chef des Cafres ?

— *Good, good !* C'est très simple, sir ! répondit l'Anglais, qui n'en menait pas large. J'avais un message à porter au-delà de la montagne et j'ai rencontré Sikoukouni sur ma route.

— De quel message s'agit-il ?

— D'une communication d'affaire, sir, purement d'affaire, vous pouvez m'en croire.

— Oui, je vous crois ! Mais il y a affaire et affaire. À qui le message était-il adressé ?

— A… à… un Hollandais.

— Ne mentez pas : vous ne feriez qu'aggraver votre cas.

— Je dis la vérité.

— La vérité, au contraire, c'est que vous êtes chargé d'une mission auprès du lieutenant Mac Klintok.

Mon prisonnier, surpris et embarrassé, ne savait plus que dire.

— Eh bien, répondez !

— Qui vous l'a dit ?

— Votre imprudence ! II faut un tout autre homme que vous pour mener à bonne fin une importante mission. Je vous le demande donc encore une fois : comment se fait-il que vous vous soyez réuni avec Sikoukouni ?

— Je l'ai rencontré par hasard : c'est la vérité, aussi vrai que je suis Anglais.

— Alors je suppose que le but de votre voyage lui est favorable, mais qu'il représente un danger pour les Hollandais. Ne voulez-vous pas me fournir des renseignements plus précis ?

— Cela ne m'est pas possible, sir. Si je le faisais, je perdrais ma situation.

— Soit ! je n'insisterai donc pas davantage. Je vous conseille seulement de ne pas perdre votre casque en cuir de rhinocéros, comme vous avez perdu votre lunette d'approche et votre intéressante collection de lettres : il y a des gens, vous savez, qui trouvent moyen de lire entre les lignes.

Il pâlit.

— Qu'entendez-vous par là, sir ?

— Seulement ce que je vous ai déjà dit : si vous montrez la moindre mauvaise volonté à obéir à mes ordres, vous ferez connaissance avec les balles de mon fusil ou la lance de mon domestique. Maintenant vous allez monter ce superbe coursier brabant… Vous pouvez remettre vos brodequins.

Il voyait que je ne plaisantais pas. Il se mit docilement en selle.

— *Well, sir !* Vous voulez dire sans doute que je dois vous accompagner ?

— Naturellement !

— Mais j'ai laissé ma couverture et mes armes au camp des Zoulous.

— Vous n'avez besoin, pour le moment, ni de couverture ni d'armes. À cette heure-ci, vous ne risquez plus de prendre froid ; et, si vous êtes encore attaqué par quelque monstre de la forêt, vous êtes, sur le dos de ce cheval, plus en sûreté qu'hier. Soyez d'ailleurs sans inquiétude : je vous ferai peut-être dès demain rentrer en possession de votre bagage… Permettez maintenant que je prenne soin de vos pieds.

Je pris une courroie dans ma sacoche, et attachai ses longues jambes l'une à l'autre, sous le ventre du cheval.

— Comme ça, vous ne risquerez pas de tomber de votre monture, s'il surgit un sanglier. Monte en croupe, Quimbo !

Le Cafre grimpa sur la croupe du brabant et embrassa le grand corps de l'excellent sir Gilbert Grey.

— Bon ! Maintenant, marche droit vers l'ouest, en ayant toujours soin de passer sur le roc. Je te suis !

Le Cafre obéit. Mais il n'avançait qu'avec peine.

Je restai en arrière pour effacer nos traces, puis je montai à cheval à mon tour et rejoignis mes deux compagnons.

Sur la roche dure, notre passage ne laissait aucune empreinte ; et, comme nous avions entre nous et les Cafres une corne de la forêt, et que d'ailleurs aucun sauvage ne s'était montré, j'étais sûr que nos ennemis ne soupçonnaient pas notre présence.

Le brabant était assez fort pour porter sa double charge. Je le pris par la bride en tournant vers le nord, et nous partîmes au galop, les chevaux faisant feu des quatre pieds.

Nous chevauchions depuis plus de deux heures quand j'aperçus au nord quatre sommets aigus qui surgissaient à l'horizon ; ils grandirent à ma vue de minute en minute, et je reconnus bientôt les Raafbergs.

Je me dirigeai droit sur le centre de la chaîne, et la troisième heure n'était pas encore écoulée que je distinguai la double vallée et aussi le kola, qui se dressait isolé sur la hauteur.

Nous avancions maintenant avec plus de difficulté. Il s'agissait de gravir les pentes de la montagne et de se frayer un passage à travers les broussailles épaisses.

Arrivé sur la hauteur, je tirai ma jumelle de son étui et observai l'arbre-signal. Un homme se tenait appuyé contre le tronc et nous regardait avec une lunette. J'élevai mon chapeau en l'agitant ; l'homme répondit par le même geste et se mit aussitôt à descendre le versant. Il allait certainement à la kloof pour avertir les Boërs.

En approchant, je distinguai à l'œil nu huit personnages, dont les uns semblaient nous attendre et dont les autres venaient à notre rencontre. Kees Uys marchait en avant ; il ouvrit de grands yeux en m'apercevant.

En peu de mots, je le mis au courant de la situation.

Uys me présenta et les rudes Boërs me souhaitèrent cordialement la bienvenue. Ils prirent l'Anglais entre eux et descendirent vers la kloof, tandis que Quimbo restait près de là à la garde des chevaux.

Il y avait encore quatre hommes dans le ravin. Ils discutaient des questions si sérieuses qu'ils ne s'étaient pas laissés déranger par la nouvelle de mon approche.

L'un était un Cafre de haute stature, élancé, mais fortement musclé. Je devinai tout de suite que c'était Somi, le frère proscrit de Sikoukouni. Deux gaillards trapus, aux membres robustes, de vrais Néerlandais, me furent présentés sous les noms de Zingen et de van Hoorst. Le quatrième personnage, qui se dressa devant moi comme un Goliath, n'était autre que Jan van Helmers ; il était plus grand que moi d'une bonne tête, et la largeur de ses épaules était en proportion de sa taille ; la peau de léopard qu'il avait jetée sur son dos en guise de kaross[70] rehaussait l'impression de force farouche qui émanait de lui ; pourtant, son regard intelligent avait tant de douceur et de bonté qu'il le rendait sympathique dès le premier contact.

— Neef Jan, ce mynheer vient de la part de Jeffrouw Soofje et de Mietje, lui dit Kees Uys.

— De la part de Mietje ? Est-ce vrai ? demanda Jan.

— Oui. Il est arrivé chez elle avec moi, et c'est un homme que tu peux traiter en ami.

— Il me suffit, pour le faire, que mynheer connaisse le lieu de notre assemblée et soit, par conséquent, un des nôtres, repartit le jeune homme en me secouant vigoureusement la main.

— Il ne l'est pourtant pas, neef Jan. C'est un Français ; il n'est venu au Cap que pour le plaisir de voyager et de s'instruire. Je l'ai conduit chez Jeffrouw Soofje, et celle-ci l'a chargé de te porter une grave nouvelle.

— Ah ! il est donc arrivé quelque chose là-bas ? Asseyez-vous, mynheer, buvez et mettez-nous vite au courant.

Il prit dans une excavation un verre et une bouteille du célèbre vin du Cap. Je bus le premier ; le verre passa à la ronde, et tout le monde fit silence, attendant mon récit avec une impatiente curiosité.

Sir Gilbert Grey se tenait à côté de moi. Il lui était impossible de fuir, entouré de pareilles gens ; et on voyait à sa mine qu'il était prêt à se résigner à son sort.

[70] Manteau court, pèlerine.

Son regard intelligent avait tant de douceur et de bonté,
qu'il le rendait sympathique au premier contact.

Je fouillai dans ma poche et en tirai le portefeuille de l'Anglais, afin de montrer la fameuse lettre qu'il contenait.

Gibert Grey fit un mouvement d'effroi.

— Lisez donc cette lettre, mynheer, dis-je à Kees Uys. Lisez d'abord la première et la troisième ligne, la cinquième et la septième, et ainsi de suite. Continuez en repartant de la deuxième.

Le Hollandais se conforma à mes indications, et sa mine prit bientôt une telle expression que les autres ne se tenaient plus d'impatience.

Uys recommença tout haut sa lecture et, quand il fut au bout, tous les assistants manifestèrent la plus vive émotion.

Puis j'exhibai la lunette de l'Anglais, en dévissai le tube et en tirai le papier. Uys fit encore la lecture pour tout le monde ; et, comme on me priait ensuite de fournir des explications, je me tournai vers le prisonnier.

— Ôtez donc votre casque, sir Gilbert Grey, et donnez-le à ce monsieur.

L'Anglais obéit en tremblant.

Uys prit le casque, tira son couteau et fendit la coiffe qui laissa échapper le duplicata du papier.

Je leur expliquai alors la visite de Sikoukouni à la ferme, exposant rapidement tous les événements qui étaient survenus depuis la veille.

Mes compagnons écoutaient, retenant leur souffle ; et, quand j'eus terminé, ils sentaient si bien que je leur avais dit la vérité qu'ils saisirent tous leurs armes.

— Partons tout de suite ! Il faut le surprendre sans tarder, cria Jan.

— Oui, approuva Zingen. Si nous le tenons, le soulèvement des Zoulous est achevé avant même d'avoir commencé.

— En selle ! s'exclama van Hoorst. Nous n'avons pas une minute à perdre.

— Halte ! criai-je froidement, au milieu de l'agitation générale. Écoutez-moi, mynheers, avant de prendre une décision.

— Oui, écoutons-le ! conseilla Kees Uys. Il nous a prouvé que son opinion ne peut que nous être utile.

— Vous êtes réunis ici pour discuter d'importantes questions. Votre conférence est-elle déjà finie ?

— Non.

— Et vous faut-il beaucoup de temps pour en venir à bout ?

— Non. Nous sommes d'accord sur tous les points ; nous n'avons plus que quelques détails à examiner.

— Eh bien, il vaut mieux, à mon avis, que vous en terminiez avant de vous remettre en campagne, pour ne pas être forcés de recommencer plus tard.

— Mais alors, Sikoukouni va nous échapper !

— Comment pourrait-il vous échapper, puisqu'il se propose justement de vous surprendre ici ? Vous pourriez l'attendre tranquillement. Comme il est possible néanmoins qu'il ait conçu des soupçons, je tiens pour préférable d'aller à sa rencontre dans la forêt ; mais ce n'est pas encore le bon moment pour le faire.

— Quand, alors ? demanda Jan, qui brûlait de régler ses comptes avec le Zoulou.

— Si vos ennemis ont l'intention de venir ici, ils ne marcheront pas avant la nuit. Et, si c'est nous qui décidons de les attaquer, nous ne nous mettrons en route qu'après minuit, afin de les atteindre à l'aube. Dans les deux cas, il vous reste le temps d'achever vos discussions. Alors, vous n'aurez pas besoin de revenir ici : vous pourrez vous rendre directement, en troupe, à la ferme de Jan van Helmers, puis gagner l'Attersberg pour intercepter le convoi d'armes et de munitions ; vous risqueriez d'arriver trop tard pour le surprendre, si vous vous attardiez longtemps par ici.

— Vous avez raison, déclara Zingen. Si seulement nous étions sûrs que Sikoukouni sera encore là demain matin !

— Oui, grogna Jan, supposez qu'il lui prenne la fantaisie de nous attaquer aussi à l'aube !

— Eh bien ? fis-je, interrogateur.

— En ce cas, nous lèverions le camp en même temps, les Zoulous et nous, et nous risquerions de nous manquer les uns les autres.

— C'est une hypothèse que nous aurions tort de négliger, en effet.

— Vous voyez donc qu'il vaut mieux nous mettre en route sur-le-champ et…

— Et nous faire remarquer par les Zoulous, interrompis-je. Pardonnez-moi, mynheers, si je dis « nous » et fais ainsi mes affaires des vôtres ; mais, maintenant que je me trouve engagé dans cette aventure, il me serait pénible de m'en retourner avant de savoir comment elle finira.

Van Hoorst vint à moi et me tendit la main. Les autres l'imitèrent.

— N'insistez pas, mynheer ! Vous avez agi exactement comme si vous étiez des nôtres. Nous vous devons beaucoup de reconnaissance ; et, comme nous ne disposons pas pour le moment d'un grand nombre de fusils, c'est avec plaisir que nous vous verrons vous joindre à nous et faire parler le vôtre en notre faveur. En ce qui concerne l'attaque du camp zoulou, je suis tout à fait d'accord avec vous.

— Et pourtant je suis prêt à faire une concession à mynheer van Helmers. Si nous manquions Sikoukouni, nous pourrions le retrouver ici ; mais cela nous demanderait du temps. Je propose donc que nous attendions seulement jusqu'à la nuit close, et que nous allions nous poster avant l'aube à l'issue de la vallée. Si alors les Zoulous ne se montrent pas, nous passerons à l'assaut. Je crois pourtant qu'ils perdront toute la journée à chercher l'Anglais, car ils doivent se figurer qu'il s'est égaré dans la forêt ; et je ne parle pas de Tchemba, dont ils sont sans nouvelle.

La proposition fut adoptée, en dépit de Jan, qui aurait mieux aimé partir tout de suite. Comme Achille devant Troie, il nous tourna le dos avec colère et abandonna la kloof, refusant de prendre part à la suite de la conférence.

L'assemblée s'occupa d'abord de l'Anglais.

La décision des Boërs fut telle que je l'avais prévue : Gilbert Grey, n'ayant fait qu'exécuter les ordres de son patron, n'en fut pas jugé responsable. On résolut donc de le garder prisonnier et de le relâcher après la capture du convoi.

Pendant le repas qui suivit la conférence, Jan se montra taciturne. Puis il fit la sieste, car il fallait reprendre des forces en vue de l'expédition nocturne que nous avions décidée.

Nous dormîmes quelques heures. Je me réveillai le premier et sortis de la kloof pour aller faire un tour auprès du grand arbre.

Quimbo était là et tenait orgueilleusement un gros roër. Il me dit qu'on lui avait confié la garde et ajouta :

— Grand, long, large mynheer, avec peau de léopard sur les épaules.

— Quand ?

— Quand ? Tout de suite, quand Quimbo prendre fusil et faire sentinelle.

Il y avait donc deux heures déjà !

Je retournai en courant à la kloof et réveillai tout le monde.

Les Boërs furent effrayés en apprenant la nouvelle et tinrent aussitôt conseil. L'impatient Boër van het Roër avait fait manquer tout notre plan ; il s'agissait maintenant de courir en hâte après lui pour lui porter secours, si, dans sa témérité, il avait commis l'imprudence de se montrer aux Zoulous.

On attacha de nouveau l'Anglais sur le brabant ; Quimbo monta en croupe derrière lui ; et, quand tout le monde fut prêt, nous descendîmes dans la vallée.

Une fois dans la plaine, nous lançâmes nos chevaux au galop. Nos conférences et le repos que nous nous étions accordé avaient pris une grande partie de la journée ; le soleil baissait à l'horizon.

Les sauvages, même s'ils s'étaient divisés pour se mettre à la recherche de l'Anglais, se trouvaient certainement à cette heure de nouveau réunis dans la clairière. Aussi, quand nous atteignîmes la lisière de la forêt, je piquai droit sur leur camp.

Arrivé à proximité du lieu où j'avais passé la nuit précédente, je fis halte et sautai de cheval.

— Pied à terre, mynheers ! Attachez vos montures, prenez vos armes et suivez-moi aussi doucement que possible.

Nous étions encore en train de lier nos chevaux, quand nous entendîmes deux coups de feu dans la direction du camp zoulou.

— En avant, mynheers ! Jan est en danger.

On ne parlait plus de précautions ! Nous fonçâmes à travers les fourrés : moi le premier, pour guider les autres. L'obscurité nous empêchait de distinguer les obstacles dressés sur notre route, et il nous fallut un certain temps pour nous frayer un passage jusqu'à la clairière.

Un spectacle capable de plonger un guerrier dans le ravissement s'offrit à nos regards. Éclairé par les hautes flammes d'un feu de bivouac, Jan se tenait au milieu de toute la bande de Zoulous ; il avait perdu son chapeau, et ses longs cheveux blonds flottaient comme une crinière de lion sur la peau de léopard. Dominant les sauvages de sa haute taille, il les tenait à distance en faisant tournoyer la crosse de son fusil, et chaque coup qu'il portait abattait un ennemi. Il aurait pourtant fini par succomber, si nous n'étions intervenus à temps.

J'épaulai mon fusil et pressai deux fois la détente. Des éclairs jaillirent dans la nuit, à ma gauche et à ma droite, et nous nous précipitâmes dans la clairière.

Nous ne trouvâmes plus que Jan, qui nous regardai avec stupéfaction, puis s'élança à travers les broussailles en s'écriant :

— Je ne le laisserai pas échapper !

Les Zoulous avaient abandonné leurs morts et s'étaient jetés dans les fourrés quand nous avions ouvert le feu.

Obéissant à une impulsion, je courus derrière Jean.

Des ébrouements et des hennissements de chevaux résonnaient un peu à l'écart. Je me dirigeai de ce côté et arrivai juste à temps pour voir une troupe de Cafres détaler devant moi en suivant la lisière de la forêt ; celui qui marchait en tête se tourna vers les autres et leur cria quelques mots, parmi lesquels je compris seulement : « Indhlu het roër. »

Autant que je le savais, « indhlu » signifie « maison » en langue cafre, et « het roër » se rapportait au surnom de Boër van Roër. Il semblait donc que le chef qui venait de nous échapper était résolu à courir droit à la ferme, pour se venger de notre attaque.

Je courus au camp, où je trouvai tous les Boërs réunis.

Jan était de retour aussi et subissait en silence les reproches de ses compagnons.

— Mynheers, les Zoulous sont partis à cheval, dis-je. Voyez si vous pouvez vous procurer parmi celles qu'ils ont laissées, une monture pour l'Anglais, qui est là-bas avec mon serviteur. Je vais voir de quel côté les Zoulous se dirigent. Attendez mon retour.

Je courus chercher mon cheval et m'élançai au galop dans la plaine.

J'allai ainsi dix minutes, à toute allure ; puis je mis pied à terre et appliquai mon oreille sur le sol.

Mon excellente monture m'avait fait regagner une bonne distance, de sorte que je n'étais plus très loin des Cafres en fuite. J'entendais très nettement les pas de leurs chevaux, et je pouvais me rendre compte de la direction qu'ils prenaient : le but de la bande était certainement la ferme de Jan van Helmers.

Il y avait là peut-être encore une douzaine de Zoulous ; et, s'ils donnaient réellement l'assaut à la ferme, les voisins auraient un rude combat à soutenir. Nous devions essayer de prévenir l'attaque.

Je retournai sur mes pas.

Arrivé dans la forêt, je rencontrai les Boërs rassemblés autour de l'Anglais, qui les suppliait de lui rendre la liberté. Ils ne pouvaient pas accéder à son désir, car le prisonnier, une fois délivré, se

serait sans doute empressé de trahir notre dessein concernant l'attaque du convoi.

Les Boërs avaient réussi à s'emparer de trois chevaux abandonnés par les Zoulous ; ils en avaient donné un à sir Gilbert Grey.

Je les mis au courant du résultat de ma reconnaissance, et Jan s'élança aussitôt pour monter à cheval.

— Je vais en avant. Suivez-moi, mynheers ! cria-t-il.

Et il mit le pied à l'étrier.

Je le retins par le bras.

— Attendez encore un instant, mynheer, lui conseillai-je. La précipitation, vous le savez, ne peut que nuire, même à l'instant du plus grand péril. Accordons à nos chevaux une demi-heure de repos et faisons-les manger ; nous pouvons les abreuver au ruisseau qui coule là-bas. Qui veut voyager loin ménage sa monture !

— Vous avez raison, mynheer ; mais une demi-heure seulement, pas davantage ! Et puis, en route ! répondit Jan.

Et il emmena son cheval, pour le faire boire au ruisseau.

Il allait de soi que nous devions nous lancer sur les traces des Zoulous, mais nous nous demandions si nos chevaux seraient capables de résister à cette nouvelle fatigue. On décerna au mien le premier prix d'endurance. Et, comme il ne fallait pas songer à retenir Jan, on décida que je partirais en avant avec lui, tandis que les autres nous suivraient aussi vite que leurs montures le leur permettraient.

Nous prîmes congé des Boërs, qui devaient rester là jusqu'au lendemain. Je leur recommandai Quimbo, et nous nous mîmes en route.

Jan chevauchait silencieusement à côté de moi. Il était plongé dans ses réflexions, et je me gardais de le troubler.

Il y avait peut-être une demi-heure que nous trottions, quand je perçus une battue derrière nous. Je fis halte, pour attendre le cavalier. Il arriva au galop et eut peine à arrêter son cheval devant moi. C'était Quimbo qui nous rejoignait. Il avait troqué son brabant contre une des montures prises aux Zoulous.

Nous continuâmes notre course, en accélérant le plus possible. Quimbo tenait plus facilement son mozambique entre ses jarrets, et, quoiqu'il n'eût en guise de selle qu'une légère peau de bête, il se tenait mieux que sur le brabant.

Nous courûmes ainsi toute la nuit. À l'aube, nous nous arrêtâmes, pour laisser souffler un peu nos chevaux et leur donner à manger.

Mais Jan donna bientôt le signal du départ ; il était impatient d'arriver à la ferme.

Nous avions relevé la piste des Zoulous ; ils avaient marché extraordinairement vite : autrement, nous les aurions déjà rattrapés. À vrai dire, ils devaient bien supposer qu'ils étaient poursuivis ; aussi avaient-ils poussé leurs chevaux jusqu'à la limite de leurs forces, exactement comme nous le faisions nous-mêmes.

Nous fîmes halte encore une fois, vers midi ; puis notre nouvelle étape nous mena jusqu'au crépuscule. Nous nous trouvions alors à proximité de la forêt, dans laquelle je m'étais rencontré pour la première fois avec sir Gilbert Grey.

Les chevaux fumaient et ruisselaient de sueur ; leurs flancs se soulevaient comme un soufflet de forge. Il nous était impossible de parcourir le reste de la distance sans leur accorder au moins quelques minutes de repos. Or, le moindre retard pouvait être fatal aux défenseurs de la ferme. Nous repartîmes dès que nos montures eurent repris haleine.

Nous avions parcouru en moins d'une journée un trajet pour lequel on comptait d'ordinaire deux jours de voyage. C'était un exploit d'autant plus remarquable que mon cheval avait fait l'aller et retour, sans prendre le temps de se reposer. Un tel effort, dans une région presque privée d'eau et sur un sol pierreux, devait venir à bout de la résistance du meilleur coursier. Il n'y avait donc pas de quoi être surpris, si nous étions forcés de gravir au pas la hauteur, à partir de laquelle se creusait la

vallée, où s'élevait la ferme de Jan.

Nous n'avions pas encore atteint la crête, quand nous entendîmes des coups de feu tonner de l'autre côté.

Je sautai à terre.

Jan m'imita, et nous courûmes de toutes nos forces jusqu'au sommet, pour en dévaler ensuite l'autre versant.

La fusillade continuait, nous prouvant que les voisins faisaient bonne garde et ne s'étaient pas laissé surprendre par les Zoulous.

Nous arrivâmes, haletants, derrière le jardin, franchîmes la barrière et tournâmes par la cour ; nous supposions, en effet, que les assaillants s'étaient attaqués d'abord au porche.

Nous nous étions trompés pourtant ; car, juste comme nous arrivions, un coup de feu retentit derrière la maison.

— Ils ont escaladé la barrière et se trouvent déjà dans la cour et dans le jardin. Les nôtres tirent par les fenêtres. Venez ! dit Jan.

Il fit volte-face, courut le long du mur et sauta de nouveau par-dessus la clôture.

Je le suivis. Mes pieds reprenaient à peine contact avec la terre que je perçus le bruit sourd d'un coup de crosse.

— Un ! cria Jan.

Je vis moi-même une forme sombre s'élancer sur moi. Je levai mon fusil et pressai la détente.

— Deux !

— Hallooh ! Qui a tiré en bas ? questionna, du haut de la fenêtre, une voix profonde.

— C'est nous, baas Jérémias ! répondit Jan, en faisant feu à son tour sur une cible que je n'apercevais pas.

Un grand cri prouva qu'il avait touché juste.

— Où sont ces coquins ? questionna-t-il.

— Il n'y en a que deux ou trois dans la cour…

— Leur compte est réglé.

— Les autres sont dans le jardin.

— Ah ! je vais leur envoyer quelqu'un.

— Viens, mon Tüfel ! Il y a longtemps que tu n'as pas vu de Zoulous.

Un miaulement rauque se fit entendre.

— Tüfel[71] !

Jan se dirigea vers la niche du léopard.

Le Boër traîna par la chaîne le fauve hors de sa niche.

— Restez près de moi, mynheer. Il est bien dressé et ne s'attaque pas aux gens de la maison ; vous n'avez rien à craindre, si vous restez avec moi. Baas Jérémias !

— Hallooh ! qu'y a-t-il ?

— Quelqu'un des nôtres est-il dehors ? Je lâche Tüfel.

— Lâche-le, neef Jan ! Nous sommes tous dans la maison.

Jan traîna l'animal jusqu'à l'angle de la cour, lui montra le jardin et le laissa aller, après lui avoir roulé sa chaîne autour du cou.

— Vas-y, Tüfel !

La bête s'élança et disparut. Alors nous perçûmes un cri effroyable, suivi d'un bref rugissement de colère.

— Et d'un ! Venez, mynheer ! Je leur envoie encore quelqu'un.

Jan alla ouvrir la porte d'un appentis.

[71] Diable.

— Rob !

L'autruche fit son apparition.

— Attrape ! commanda le Boër, en montrant le jardin.

L'oiseau obéit et fonça sur l'ennemi.

— Le léopard ne va rien lui faire ? demandai-je.

— Jamais de la vie ! Ils mangent dans la même écuelle. Allons-y maintenant, mynheer ! Tâchons de découvrir les chevaux des Cafres, et les bandits sont perdus.

Nous franchîmes encore une fois la clôture, tandis que les cris de détresse se succédaient dans le jardin.

Les chevaux ne devaient pas être loin. Je proposai :

— Faisons le tour de la maison, à une certaine distance de la barrière : vous de ce côté, et moi de l'autre, mynheer Jan.

— Non. Il faut que vous restiez avec moi, à cause du léopard, au cas où il sauterait par-dessus la barrière ; ce qui est pourtant peu probable.

Une ombre surgit devant nous et passa en courant ; une autre la suivit. Je déchargeai ma seconde cartouche. Un troisième Cafre voulut encore passer ; mais il reçut la seconde balle de Jan.

Alors nous entendîmes les chevaux s'ébrouer et s'éloigner en faisant sonner la terre sous leurs sabots.

— C'est là qu'ils étaient ! cria Jan. Les deux coquins se sont échappés, si vous ne les avez touchés ni l'un ni l'autre.

— J'ai touché le second, j'en suis sûr. Et pourtant, ce sont bien deux Zoulous qui ont pris la fuite, car il y en avait certainement un qui était resté à garder les chevaux.

— Mais les autres sont perdus : je connais mon Tüfel.

Comme il parlait, la palissade craqua. Je m'attendais à voir apparaître un quatrième Zoulou et levai la crosse de mon fusil pour l'assommer. Mais ce fut le léopard qui sauta. À peine avait-il touché terre qu'il reprit son élan et bondit sur moi. Je roulai par terre avec lui.

— Tüfel ! appela Jan, pour le détourner de moi.

Mais le fauve avait maintenant le goût du sang, et sa férocité native s'était réveillée.

Ses griffes me labouraient l'épaule et ses crocs me menaçaient la gorge.

Couché sous lui, je l'avais saisi par le cou et m'efforçais de tenir sa tête à distance, pour me mettre hors de portée de sa redoutable mâchoire. J'avais noué mes jambes autour de ses flancs et le tirais en arrière, pour l'empêcher de me déchirer avec ses griffes.

Pourtant si Jan n'était pas venu à mon secours, j'aurais succombé. Il empoigna la chaîne, me délivra d'une violente secousse, et lança le fauve contre la palissade avec tant de force que la bête retomba étourdie.

L'histoire et la légende content les exploits de héros capables d'étrangler des lions avec leurs mains. J'avais douté jusque-là de la véracité de tels récits ; mais, après avoir vu Jan dompter son léopard, je comprenais que certains hommes étaient assez forts pour tenir tête à ces redoutables fauves.

Je me redressai et tirai mon couteau.

— Il faut le tuer !

— Inutile, mynheer : il n'est plus dangereux.

Le Boër s'agenouilla sur le léopard, qui, écrasé sous le poids de son maître, fit entendre un grognement sourd. Il attacha la chaîne autour de l'une des bornes, rivées au sol, qui soutenaient la barrière. Puis il se releva.

— Laissons-le ici jusqu'au jour. Alors un regard suffira a le dompter. Êtes-vous blessé ?

— Un peu à l'épaule.

— Venez donc vite, pour qu'on vous panse, j'avoue que j'ai été imprudent de lâcher cette bête ; mais, sans elle, la plupart de nos ennemis nous auraient échappé.

Il repassa par-dessus la barrière ; et je le suivis, malgré la douleur que me causait mon épaule blessée.

— Ouvrez la porte, baas Jérémias !

— Tout de suite, neef Jan ! répondit le Boër, en se penchant à la fenêtre. Que sont devenus les Cafres ?

— Il y en a deux qui se sont échappés. Quant aux autres, il faudra sortir à leur recherche avec des lanternes.

La porte s'ouvrit, et nous nous disposions à entrer dans la maison, quand nous entendîmes le trot d'un cheval, de l'autre côté de la palissade, et de grands cris de détresse.

— Aouh ! oh ! oh ! mynheer, au secours ! Esprit malin veut dévorer Quimbo et dévorer cheval !

De quel esprit pouvait-il bien être question ?

Jan courut jusqu'au porche et l'ouvrit. Quimbo s'engouffra dans la cour, sur son mozambique. Les deux autres chevaux le suivaient, bien qu'il leur eut lâché la bride, et, derrière eux, fonçait l'autruche, le cou tendu.

Baas Jérémias était sorti avec une grosse lanterne, de sorte que nous distinguions clairement la scène.

L'autruche, nous nous en rendîmes compte plus tard, s'était échappée du jardin par la petite porte de la palissade que les Zoulous avaient ouverte, et s'était jetée sur Quimbo, qui arrivait et n'avait pu reconnaître l'oiseau dans l'obscurité. Le Cafre, voyant à quelle sorte d'esprit il avait affaire, sentit renaître son courage : sautant de cheval, il saisit son javelot et donna de la hampe un grand coup à son poursuivant. Mais il avait méconnu son adversaire. L'autruche, si craintive et si prudente à l'état sauvage, devient souvent, quand elle est apprivoisée, un très vaillant gardien, et, quand elle a pris conscience de sa force, un champion dont on ne vient pas facilement à bout. Quimbo devait en faire l'expérience. L'oiseau le bouscula, le jeta par terre, lui administra quelques coups de pied énergiques et lui donna du bec sur la tête, en visant par malheur à sa coiffure, qui perdit aussitôt son ordonnance artistique en paire de pantoufles.

Le Cafre poussait des cris perçants.

— Arrière, Rob ! ordonna Jan, en empoignant l'oiseau par une de ses courtes ailes.

L'animal obéit. Le Boër le ramena à l'appentis, qui était resté ouvert.

Quimbo se releva, tenant à deux mains sa splendide crinière et jetant toujours les hauts cris. Mais il remarqua mon épaule déchirée, d'où le sang coulait en abondance. Oubliant ses propres malheurs, il exclama, inquiet :

— Mynheer blessé ? Mynheer presque mort ?... Oh ! oh ! bon pauvre mynheer ! Quimbo panser blessure de mynheer chéri !

Les voisins, suivis de Mietje, étaient accourus. En entendant Quimbo, ils oublièrent les questions qu'ils avaient déjà sur les lèvres et m'entourèrent ; on m'entraîna dans la maison, où l'on examina ma blessure. Celle-ci était, à vrai dire, plus douloureuse que dangereuse. Pendant qu'on me pansait, les questions et les réponses se croisèrent. Enfin, nous sortîmes tous en armes, et avec des lanternes, pour voir ce que les Zoulous étaient devenus.

Il y avait trois cadavres dans la cour. Derrière la maison, la mort avait fait une moisson encore plus riche, car nous trouvâmes de ce côté cinq Cafres affreusement déchirés, dont deux étaient apparemment tombés sous les coups de bec de l'autruche, avant d'être achevés par le léopard.

Nous poursuivîmes nos recherches à l'endroit où les Zoulous avaient mis pied à terre, avant de donner l'assaut. Là aussi, nos deux coups de feu avaient été mortels. Mais, au grand dépit de Jan, Sikoukouni n'était pas parmi les morts, il s'était échappé.

IV

J'étais debout de bonne heure, le lendemain matin. En sortant dans la cour, j'y trouvai Mietje, déjà levée elle aussi. La conscience de la besogne dont elle avait à s'acquitter pour assurer l'entretien de ses hôtes l'avait incitée à abréger son sommeil.

Préoccupé par la pensée que le chef zoulou avait réussi à nous échapper, je passai le porche et m'avançai à travers champs.

Le léopard était encore enchaîné à la borne et fixait un regard de convoitise sur les cadavres de nos ennemis tués, qui gisaient non loin de lui.

En m'écartant de l'enclos, je découvris les traces très nettes des chevaux qui s'étaient arrêtés là. Leur piste, que je suivis sur une courte distance, descendait vers le bas de la vallée et tournait ensuite vers l'est. Nous avions intérêt à savoir dans quelle direction elle se poursuivait : je retournai donc à la ferme et réveillai Quimbo, pour me faire seller un cheval.

J'enfourchai l'animal, en dépit de ma blessure, et retournai sur la piste, que je suivis assez loin pour me former une opinion certaine.

J'avais fait environ quatre milles anglais, en m'éloignant de la ferme. Arrivé sur une éminence, j'aperçus contre le jour levant les sommets de Randberg, éclairés par les premiers rayons du soleil, tandis que le pied de la montagne, dont les contreforts descendaient presque jusqu'à moi, était encore noyé dans le brouillard.

Je devinai là-bas le col du Kers, par lequel on franchissait la montagne, et, plus loin, le défilé de Klei. On admettait généralement qu'il n'y avait pas d'autre passage en dehors de ces deux-là.

Les traces se dirigeaient droit vers le défilé de Klei.

J'acquis la conviction que nous ne réussirions plus à rattraper Sikoukouni. Sans doute, ses chevaux devaient être fourbus après les efforts qu'il avait exigés d'eux ; mais il possédait assez de montures pour pouvoir en changer, et, même si nous l'avions poursuivi avec des chevaux frais, il avait déjà trop d'avance sur nous.

Je rebroussai chemin, et je n'étais plus bien loin de la ferme quand je remarquai une troupe de cavaliers qui tendait obliquement vers le même but que moi. J'avais moi-même été remarqué. Les arrivants firent halte pour m'attendre. C'étaient des Boërs, au nombre d'une trentaine, avec leurs grands chapeaux abritant leur visage bruni par le soleil, et leur fusil pesant en bandoulière sur leurs robustes épaules.

Ils répondirent avec cordialité à mon salut.

— D'où venez-vous, étranger ? demanda le chef.

— De me promener.

— Vous promener ? Vous habitez donc par ici ?

— Je suis l'hôte de Jan van Helmers.

— Du Boër van het Roër ? Alors, soyez doublement le bienvenu !

Il me tendit la main pour la seconde fois et secoua la mienne avec une amicale énergie.

— Êtes-vous Hollandais ? me demanda-t-il.

— Non. Comme vous devez l'entendre à mon accent, je suis Français. Je vous serai toutefois reconnaissant de me traiter tout à fait en Hollandais.

— Avec plaisir, si vous le désirez, mynheer ! Neef Jan est-il à la maison ?

— Oui. Il y a beaucoup de monde en visite chez lui.

— Qui ?

— D'abord, le voisin Zelmst, les deux jeunes Hoblyn et baas Jérémias. On attend encore pour aujourd'hui Zingen, Velmar, van Raal, van Hoorst, et quelques autres.

— Pas possible ? Alors nos gens les plus fameux sont réunis ! Vous a-t-on, en tant que Français, confié le but de cette assemblée ?

— Oui.

— Alors vous êtes un camarade sûr. Et vous pouvez sans doute me dire si Somi est allé au rendez-vous de Klaarfontein ?

— Il y est allé.

— Vous en êtes certain ?

— J'ai parlé moi-même avec lui.

— On vous a laissé accompagner les autres au Raafberg ? demanda l'homme étonné.

Je voyais bien que sa considération pour moi avait grandi soudain.

— J'ai été là-bas, répondis-je. Venez, mynheer ! Jan vous mettra lui-même au courant.

Je me dirigeai vers la ferme. Les autres me suivirent.

— Hallooh ! compère Huyler ! cria Jérémias en nous voyant entrer. En voilà une surprise ! Qu'est-ce qui vous amène ?

— C'est à cause des Zoulous, vous devez bien le penser. Prenez votre roër et venez avec nous. Les nôtres qui sont établis de l'autre côté de la montagne nous ont fait savoir que les Cafres se préparent à franchir le défilé de Klei, et nous nous sommes mis en route afin de porter secours à nos voisins.

— Vous avez bien fait, compère. Mais faites-moi le plaisir de ne pas courir sus aux Zoulous avant de vous être concertés avec neef Jan et quelques autres de nos amis, qui sont arrivés aujourd'hui. Chacun de nous possède un cheval et un roër, et nous ne faillirons certainement pas à notre devoir si on a besoin de nous. Pied à terre, vous autres, et entrez !

On confia les chevaux aux Hottentots, et les hommes pénétrèrent dans la vaste salle.

Je me disposais à les suivre ; mais je fus retenu par Quimbo, qui sortait du jardin et m'annonça que les Boërs et Somi venaient de la montagne.

Nos gens descendaient en effet de la montagne ; ils me saluèrent de loin, en agitant leurs chapeaux. Ma présence leur donnait à penser que les choses n'allaient pas plus mal à la ferme.

Leur arrivée fit régner dans la maison une double animation. Les Boërs qui étaient déjà là, constatant que la salle était trop petite pour tout le monde, amenèrent des tables dans la cour, et toute la compagnie y prit place. Les questions et les réponses se succédaient sans répit, et cela dura quelque temps avant que chacun fût suffisamment au courant des événements.

On avait naturellement amené l'Anglais prisonnier. On l'enferma avec Tchemba, le faux Makololo, en attendant qu'il fût statué sur son sort.

Mais Somi ne s'était pas assis parmi nous. À peine descendu de cheval, il s'était éloigné par le porche. Il revint au bout d'un moment.

— Tcharga ! s'écria-t-il, en se précipitant vers la porte sous laquelle Mietje venait d'apparaître pour voir si ses hôtes ne manquaient de rien. Tcharga ! répéta-t-il, en s'arrêtant devant elle, les bras ouverts.

Cette scène occupait naturellement l'attention de tous les assistants.

La jeune fille considérait le Zoulou avec étonnement. Il restait en extase devant elle, comme s'il venait de découvrir un trésor inestimable, dont la possession représentait pour lui le bonheur parfait.

Mais il laissa retomber lentement ses bras et dit d'un ton plaintif :

— Oh ! non ! pas Tcharga vieille aujourd'hui si encore vivante, et plus si belle… Mais pourquoi jeune fille ressemble à Tcharga ? et pourquoi porter collier de Tcharga ?

— Êtes-vous Somi ? demanda Mietje,

Il prit la jeune fille dans ses bras et la pressa dix fois sur sa poitrine.

— Oui, je suis Somi.

Elle faisait glisser le collier de dents de serpents entre ses petits doigts, avec une émotion visible.

Elle répondit :

— Cette chaîne me vient de ma mère.

— Comment s'appelle mère ?

— Je n'en sais rien. Le Boër van Helmers m'a trouvée auprès d'elle dans le Kalahari ; elle était morte. La source devant laquelle il nous a rencontrées était tarie, et ma mère était morte de soif.

— À la source ? Quelle source ? demanda Somi, haletant.

— C'était à la fontaine d'Ulwimi.

— Ulwimi ? Oh ! oh !...

Il prit la jeune fille dans ses bras et la pressa dix fois sur sa poitrine, sans cesser de la contempler et en poussant des cris de ravissement.

Mietje inclinait la tête en pleurant et répondit à l'étreinte du chef, sans se soucier des assistants, qui observaient cette scène avec la plus vive sympathie.

— Comment s'appelle fille ?

— Mietje.

— Mietje ? Que veut dire Mietje ? Il se tourna vers Jan, qui avait assisté à cette scène avec des sentiments particuliers et n'en avait pas perdu un mot : Père de Jan trouvé Tcharga, et Tcharga être sœur de Jan ?

— Mietje devait devenir ma femme, répondit le jeune homme, troublé.

Il avait, certes, l'orgueil de sa race et de sa nationalité ; mais il se sentait intimidé, malgré tout, à la pensée que Somi allait devenir roi des Cafres.

— Femme de Jan ? questionna Somi, surpris. Oh ! oh ! ainsi Jan a aimé pauvre enfant sans père ? Mais maintenant plus pauvre enfant. Père est roi, et Somi a beaucoup… beaucoup…

Il s'interrompit et fouilla sous le manteau léger qui enveloppait ses épaules.

Il exhiba un petit objet, qu'il montra à Jan.

Le Boër laissa échapper une exclamation de surprise.

— Un diamant ! un diamant noir du Cap, qui vaut au moins cinq mille florins ! Baas Uys, vous vous y connaissez ; regardez, et dites-moi si j'ai raison.

Kees Uys prit la pierre, qui circula de main en main, en excitant la plus vive admiration.

— C'est vrai, neef Jan. Je l'estimerai plutôt davantage.

— Pierre diamant noir, dit Somi avec orgueil, et Somi avoir encore beaucoup diamants noirs, petits et gros. Somi réfugié dans la montagne a trouvé diamants ; caché beaucoup diamants dans la terre, où personne peut trouver. Mais Somi ira chercher diamants et donnera à Jan, parce que Jan a aimé pauvre fille de Cafre sans père.

C'était là vraiment une aventure extraordinaire. L'émotion que le récit du Zoulou avait causée ne se calma pas de sitôt ; les Boërs discutaient par groupes, en se repassant toujours le diamant.

Enfin, on reprit la discussion que l'arrivée de Somi avait interrompue. Le chef disparut dans la maison, avec Jan et Mietje, pour mettre la mère malade au courant de ce qui venait d'arriver ; cependant que les autres se concertèrent sur l'attaque du convoi d'armes.

En ce qui concernait ce dernier, on devait s'attendre qu'il marcherait sous bonne escorte. L'arrivée de Huyler et des siens représentait donc pour les Boërs un renfort précieux. Ceux-ci se sentaient désormais assez nombreux pour avoir raison des Anglais.

Il nous fallait, à cheval, une journée pour atteindre l'Attersberg. Et, comme la date fixée dans la lettre pour la rencontre tombait le surlendemain, nous résolûmes de nous mettre en route le soir même.

À vrai dire, nos chevaux, après les fatigues que nous leur avions imposées, étaient en assez mauvais état ; il fallait donc demander des chevaux frais dans les fermes voisines. Quelques-uns des compagnons de Huyler furent dépêchés aussitôt pour en réclamer.

En attendant leur retour, qui eut lieu quelques heures plus tard, on effaça les traces du combat de la veille ; et les Boërs firent comparaître Tchemba, pour le juger.

Le Cafre ne fut pas peu surpris de trouver tant de Boërs rassemblés. Il se montra assez abattu quand il comprit qu'on allait faire son procès.

Il répéta les déclarations qu'il m'avait déjà faites, mais il ne put fournir aucun renseignement sur les autres projets de Sikoukouni. Comme il avouait sa culpabilité sans réticences, et que celle-ci ne faisait d'ailleurs aucun doute, la plupart des Boërs se prononcèrent pour une condamnation à mort.

Jan se montra énergiquement opposé à cette sentence, et je joignis mon veto au sien. Tchemba avait agi sur l'ordre de son roi, auquel il lui avait été impossible de se soustraire, surtout étant donné la cruauté du souverain. En outre, quand je l'avais surpris, il m'avait fait aussitôt des aveux complets.

Mietje intervint à son tour et intercéda avec son frère pour obtenir la grâce du Zoulou. Les Boërs se laissèrent fléchir, à la condition que le Cafre serait retenu prisonnier jusqu'à leur retour.

La sentence rendue, on reconduisit Tchemba dans son cachot.

Nous avions maintenant à nous équiper ; car, cette fois, notre absence devait être d'assez longue durée. Nous ne pouvions pas revenir directement de l'Attersberg à la ferme ; nous résolûmes, si le convoi tombait entre nos mains, comme nous l'espérions fermement, de lui faire franchir aussitôt la montagne et de nous procurer ainsi les moyens de compléter l'armement des Boërs rassemblés, afin d'entreprendre sans délai notre expédition contre les Zoulous.

La ferme était assez riche pour nous fournir tous les vivres dont nous avions besoin. Quand nous nous mîmes en route, nous avions avec nous un tel nombre de chevaux de bât qu'on nous aurait pris pour des explorateurs partant pour un voyage de découverte dans l'intérieur du continent africain.

On avait naturellement adopté les mesures nécessaires pour la protection de la ferme, quoique nous eussions tous la conviction qu'elle n'avait plus, avant longtemps, aucune menace à redouter.

Le plan de Sikoukouni, qui se proposait de surprendre la conférence à Klaarfontein, avait été déjoué. Ses agressions contre la famille van Helmers avaient été, par deux fois, victorieusement repoussées. Il avait dû fuir presque seul ; et, s'il avait réussi à se réfugier au-delà des montagnes, il avait désormais là-bas trop à faire pour trouver le temps de risquer un troisième assaut.

Il en coûtait à Somi de se séparer sitôt de sa fille retrouvée. Jan avait peine aussi à quitter Mietje et sa mère, à laquelle j'eus soin de laisser les médicaments qu'exigeait son état. Les deux hommes s'attardèrent à la ferme et n'en partirent que bien après le gros de la troupe ; ils ne nous rejoignirent qu'au milieu de la nuit.

Notre marche ne fut marquée d'aucun événement important. Nous arrivâmes au but le lendemain soir.

L'Attersberg, se détachant de la chaîne du Rand, étend sa crête loin vers l'est, où il s'abaisse peu à peu, pour se confondre avec les hauts plateaux.

La partie orientale de cette montagne est couverte de forêts épaisses, tandis que l'extrémité occidentale, chauve et stérile, plonge dans la vallée d'une altitude de plusieurs milliers de pieds. Des gorges, des ravins nombreux entaillent ses flancs vers le sud et vers le nord ; ses pentes inhospitalières sont hérissées de rocs aigus, qui tantôt surgissent du sol aride, et tantôt sont ensevelis sous un linceul d'arbres déracinés, pourris, couverts de mousse et de lianes enchevêtrées.

Un pareil terrain offre assez de cachettes, même pour une grande caravane ; et, si le convoi était arrivé avant nous, ce qui était nullement impossible, nous aurions certainement de la peine à repérer sa position.

Pourtant la lettre n'indiquait pas d'une façon précise le lieu où le lieutenant Mac Klintock devait le joindre. Il était donc à prévoir que les Anglais ne se tiendraient pas trop à couvert. Si, du

reste, ils n'étaient pas encore là, nous remarquerions aisément leur approche, à condition de nous poster sur la crête de la montagne, de manière à tenir sous notre regard les pentes occidentales et les hauts plateaux situés au-delà.

Nous fîmes halte au pied de la chaîne puissante et tînmes conseil, pour décider de l'endroit où nous établirions notre camp. La nuit tombait, et, comme c'était à peu près l'époque de la nouvelle lune, nous ne pouvions pas compter sur le clair de lune pour nous guider. Il nous fallait prendre une détermination rapide.

— De quel côté nous dirigeons-nous ? demanda van Hoorst.

— Pénétrons dans la première gorge accessible aux chevaux. Nous pourrons nous y installer commodément et allumer du feu, sans risquer de nous faire voir, répondit Huyler.

— Non ! non ! nous ne devons pas faire de feu, déclara Uys. Malgré toutes nos précautions, les Anglais nous remarqueraient.

— Et vous, mynheer, qu'en pensez-vous ? demanda Velmar, en s'adressant à moi.

— Je pense que les jours sont brûlants, répliquai-je, mais les nuits sont glacées, et qu'il ne nous serait pas désagréable d'avoir du feu. Il me semble qu'en cherchant bien nous découvririons un endroit où nous pourrions en allumer sans crainte d'être aperçus. Pour cela nous devons pénétrer dans la forêt. Mais, comme nous n'y réussirions pas facilement avec nos chevaux, je propose de les laisser dans une gorge, sous la garde de quelques sentinelles, qui devraient toutefois se passer de feu. Si nous campons là-haut, dans l'épaisseur de la forêt, après avoir reconnu soigneusement les abords de la place, nous pourrons nous chauffer sans avoir à craindre de révéler notre présence. Demain, à la première heure, je partirai à cheval, avec un ou deux d'entre nous, jusqu'au plateau, pour voir si le convoi est déjà arrivé.

— Votre proposition est judicieuse. Mais quelle gorge ?

— Il suffit qu'elle soit assez large et assez profonde pour que les animaux y trouvent leur pâture. En voici une, là, à gauche, qui a l'air de répondre à ces exigences.

Nous nous remîmes en route, dans la direction indiquée, et constatâmes que la gorge était exactement telle que pouvions le souhaiter. On y fit entrer les chevaux, et deux hommes se postèrent à son issue.

Nous n'avions plus qu'à faire l'ascension du versant jusqu'à la forêt.

Celle-ci était plutôt clairsemée dans sa partie inférieure, et il nous fallut monter assez haut avant de trouver des fourrés suffisamment épais pour opposer à la lueur du feu un obstacle impénétrable.

Nous choisîmes un endroit convenable ; et, après en avoir exploré les abords sans rien remarquer de suspect, nous y établîmes notre camp. On prépara le repas du soir, des sentinelles furent postées pour veiller à notre sécurité, et nous nous abandonnâmes au sommeil.

Je devais avoir dormi une heure environ, quand une main me secoua par l'épaule, et je me réveillai en sursaut.

Somi était devant moi.

— Français, lève-toi et viens avec Somi.

Je me dressai, assez surpris d'être ainsi dérangé.

Le Zoulou me conduisit auprès de Jan, qui avait l'air de nous attendre, et, prenant les devants, nous guida tous les deux à travers la forêt.

— De quoi s'agit-il ? demandai-je à Jan.

— Je l'ignore, mynheer, me répondit-il. Somi m'a réveillé avant de vous réveiller vous-même ; je n'en sais pas davantage.

Sans un mot d'explication, le chef s'enfonçait avec nous dans l'intérieur de la forêt. Mais il obliqua vers l'est, de sorte que nous atteignîmes bientôt la lisière ; il nous emmena vers la partie découverte de la montagne et, parvenu à quelque distance, il fit halte.

Il s'était dirigé avec une sûreté qui révélait une parfaite connaissance du terrain.

— Jan écouter ! et Français écouter !... Jan est fils de Somi, et Français est mynheer très brave et très sage. Jan et Français sauront secret de Somi… Somi fuir devant Sikoukouni et venir dans Attersberg. Trouvé là diamants noirs, dont Somi parler hier avec Boërs et caché diamants. Maintenant Somi chercher diamants. Jan et Français avec lui.

C'était donc de cela qu'il s'agissait.

Le Cafre taciturne ne nous avait laissé soupçonner ni à l'un ni à l'autre que notre excursion nocturne avait pour but la cachette de son trésor. Le fait qu'il m'avait invité à l'accompagner avec Jan me donnait une nouvelle preuve de la sympathie qu'il m'avait déjà manifestée la veille.

Il semblait jouir de notre surprise, il poursuivit :

— Somi a pris seulement petit peu de diamants. Être dans la montagne encore beaucoup plus diamants. Boërs doivent pas savoir, car Somi donner secret à Jan, pour prendre tous diamants.

Il gravit avec nous la distance qui nous séparait encore de la crête et s'arrêta devant un bloc de rocher qui semblait profondément enfoncé dans la terre.

— Jan est fort. Jan soulever pierre, dit-il au Boër.

Celui-ci s'arc-bouta contre le roc et le fit basculer.

Somi passa la main sous la partie soulevée.

Il se redressa et nous montra un petit sac en peau de lézard, qu'il ouvrit, pour que nous puissions évaluer son trésor en tâtant les pierres avec la main, car il ne faisait pas assez clair pour le voir.

— Ici, diamants. Ishumi illinci mboxo pierres, deux fois dix et huit diamants. Et maintenant, Somi guide aussi à la kloof, où sont diamants.

Il se détournait déjà et prenait les devants, quand il fit encore une fois volte-face et plongea sa main dans le sac.

— Français protégé fille. Somi aime Français, donne à Français ce diamant.

Je reculai, en me défendant du geste. Même s'il voulait m'offrir la plus petite de ses pierres précieuses, le présent était si riche que j'avais honte de l'accepter.

Le Cafre savait bien que ces diamants avaient beaucoup de prix ; il ne se rendait pourtant pas compte de l'énormité de leur valeur. Mais comme il me menaçait de jeter la pierre si je la refusais, il ne me restait plus qu'à accepter le présent.

Coupant court à mes remerciements, il reprit sa marche, nous conduisit jusqu'à la crête et nous fit redescendre de l'autre côté.

Nous étions déjà très loin du camp. Le Cafre semblait d'ailleurs connaître admirablement le chemin, et, grâce à lui, nous évitions les obstacles qui auraient gêné notre marche sur ce terrain en pente, si nous avions été seuls, Jan et moi.

Il me sembla soudain sentir une odeur de brûlé.

Je m'arrêtai, flairant l'air de la nuit. Je ne m'étais pas trompé.

— Halte ! exclamai-je. Il doit y avoir un feu qui brûle au-dessous de nous.

Mes deux compagnons confirmèrent mon impression.

Il devenait nécessaire d'observer les plus grandes précautions, si nous voulions continuer à descendre. Nous n'eûmes pas bien loin à aller pour distinguer la lueur d'un feu, qui brillait dans le kloof ou Somi s'était promis de nous conduire.

Nous continuâmes notre descente et parvînmes au bord d'un ravin étroit et peu profond, qui se creusait dans la montagne sur quelques centaines de pas et se terminait en cul-de-sac contre un éboulis de roches.

Je me couchai à plat ventre et allongeai la tête pardessus le bord, pour regarder dans le kloof. Jim et Somi suivirent mon exemple.

Il y avait là, autour d'un feu, seize Zoulous et trois blancs, dont l'un portait exactement le même costume que sir Gilbert Grey, tandis que les deux autres étaient en uniforme. Ces derniers étaient apparemment des officiers anglais.

Les trois blancs étaient à peine à vingt pieds au-dessous de nous, si bien que je pouvais entendre distinctement leur conversation.

— Ce Grey, disait l'un, ne m'a pas l'air d'un homme sur lequel on puisse compter. Il devrait être au camp depuis trois jours au moins.

— Je suis de votre avis, répondit l'homme au casque en cuir de rhinocéros. Mais nous avions à faire porter le duplicata de notre message, et nous n'avions sous la main personne que ce sir Gilbert, qui n'a jamais fait montre de toute sa vie d'une seconde d'intelligence. La route que j'ai suivie était la plus courte, mais aussi la plus dangereuse, et l'on devait prévoir le cas où je serais tombé au pouvoir des Boërs. En cas d'accident, vous deviez être tout de même avisé, lieutenant. D'ailleurs, Grey n'a pas été complètement initié ; on a peut-être eu tort, car il aurait été plus prudent s'il avait connu l'importance et les périls de sa mission.

Les révélations que nous apportait cette courte conversation avaient de quoi nous étonner.

Ainsi, la manufacture d'armes qu'on avait chargée de livrer le convoi avait pris la précaution d'expédier deux messagers, dont l'un seulement était tombé entre nos mains. Grâce à cette mesure, le lieutenant Mac Klintck avait tout de même été avisé, et il se trouvait ici, dans le kloof, pour prendre réception du matériel, avec ses seize Cafres.

Somi, qui était couché à côté de moi, me chuchota à l'oreille.

— Zoulous et Anglais camper seulement ici. Rien savoir de diamants.

La crainte qu'il avait d'abord manifestée était, en effet, sans fondement. Mais la présence de cette bande n'en était pas moins dangereuse pour notre entreprise commune ; si nous voulions réussir à intercepter le convoi, nous devions d'abord mettre à la raison les ennemis campés dans le kloof.

La découverte fâcheuse que nous venions de faire avait tout de même pour nous quelque chose d'heureux : la conversation que nous surprenions nous fournissait des renseignements qui faciliteraient l'exécution de notre plan.

— Alors, c'est par le col de Kers que nous faisons passer les armes ? demanda le messager.

— Oui, répondit le lieutenant Mac Klintock. Pour plus de sûreté, nous sommes attendus là-bas par un fort détachement de Cafres ; car il est à craindre que ces paysans hollandais ne cherchent à s'emparer du col.

— Et le défilé de Klei ?

— Il est occupé aussi, mais pas aussi fortement que le col de Kers ; il est plus étroit, il fait beaucoup de détours, sa défense est plus facile à organiser. Au reste, il ne s'agit pas d'une opération tellement extraordinaire : nous n'avons qu'à réexpédier quelques fourgons au-delà de la montagne.

— Je me demande, observa l'autre Anglais, si nous n'avons pas assumé une mission qui est manquée d'avance.

— Comment cela ?

— Sans doute, il y a près de douze mille Zoulous contre une armée de Boërs qui compte tout au plus trois mille hommes. Mais ces Boërs ne sont pas des ennemis à dédaigner : ils ont toujours observé une tactique excellente, et, quand il a fallu livrer bataille, ils ont prouvé qu'ils s'entendent à se servir de leurs roërs ; enfin, dans le corps à corps, chacun d'eux vaut quatre ou cinq Cafres.

— Pschaw !

— Pschaw ? Rappelez-vous seulement, camarades, ce Boër van het Roër, qui, lors du dernier combat, s'était retranché tout seul sur un rocher, où il était hors de portée des armes des Zoulous et abattait ses adversaires, les uns après les autres, avec son fusil ; à la fin, il s'est jeté dans le tas, où il s'est démené comme un Roland furieux. À votre avis, combien d'ennemis faudrait-il lui opposer ?

— Quelques-uns de plus que pour un autre, c'est vrai. Toutefois, il n'a pas eu à se mesurer avec des hommes comme vous ou moi, sans quoi l'on aurait fait avec lui peu de cérémonie. Notre plan est si bien conçu que les Boërs sont perdus avant même d'avoir tiré un coup de fusil.

— Vous faites allusion au piège de la Groote-Kloof ?

— Oui. Vous savez que j'avais été chargé de reconnaître la kloof. J'ai constaté qu'aucun

endroit ne serait aussi bien choisi pour une embuscade. Cette Groote-Kloof ne mérite vraiment pas son nom ; car ce n'est ni une gorge ni un ravin, mais une vaste combe enfermée entre deux hautes falaises abruptes et qui ne possède qu'une seule issue. À première vue du moins. À force de l'explorer, j'ai fini par découvrir un passage qui permet d'atteindre le faîte des rochers et qui est aussi bien dissimulé que facile à défendre. Le fond de la combe est couvert jusqu'en haut de fougères arborescentes extrêmement touffues, qui ont l'air de constituer un obstacle infranchissable à une ascension ; mais, si l'on pénètre dans le fourré, on s'aperçoit que la paroi s'élève par une série de gradins et qu'on peut l'escalader, quoique non sans difficulté. Parvenu sur la crête, on redescend aisément de l'autre côté.

Les Zoulous sont établis au col de Kers, et la Groot-Kloof se trouve à proximité du défilé de Klei. Si les Hollandais nous attaquent, nous faisons semblant de nous laisser battre, et nous nous retirons précipitamment vers le défilé. Tandis que le gros de nos forces s'embusque derrière nous dans la vallée de la Zwarten-Rivier, un détachement, qui passe aux yeux de l'ennemi pour la colonne complète, gagne la Groot-Kloof, la traverse, escalade le fond de la combe et s'établit sur la crête. L'ennemi, lancé à sa poursuite, pénètre à son tour dans la combe, dont l'accès est aussitôt bloqué derrière lui par l'armée zouloue, accourue à notre appel ; il est pris comme dans une souricière et forcé de se rendre, sans avoir pu tirer un coup de fusil, s'il ne veut pas mourir de faim et de soif.

— C'est un plan très compliqué et bien aventureux. Son exécution peut être aisément déjouée par une circonstance quelconque, qui retournera le piège contre nous. Si les Boërs devinent notre intention et nous cernent sur la Zwarten-Rivier nous sommes perdus.

— Ils ne devineront rien du tout. Nous sommes seuls dans le secret, avec Sikoukouni : à part nous, personne n'est instruit de notre plan.

— Et si les Hollandais ne nous font pas le plaisir de se laisser enfermer dans la kloof ? S'ils éventent le piège ?

— Impossible ! Ils sont persuadés n'avoir à combattre que des ennemis ignorants de toute stratégie.

— Mais ils savent aussi que Sikoukouni n'est plus populaire chez les Cafres. On nous a même avertis que les Boërs sont à la recherche de Somi, qu'ils se proposent de faire roi. Je crains que les Zoulous ne soient trop disposés à se soustraire à la tyrannie de Sikoukouni et à se ranger sous l'autorité d'un roi moins sanguinaire.

— C'est un bruit que font courir nos ennemis, dans le but de semer la division dans notre armée et de la pousser à la révolte. Si leur intention est sérieuse, ils ne réussiront pas à l'exécuter, car on ne retrouvera jamais Somi : il est aussi définitivement disparu que ce morceau de viande le sera dans une minute.

Il prit le gigot qui rôtissait sur le feu et en coupa une tranche, qu'il se mit à dévorer.

J'en avais assez entendu ; je me levai.

— Venez ! murmurai-je, il nous faut regagner le camp au plus vite.

— Avez-vous tout compris, mynheer ? demanda Jan, qui n'était pas moins surpris que moi de ces révélations inattendues.

— Tout ! assurai-je.

Et je fis signe à Somi de nous précéder sur la pente, pour nous guider.

L'importance de la nouvelle que nous avions à transmettre à nos amis nous incitait à accélérer notre marche, autant que le terrain le permettait.

Nous fûmes bientôt de retour, et tout le monde se leva, à notre appel, pour connaître la raison de cette alerte en pleine nuit.

La troupe entière fut bientôt sous les armes, et, Somi en tête, nous refîmes silencieusement, à la file indienne le chemin de la combe. Ce que nous avions entendu était d'un tel intérêt pour les Boërs que personne ne songeait à nous demander pourquoi nous avions quitté le camp la première fois.

L'officier avait pris son fusil et se tenait devant moi
dans une attitude indécise.

Arrivés au but, les Boërs prirent position des deux côtés de la gorge, tandis que je me glissais avec Jan et Somi vers l'entrée du défilé.

Il y avait là trois chevaux à l'attache : c'étaient certainement ceux des Anglais, car les Zoulous allaient à pied.

Nous aurions pu passer aussitôt à l'attaque ; mais, d'une part, il nous répugnait de tuer des ennemis endormis, et, d'autre part, nous nous faisions une joie d'infliger aux Britanniques un petit démenti, qui rabattrait leur orgueil.

Toute la bande, les Cafres aussi bien que les Anglais, s'était abandonnée au sommeil. Nos ennemis se croyaient si bien cachés qu'ils n'avaient même pas posté de sentinelle.

Nous suivions le fond de la gorge, en nous dirigeant vers le feu. Un des Zoulous se leva soudain, en poussant un grand cri ; tous les autres se dressèrent aussitôt et saisirent leurs armes.

Les Anglais avaient établi leur camp un peu à l'écart des Cafres ; j'allai à eux et les saluai.

— Good night, lieutenant Mac Klintock ! Nous ne vous dérangeons pas ?

L'officier avait pris son fusil et se tenait devant moi dans une attitude indécise, ne sachant s'il devait nous traiter en amis ou en ennemis.

— Vous me connaissez ? Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? et que venez-vous faire ici ?

— Trop de questions à la fois, sir ! Je viens vous saluer au nom d'un certain sir Gilbert Grey.

— De Grey ? fit-il avec vivacité. Où est-il ?

— Il est prisonnier des Boërs et se trouve entre bonnes mains.

— Prisonnier ? Et vous venez de sa part ? Vous êtes donc des amis des Hollandais ?

— Un peu, sir ! J'ai eu moi-même le plaisir de m'emparer de la personne de l'honorable Gilbert Grey.

Mac Klintock et ses deux compagnons se jetèrent derrière nous, afin de nous couper la retraite.

— Alors je vous retiens prisonniers.

— Nous n'y voyons pas le moindre inconvénient, car nous pourrons ainsi constater plus aisément avec quelle loyauté vous observez le traité qui vous interdit de fournir des armes aux Cafres.

Il dressa l'oreille.

— Vous radotez ! grommela-t-il. Déposez vos armes !

— Volontiers, si cela peut vous faire plaisir.

Je mis par terre mon fusil, dont il m'eût été difficile de me servir, à cause de ma blessure ; Jan et Somi suivirent mon exemple.

— En revanche, dis-je, vous nous ferez peut-être la faveur de nous emmener à la Groote-Kloof, pour vous voir prendre les Boërs au piège ?

— Vous nous avez épiés ! s'écria l'Anglais, menaçant.

Il se rapprocha d'un pas.

— Naturellement ! répliquai-je. Nous avions pourtant besoin de savoir quels étaient les gens à qui nous nous proposions de rendre visite. J'avais quelque chose à vous remettre, et je ne voulais pas faire ma commission avant d'être sûr que vous en étiez bien le destinataire.

— Quoi ? fit l'Anglais avec ahurissement.

— Je suis chargé de vous porter ces trois papiers, que nous avons trouvés dans le bagage de sir Gilbert Grey.

Je fouillai dans ma poche et présentai les documents.

— Vous les avez lus ?

— Oui. Celui qui a confectionné la lettre n'a pas fait preuve de beaucoup d'intelligence ; peut-être se propose-t-il de prendre un brevet pour son invention ?

— Taisez-vous ! Vous avez encore des couteaux et des pistolets : jetez-les !

— Nous y consentirons peut-être aussi. Mais permettez-moi, auparavant, de vous présenter mes compagnons : ce jeune mynheer, qui est presque deux fois aussi grand que vous, est connu parmi nous sous le nom de Boër van het Roër, et…

— Jan van Helmers ! s'écria l'officier, stupéfait.

— Oui, avec qui vous voulez faire peu de cérémonie. Et cet homme que voici n'est pas aussi définitivement disparu que votre tranche de gigot ; il se nomme Somi.

— Somi ?

— Oui, le nouveau roi des Zoulous, si vous le permettez !

Le lieutenant, cette fois, avait l'air complètement déconcerté ; il était incapable de s'expliquer l'insouciance avec laquelle nous nous étions risqués tous les trois au milieu d'un tel nombre d'ennemis.

Il se ressaisit pourtant et lança un ordre à ses Cafres.

— Attachez-les !

— Oh ! oh ! sir Mac Klintock, vous êtes, à ce que je vois, bien inexpérimenté ; sinon, vous vous diriez certainement que nous ne nous sommes pas aventurés auprès de votre feu sans prendre d'abord les précautions nécessaires.

Je m'avançai pour le saisir, quoique je ne pusse guère me servir que d'un bras. Jan m'avait prévenu : il empoigna en même temps le lieutenant et son camarade à la gorge, les jeta par terre l'un après l'autre avec une force irrésistible, et les paralysa sous ses poings robustes en les pressant à les étouffer.

Cependant, Somi avait terrassé le troisième Anglais. Tous les fusils tonnèrent à la fois du haut de la falaise : on aurait dit une seule décharge, dont l'écho se répercuta longuement de rocher en rocher. Une seconde salve succéda à la première, et je n'eus pas besoin de me retourner pour être sûr qu'il ne restait pas un Cafre vivant.

Il avait suffi d'une minute pour retourner complètement la situation. Les Boërs se précipitèrent dans la combe, et les Anglais subirent le sort qu'ils avaient voulu nous infliger : comme, en dépit de l'inutilité de leurs efforts, ils cherchaient encore à se défendre, on les chargea de liens.

Nous prîmes leur place auprès du feu, pour le reste de la nuit.

Comme nous étions sûrs maintenant que le convoi n'était pas encore arrivé, il était inutile de poster des observateurs. Aux premières lueurs du jour, nous rassemblâmes les morts et les ensevelîmes sous des branchages et des pierres.

De l'issue de la combe, nous découvrions le pays à une grande distance vers l'ouest. Nous décidâmes donc de rester sur notre position, et nous fîmes venir nos chevaux de l'autre côté de la montagne.

On voyait bien que Somi était peu satisfait de cette décision ; il craignait que son secret ne fût découvert. Les Boërs étaient pourtant trop occupés de leurs opérations de guerre pour s'intéresser particulièrement à ses considérations géologiques…

Tout à coup mon attention fut attirée par un point noir qui venait de se révéler là-bas, dans la plaine.

Je montai un peu plus haut et pris ma jumelle : je distinguai alors une longue file de cavaliers et de fourgons qui se dirigeaient vers la montagne. Avertis par moi, les Boërs firent passer la jumelle de main en main et reconnurent le convoi que nous guettions.

Nous tînmes aussitôt conseil et décidâmes de rester cachés jusqu'à ce que la caravane eût choisi un endroit pour y camper.

Nous nous retirâmes dans la combe et prîmes position pour observer le convoi sans risquer d'être aperçus.

La troupe marchait très lentement, car elle avait à conduire des chariots pesants, tirés par des bœufs, qui semblaient du reste fort éprouvés par un voyage long et pénible.

Ce fut seulement vers midi que nos ennemis atteignirent le pied de la montagne, et, n'ayant rien remarqué de suspect, formèrent le cercle avec leurs fourgons. Les cavaliers et les conducteurs

se retirèrent derrière ce rempart improvisé.

— C'est le moment, dit Jan. En selle ! Descendons et donnons l'assaut ! Tuons tous ces coquins !

Je refrénai son impatience.

— Ne nous exposons pas à sauter avec eux ! Il suffirait d'un hasard malencontreux pour mettre le feu à un baril de poudre. Ces gens commettent une grande imprudence en campant derrière des fourgons si dangereusement chargés. Il faut qu'ils s'interdisent d'allumer du feu, et même de fumer. Je ne vois d'ailleurs pas très bien comment nous franchirions à cheval ce rempart de voitures, d'autant plus que nous ne pourrions nous servir que de nos couteaux.

Quimbo se fraya un passage jusqu'à moi, entre les Boërs.

— Mynheers sait pas comment faire ; mais Quimbo sait.

— Voyons ?

— Quimbo aller aux cavaliers et dire : « Quimbo suis Zoulou. » Puis amener cavaliers aux Boërs.

— Ça ne va pas, car…

— Ça va, mynheer ! Quimbo montrer tout de suite.

Avant que nous puissions le retenir, il se faufila entre nous et descendit la montagne en courant.

La conduite singulière du Cafre nous effrayait. Il ne tenait aucun compte de nos appels, et il fut bientôt trop loin pour nous entendre. Sa tentative n'offrait d'espoir de succès que s'il était assez habile pour tromper l'escorte du convoi : si, par exemple, il se faisait passer pour une sentinelle postée par les Zoulous que nous avions massacrés et persuadait à l'ennemi que les siens n'avaient pas encore remarqué la caravane.

Nous discutions, sans parvenir à nous mettre d'accord sur les moyens de parer aux dangers qui nous menaçaient. Quimbo atteignit la forteresse de fourgons avant que nous eussions pris une résolution.

Il ne nous restait plus qu'à attendre les événements.

Nous ne pouvions rien distinguer de ce qui se passait à l'intérieur du retranchement ; mais celui-ci ne tarda pas à s'ouvrir, et nous vîmes avec joie tous les cavaliers quitter le camp pour suivre le Cafre audacieux, qui les guidait droit vers nous. Quimbo ne fit pourtant pas l'ascension de la montagne ; il s'arrêta au pied : ainsi, les cavaliers défilèrent au-dessous de notre observatoire, et disparurent derrière les buissons dont le versant était encombré.

Je respirai.

— Quimbo est plus fin que je ne l'aurais cru, dit van Hoorst, et le chef de ces gens est bien stupide. Un officier avisé aurait invité ses alliés à venir jusqu'à lui ; du moins il n'aurait pas accompagné un étranger avec toute sa troupe. Laissons nos chevaux ici et suivons nos ennemis derrière les broussailles, jusqu'à ce qu'une partie d'entre nous les ait dépassés. Alors nous les tiendrons entre deux feux, et je voudrais bien voir celui qui nous échapperait. Restez avec les chevaux, mynheer, ajouta-t-il en se tournant vers moi ; vous êtes le seul d'entre nous qui soit blessé, et nous ne pourrions pas confier nos trois prisonniers à de meilleures mains.

Je protestai contre cette décision ; mais, comme tous les autres étaient du même avis que van Hoorst, je ne pouvais faire autrement que de me soumettre.

Les Boërs ne tardèrent pas à disparaître derrière les broussailles, et je restai seul avec les Anglais.

Ceux-ci avaient naturellement tout observé avec attention, depuis leur capture, et les regards qu'ils me lançaient révélaient clairement ce qui se passait en eux. Ils se taisaient pourtant, car ils devaient être convaincus de l'inutilité de toute tentative pour nous empêcher d'exécuter notre plan.

Il s'écoula près d'un quart d'heure avant qu'un coup de feu éloigné, dont les échos roulèrent dans la montagne avec un bruit de tonnerre, m'annonçât que mes amis étaient passés à l'attaque.

J'attendais avec une anxiété que je ne parvenais pas à réprimer complètement. La victoire des

Boërs ne faisait pas de doute. Les cavaliers étrangers qui escortaient le convoi, sous les ordres d'un chef anglais, appartenaient à un régiment de chasseurs hottentots à cheval ; c'étaient des *Cape mounted rifles* ; ils étaient peu à redouter. Mon inquiétude ne concernait que Quimbo, qui s'était placé dans une situation délicate et pouvait facilement tomber victime d'un acte de représailles, je devais être bientôt délivré de ce tourment, car je vis mon serviteur cafre sortir en courant des broussailles, à la tête des Boërs qui s'en retournaient.

Il grimpa jusqu'à moi.

— Eh bien ! comment ça s'est-il passé ?

— Bon ! oh ! oh ! tout à fait beaucoup bon ! Hottentots morts, tous morts !

— Tu es un gaillard à la hauteur, Quimbo ! À la première ville que nous traverserons, je t'achèterai pour ton nez un anneau presque aussi grand que le bord de mon chapeau.

Tandis que je parlais avec mon serviteur, je vis une partie des Boërs retourner aux chevaux que nous avions pris et s'élancer au galop vers les fourgons, cependant que les autres les suivaient à pied.

Il ne s'agissait plus que de s'assurer des bouviers qui étaient restés au camp avec le convoi. Ce fut une tâche facile et vite terminée.

Alors on vint me chercher, avec les prisonniers ; puis on procéda à l'inventaire du convoi. Celui-ci se composait de quinze fourgons, attelés chacun de huit bœufs vigoureux. Outre un chargement de fusils, qui étaient d'ailleurs de vieux modèles, les chariots contenaient une grande quantité de plomb, de poudre et de cartouches.

Les bœufs étaient harassés ; il fallait leur accorder du repos. On les fit boire et manger.

Cependant, nous tînmes conseil.

Après ce que la conversation des Anglais nous avait révélé, il ne semblait pas prudent d'emprunter le col de Kers ; il valait mieux faire passer le convoi par le défilé de Klei. En outre, il était indispensable de faire connaître le plus tôt possible à l'armée des Boërs, rassemblée au-delà de la montagne, le plan astucieux de nos ennemis. On décida donc d'envoyer quelques-uns d'entre nous en avant, pour avertir nos amis. On désigna, pour cette mission, Jean, Uys et moi : les deux premiers, parce que Uys, secondé par son lieutenant, devait prendre le commandement des Boërs ; et moi, parce que j'exprimais franchement ma répugnance à accompagner le convoi à l'allure mourante des bœufs.

Nous nous mîmes tout de suite en route.

Quimbo restait naturellement avec moi. En récompense de sa bravoure et de sa présence d'esprit, on lui avait fait cadeau d'une carabine ; et il caracolait maintenant derrière nous, avec autant de fierté qu'un écuyer du moyen âge qu'on aurait armé chevalier pour sa vaillance.

J'ai traversé les défilés des Montagnes Rocheuses de l'Amérique du Nord et ceux de la Cordillère des Andes ; le défilé de Klei ne leur cède en rien par son caractère sauvage et son aspect grandiose. Nous chevauchions entre des rochers abrupts, qui avaient l'air d'atteindre le ciel, tantôt montant, tantôt descendant. Je dois avouer que cette course pénible me fatiguait beaucoup, à cause de ma blessure.

Nous atteignîmes le sommet de la montagne, sans remarquer un ennemi. Mais nous prenions nos précautions, et nous nous arrêtions à tous les détours, prêts à faire face à une attaque.

— Croyez-vous que nous sommes assez nombreux pour métré à la raison un détachement chargé de garder le défilé ? demandai-je.

— Cela dépendrait des circonstances, repartit Huys. Il ne faut pas seulement tenir compte du nombre des ennemis, mais aussi de la nature du terrain.

— Il y a des ennemis par ici, dit Jan à mi-voix, en arrêtant son cheval et en montrant un objet sombre par terre, à l'angle d'un rocher devant lequel le chemin faisait un coude brusque. Attendez-moi ici ! je vais en reconnaissance.

Il mit pied à terre et alla jusqu'au tournant pour examiner l'objet ; puis il se pencha à l'angle du rocher pour regarder par-derrière. Son geste de surprise nous annonça qu'il venait de faire une remarque importante. Il nous invita par signes à le rejoindre.

En approchant, nous vîmes que l'objet sombre, par terre, était un kaross. Une sentinelle avait été postée ici, et la chaleur l'avait décidée à se débarrasser de son manteau.

Derrière l'angle du roc, le chemin étroit que nous avions suivi jusqu'alors s'élargissait ; il formait, entre la falaise verticale qui s'élevait à droite et le précipice qui s'ouvrait à gauche sur le fond obscur de la gorge, une sorte de plate-forme au milieu de laquelle douze Zoulous étaient rassemblés.

Les sauvages avaient reçu la mission de garder ce passage important. Si peu nombreux qu'ils fussent, ils auraient pu défendre la position contre toute une armée, car le sentier était resserré de part et d'autre de la plate-forme entre les rochers. On avait placé une sentinelle à chaque issue, comme la découverte du kaross nous le prouvait ; mais les deux gaillards avaient trouvé le temps long, et ils avaient abandonné leur poste pour s'entretenir un moment avec leurs camarades.

Jan se remit à cheval.

— Je passe le premier et je fonce à travers la bande jusqu'à l'autre bout de la plate-forme. Quant à vous, restez ici, et n'en laissez pas filer un ! Mynheer Uys me suivra avec Quimbo.

Je fis un signe d'assentiment, mis pied à terre et empoignai mon fusil, dont je comptais pouvoir me servir en dépit de ma blessure, à la condition de m'agenouiller et d'appuyer le canon de mon arme sur une aspérité du roc.

À peine avais-je pris position que les trois hommes bondirent en avant. Jan passa au milieu des Cafres comme un bolide, non sans en mettre plusieurs hors de combat. Uys fit halte devant eux et tira par deux fois. Le vaillant Quimbo l'imita. Mon fusil tonna ; celui de Jan lui répondit ; quelques coups de crosse achevèrent notre victoire. Nous étions maîtres de la place.

Nous jetâmes les morts dans le précipice et nous poursuivîmes notre chemin.

Il y avait une heure à peine que nous étions repartis, quand nous fûmes alertés par les appels de Quimbo, qui avait revendiqué l'honneur de marcher à l'avant-garde.

Une troupe de cavaliers se montrait en effet devant nous. Ils s'arrêtèrent prudemment en nous apercevant. Celui qui se tenait en tête porta une jumelle à ses yeux : alors il poussa un grand cri de joie et s'élança à notre rencontre, suivi par les autres.

— Baas Uys ! appelait-il de loin. Voilà une bonne surprise ! On vous attend là-bas avec impatience.

— Neef Wleton, vous ? Que faites-vous donc ici, dans la montagne ?

— On m'a envoyé pour chasser les Zoulous du défilé, afin que vous puissiez passer avec tout votre monde. Mais vous n'êtes que quatre ? Où sont nos amis ? Et… l'ennemi n'occupe donc pas le défilé ?

— Il l'occupait. La position était tenue par une douzaine de Zoulous ; mais nous les avons balayés. Les nôtres sont en route ; ils amènent un convoi d'armes et de munitions, que nous avons pris aux Anglais.

— Cela tombe à merveille : nous manquons de poudre, et nous ne savions comment nous en procurer. J'ai rencontré aussi, en bas, un fort détachement de Zoulous ; mais ils dormaient, et nous les avons massacrés. Vous verrez tout à l'heure les traces du combat.

— Comment cela va-t-il à l'armée ?

— Tout le monde est plein de courage et de bonne volonté. Il ne nous manque que le chef. Hâtez-vous de descendre ! Les Cafres sont au moins douze mille, et ils ont pris position non loin du col de Kers.

— Ils attendent le convoi que nous avons enlevé aux Anglais, et qui devait passer par là. Où sont les Boërs ?

— À une demi-journée de marche devant eux.

— Et y a-t-il des Zoulous au défilé de Klei ?

— Seulement quelques centaines d'hommes, que nous avons tournés. Ils sont postés dans la montagne, à gauche de l'issue du défilé, et ils ne vous remarqueront pas si vous avez soin de vous tenir à distance.

— Bon ! Occupez le sommet ! Je vais faire déloger cette bande, et vous entendrez bientôt parler de nous.

Les adieux furent brefs. Mes compagnons et moi, nous reprîmes notre marche, en descendant cette fois sur l'autre versant de la montagne. Le soir même, nous avions atteint l'issue du défilé, sans avoir eu l'occasion d'apercevoir un ennemi. Nous continuâmes notre route toute la nuit, et nous joignîmes enfin l'armée hollandaise, non sans que notre petite troupe se fût grossie, chemin faisant, de groupes de colons qui venaient, comme nous, au rassemblement.

J'eus une nouvelle preuve de la considération dont jouissaient mes compagnons : ils furent accueillis par des acclamations. Les honneurs qui leur étaient rendus rejaillirent sur moi, et Quimbo, qui nous accompagnait, en prit sa part.

Uys assuma aussitôt le commandement de l'armée. Son premier acte fut d'envoyer un détachement de Boërs, afin de déloger les Zoulous de l'issue du défilé de Klei.

Le conseil de guerre se réunit. Je n'y assistai pas ; mais une de ses décisions me concernait. On avait résolu d'envoyer à la Groote-Kloof un détachement de deux cents Boërs à pied, pour en prendre possession avant le retour des Zoulous ; on me confiait la direction de cette troupe.

Uys me demanda si j'étais disposé à en accepter le commandement, et je dis oui avec joie. J'avais, depuis quelque temps, pris tellement à cœur les intérêts des Boërs, que j'éprouvais le besoin de lutter avec eux jusqu'à la fin de cette guerre.

Avant mon départ, Uys m'exposa son plan.

Les munitions seraient distribuées dès l'arrivée de la caravane que nous avions conquise ; puis les Boërs préviendraient les Zoulous, en passant eux-mêmes à l'attaque ; auparavant, on prendrait la précaution d'occuper la vallée de la Zwarten-Rivier. Le reste se déduisait aisément de ce que je savais déjà.

Je conseillai encore à mon interlocuteur de faire répandre chez les Zoulous la nouvelle que Somi était avec l'armée des Boërs et ferait grâce à tous ceux qui abandonneraient Sikoukouni pour se joindre à lui. Puis je me mis en marche, à la tête de mes deux cents hommes.

Le brave Quimbo ne m'appelait plus autrement que mynheer colonel ; je le laissais dire, non sans amusement.

Nous trouvâmes la Groote-Kloof exactement comme le lieutenant Mac Klintok l'avait décrite, et nous découvrîmes aussi le sentier qui permettait de gagner le sommet de la falaise. J'en fis l'ascension, avec quelques compagnons, pour m'assurer qu'en effet on pouvait passer par là. Du sommet, où le poste de chacun avait été désigné d'avance, on pouvait atteindre en deux heures la vallée de la Zwarten-Rivier : circonstance qui devait, plus tard, nous être fort utile.

Pour l'instant, nous n'avions rien à faire qu'à attendre. Nous nous tenions, naturellement, en liaison avec le gros de l'armée ; mais ce fut seulement au bout d'une semaine que nous fûmes avertis de nous tenir sur nos gardes, car l'attaque allait être déclenchée. La caravane était arrivée à bon port, avec son escorte.

Deux jours plus tard, les avant-postes que j'avais placés revinrent, en annonçant que les Cafres approchaient.

Nous fîmes disparaître aussitôt les moindres traces de notre présence, et nous escaladâmes la hauteur, à travers les fougères, afin de nous établir sur la crête, d'où nous tiendrions de toute part la combe sous nos fusils.

Conformément au plan des Anglais que nous avions surpris, les Cafres s'engagèrent dans la Groote-Kloof et se mirent aussitôt en devoir d'escalader les rochers qui en formaient le fond. Ils furent accueillis par un feu roulant. Nous les tenions à si bonne portée que, sur deux cents que nous étions, pas un d'entre nous ne manqua son homme. Les Zoulous qui n'avaient pas été tués par la première décharge ne tentèrent même pas un geste de résistance : saisis de panique, ils refluèrent à l'entrée de la combe, où le même accueil les attendait. Nous avions le temps de recharger. Ces pauvres diables, poussés à la révolte par les Anglais, et qui représentaient bien deux régiments de quinze cents hommes, étaient voués à la mort. Les officiers anglais qui les commandaient, sachant que, s'ils étaient pris, on leur ferait subir le sort des espions, ne songeaient pas à se rendre ; ils

essayaient en vain d'encourager leurs troupes démoralisées et de les lancer à l'assaut des rochers.

En moins d'une heure, l'affreuse besogne, qui a valu depuis à la Groote-Kloof le nom de Tombeau des Cafres, était accomplie.

Notre armée principale avait fait semblant de se diriger vers la kloof ; mais elle s'était contentée d'y envoyer un détachement, destiné à tromper l'ennemi, et avait marché sur les traces de l'armée des Zoulous, vers la Zwarten-Rivier, dont l'ennemi était venu occuper la vallée, sans se douter que nous y étions déjà embusqués avant lui.

Ainsi les Zoulous se trouvèrent encore pris, à l'improviste, entre deux feux. Ils semblaient déjà voués au sort que nous avions réservé à leurs congénères dans le kloof.

Mais Sikoukouni se trouvait avec eux : c'en était assez pour conserver à leurs régiments au moins l'apparence de troupes disciplinées. En dépit de leur supériorité numérique, la mort faisait de terribles ravages dans leurs rangs ; la retraite leur était interdite, ils devaient vaincre ou se rendre. Sikoukouni, transporté de fureur, abattait de sa propre main tous ceux qui faisaient mine de déposer les armes, et il ramenait toujours ses bandes à l'abattoir.

Quand nous eûmes achevé notre besogne dans le kloof, je descendis dans la plaine avec les miens, dont aucun n'avait reçu même une égratignure, et fit ma jonction avec Jan, qui avait reçu le commandement du détachement chargé de suivre les Cafres jusqu'à la kloof.

Nous nous dirigeâmes alors, à marche forcée, vers la Zwarten-Rivier. Le combat faisait rage quand nous y arrivâmes.

Nous nous hâtâmes d'intervenir.

Ce n'était pas une bataille, mais un massacre écœurant des bandes qu'un tyran jetait contre nous. Le carnage aurait pu se prolonger jusqu'à une heure avancée de la nuit, s'il ne s'était produit un incident qui devait avoir pour Sikoukouni les plus funestes conséquences.

Un régiment de Zoulous se portait à l'attaque du détachement que nous commandions, Jan et moi, quand, de l'endroit où Uys se tenait avec son état-major, un cavalier aux longs cheveux flottants s'élança soudain à la rencontre des assaillants : c'était Somi, qui, faisant preuve d'une intrépidité vraiment royale, allait seul au-devant de ses frères.

Sur un signe de lui, le régiment fît halte. Le chef proscrit s'avança plus près et parla aux Zoulous. Son audace réussit : les sauvages, brandissant leurs boucliers et leurs javelots, l'acclamèrent, puis, sous son commandement, firent front contre les leurs. Le régiment qui venait derrière eux, et qui avait remarqué l'incident, s'arrêta, hésitant.

— En avant ! ordonna Jan. Adressez-leur une salve, pour leur apprendre ce qu'ils ont à faire !

Nos balles éclaircirent les rangs des Zoulous. Alors ils se joignirent à ceux qui avaient déjà fait volte-face et poussèrent des cris de mort contre Sikoukouni, tandis qu'ils protestaient de leur dévouement pour Somi.

Sikoukouni avait vu ce qui se passait. Au comble de la rage, il quitta son poste de commandement, se mit à la tête d'un autre détachement et s'élança à l'assaut.

Jan se fit alors donner un cheval et se jeta dans la mêlée.

— Cette foi, il est à moi ! s'écria-t-il.

Il galopait droit sur les assaillants.

Ceux-ci n'étaient armés que de lances et de massues. Les lances pleuvaient autour de Jan ; il n'y prenait pas garde et courait droit sur Sikoukouni. C'était d'une témérité folle : il était seul contre quinze cents adversaires !

Pouvais-je abandonner le poste que Uys m'avait confié ? Je ne m'arrêtai pas à cette question et commandai de marcher en avant, pour sauver au moins le cadavre du héros. Tandis que nous chargions, je ne perdais pas Jan du regard.

II avait atteint Sikoukouni et lui lançait un coup de crosse. Le Zoulou para avec sa massue, qui lui échappa de la main. Alors Jan saisit son adversaire par sa haute coiffure, tourna bride et revint au galop, en traînant son prisonnier, à l'endroit où Kees Uys se tenait avec ses officiers. Nous étions arrivés à temps pour couvrir sa retraite. Nous foncions à coups de crosse sur les Cafres.

Cette fois, il est à moi ! s'écria-t-il.

La nouvelle que Sikoukouni était prisonnier se répandit en un clin d'œil dans l'armée des Zoulous, qui n'était plus maintenant qu'un troupeau sans berger. Les régiments se hâtaient de se mettre à la dévotion de Somi pour échapper au massacre. Avant la tombée de la nuit, nous occupions en vainqueurs le champ de bataille, où nous pataugions littéralement dans le sang. La politique coloniale d'une grande nation européenne avait encore une fois coûté la vie à des milliers d'hommes.

Ce soir-là, nous restâmes assis fort tard autour des feux de bivouac, aux lueurs dansantes. Les Boërs qui étaient établis à l'ouest de la montagne faisaient connaissance avec ceux de l'est.

Le Boër van het Roër était le héros du jour, Il avait, par son intervention hardie, ravi à Sikoukouni à la fois sa liberté et son royaume : mais il était blessé de trois coups de lance. Somi tint à le panser de sa propre main.

On sait que les Boërs et les Anglais ont eu depuis plus d'une échauffourée. L'État qui réussit à se fonder, en dépit de ses dangereux voisins britanniques, prit le nom de République Sud-Africaine.

Plus tard, les Boërs se constituèrent réellement en Républiques d'Orange et du Transvaal, qui, toutefois, ne purent résister à la longue aux machinations et aux agressions des Anglais. Le Boër, rude et loyal, disparaîtra du Cap, comme Uys me l'a prédit lors de notre première rencontre…

Le visiteur qui pénètre aujourd'hui dans la maison des van Helmers, à Storkenbeek, en Zélande, remarque dans la salle deux dessins à la mine de plomb, pendus à droite et à gauche de la glace. S'il demande de qui sont ces portraits, on lui répond que ce sont ceux de Jan et Mietje van Helmers. Ces personnages de notre histoire se sont mariés et sont devenus si riches qu'ils ont envoyé à Storkenbeek six diamants noirs, d'une valeur considérable, pour assurer l'aisance à leurs cousins. S'il se montre curieux, on lui révèle encore que l'auteur de ces dessins est un mynheer de France qui est officier de santé et qui a pris part, avec Jan, à une terrible bataille contre les Cafres.

Ce mynheer de France a vendu par la suite, à la ville du Cap, le diamant dont Somi lui avait fait don et s'est procuré ainsi des ressources pour de nouveaux voyages. Parmi d'autres curiosités, il a encore sur son bureau une tabatière que Quimbo portait naguère dans le lobe de son oreille et dont le Cafre a fait cadeau comme souvenir à son maître de passage.

ER RAML EL HELAHK

I

LE KHABIR

Le jour tirait à sa fin. Épuisé par une longue course sous un soleil brûlant, je m'étais étendu à l'ombre de mon méhari, à quelque distance de la source, tandis que les autres membres de la caravane s'étaient assis en rond autour de l'eau saumâtre et malodorante, pour écouter le flux de paroles intarissable de mon chaddam[72] Kamil.

Je ne perdais pas un mot de la conversation et j'entendais, avec un secret amusement, mon serviteur se donner une peine infinie pour mettre en pleine lumière mes innombrables qualités.

— Tu t'appelles Aram ben Sakir, n'est-ce pas ? et tu es riche ? demandait-il au négociant de Mourzouk, à côté duquel il se trouvait assis. Combien donnes-tu par jour à chaque homme de ton escorte pour ce voyage ?

— Deux-cents cauris, répondit l'autre sans se faire prier. N'est-ce pas suffisant ?

— Pour ta situation, oui. Mais mon sidi est beaucoup, beaucoup plus riche que toi ; il s'appelle Hadji Kara ben Nemsi, et il possède dans les oasis de sa patrie mille chevaux, cinq mille chameaux, dix mille chèvres et vingt mille moutons à queue grasse. Il me donne un abou noctah[73] par jour, de sorte que je serai plus riche que toi, quand je retournerai dans mon douar. Dis, qu'est-ce que tu as contre lui ?

Le gaillard mentait abominablement, car ce n'était pas par jour, mais par semaine, que je lui payais un écu : cela représentait donc environ soixante centimes par jour. Le négociant, qui était fort riche, répondit :

— Allah donne et Allah prend. Les hommes ne peuvent pas avoir tous la même fortune.

— Tu as raison, approuva Kamil. Et, comme mon sidi est le favori d'Allah, il reçoit beaucoup de sa grâce. Sais-tu seulement comme le nom de Hadji Kara ben Nemsi est célèbre dans tous les pays et chez tous les peuples de la terre ?... Mon maître parle les quatre mille cinquante langues du monde ; il sait les quatre-vingt mille noms de tous les animaux et de toutes les plantes ; il guérit les dix mille maladies et il tue le lion d'une seule balle. Sa mère était la plus belle femme du monde. La mère de son père était appelée le « résumé de toutes les vertus ». Ses trente-six épouses sont obéissances, aimables, et respirent le parfum de l'ambre comme les fleurs du paradis. Il a vaincu les armées de tous les héros. Sa voix fait trembler même la panthère noire ; et, si les Touareg pillards sur le territoire desquels nous nous trouions en ce moment, surgissaient pour nous attaquer, il suffirait de sa petite carabine pour les mettre en fuite. Regarde-le ! vois-tu qu'il a deux fusils : un grand et un petit ? Avec le grand, il balaye d'un coup toute une kasbah ; et avec le petit, il peut tirer cent mille fois, sans recharger : c'est pourquoi on nomme ce fusil un boundoukije et tikrar[74]. Je souhaiterais presque que nous soyons attaqués par ces bandits : alors vous verriez...

— Tais-toi, par Allah ! interrompit vivement le cheik el djemali[75]. En formant un tel souhait, tu risques d'inciter le schaïtan[76] à faire paraître en effet les brigands et alors nous serions perdus.

— Perdus ? Quand mon sidi est ici ? Et moi aussi ?

Il aurait continué longtemps sur ce ton ; mais le cheik el Djemali montra le soleil et dit aux chameliers :

---

[72] Serviteur.
[73] Mot à mot : père de la goutte = écu.
[74] Fusil à répétition.
[75] Chef de la caravane.
[76] Diable.

— Voyez, le soleil touche l'horizon. C'est l'heure de la prière. Louons et glorifions Allah !

Ils se levèrent tous, trempèrent leurs mains dans l'eau, s'agenouillèrent ensuite, le visage tourné dans la direction de la Mecque, et répétèrent la sainte fatja après le vieux cheik, en se prosternant et en élevant les mains tour à tour, selon les rites.

La prière était terminée quand nous vîmes venir du nord un méhariste isolé. Son hedjin[77] était un excellent coureur ; quant à ses armes, elles se composaient d'un long fusil arabe et de deux couteaux, fixés à ses poignets par des bracelets. Cette manière de porter les poignards est très redoutable pour l'adversaire : on le saisit dans ses bras et on lui plante les deux lames dans le dos.

— Salam ! salua le nouveau venu, en sautant de sa selle sans faire agenouiller son chameau. Permettez- moi d'abreuver ici mon hedjin et de vous mettre en garde contre les ennemis au-devant desquels vous allez.

Il était enveloppé dans un long burnous blanc, dont le capuchon laissait échapper des cheveux noirs, abondamment graissés. Grand et vigoureux, il avait un visage ovale, aux joues pleines, aux pommettes effacées, un nez court, de petits yeux et un menton rond. S'il avait porté le litham, le voile qui ne laisse libre que les yeux, j'aurais juré que j'avais un Targui[78] devant moi.

— Sois le bienvenu parmi nous ! répondit le vieux cheik, tandis que le méhari de l'étranger allait de lui-même à la source pour boire. Mais à qui penses-tu, quand tu nous mets en garde contre des ennemis ?

— Je parle des Imochars, répondit l'homme.

Ce mot est synonyme de Touareg ; cette dernière expression n'est usitée que chez les Arabes, tandis que les représentants des tribus pillardes ne s'appellent jamais entre eux qu'Imochars.

— Tu veux dire aux Touareg ? Y en a-t-il sur notre route ?

— Il y en a beaucoup ; ils sont à l'oasis de Seghedem. »

— Allah ! Allah ! Nous voulions y aller cette nuit.

— Vous ne le pouvez pas. Nous étions une caravane de trente hommes, avec quatre-vingts chameaux ; nous venions de Bir Ishaya, et nous nous croyions en sécurité ; mais, à peine arrivions-nous à Seghedem, que nous fûmes surpris par les Imochars, qui se tenaient là en embuscade. Je suis le seul rescapé.

— Ya vaïli ! s'écria le vieillard, terrifié. Le schaïtan a conduit ces chiens sur notre route. Ils resteront à Seghedem. Qu'allons-nous faire ? Devons-nous attendre qu'ils soient partis, ici, au bir[79] Ikbar, dont l'eau est à peine buvable, et que nos animaux auront tari en une journée ?

Il avait l'air complètement démoralisé.

Abram ben Sakir, le négociant, était perplexe. Il demanda :

— Ne pouvons-nous éviter l'oasis de Seghedem ?

— Non, répondit le cheik. A l'est, c'est impossible, car le premier point d'eau se trouve à trois journées de marche dans le territoire des Tibbou ; et, si nous tournions à l'ouest, nous serions obligés de traverser les montages des Magarat es Souchour[80], dont je ne connais pas les chemins.

— Mais, moi, je les connais, dit le nouveau venu.

— Toi ? fit le cheik, étonné. Tu serais donc un khabir[81] ? Tu connaîtrais cette région mieux que moi, qui ai le double de ton âge !

— En effet, je suis khabir. L'âge n'y fait rien ; je connais la région, pour y être passé maintes fois. J'étais aussi le khabir de la caravane qui a été surprise par les Imochars, et je n'aurais pas pu m'échapper si je n'avais connu les chemins des déserts. J'appartiens à la tribu des Béni Riah, et je m'appelle Omar ibn Amarah.

La tribu arabe des Béni Riah habite, en effet, le Fezzan ; mais il m'était difficile de voir un Arabe dans ce khabir, d'autant plus qu'il n'appelait pas les Touareg autrement qu'Imochars : ce qu'un

[77] Chameau de course, Méhari.
[78] Singulier de Touareg.
[79] Source, point d'eau.
[80] Grottes.
[81] Guide.

Arabe n'aurait pas fait.

Le cheik ne partageait apparemment pas mon doute, car il dit :

— Les Béni Riah, je le sais, connaissent bien la route de Mourzouk à Bilma ; et je crois aussi que tu as été dans les Magarat es Souchour. Ainsi tu connais les montagnes des Grottes ? Et tu crois que nous pourrons éviter les Touareg en prenant ce chemin ?

— Oui. C'est plus facile que tu ne le penses. Si, en partant d'ici, nous décrivons un arc de cercle autour de l'oasis de Seghedem, nous laissons le danger à notre droite et nous atteignons sans accident le bir Ishaya. Je vous guiderai ; car j'imagine que tu n'es pas seul à le souhaiter, et que tous tes compagnons le désirent aussi.

— Ils le désirent. Assieds-toi parmi nous et sois notre hôte ! Nous allons manger, et nous nous remettrons en route après la prière du soir.

— Je serai volontiers votre guide et votre hôte. Mais dis-moi donc, quels sont ces gens, dont tu as l'air d'être le cheik el djemali !

— Tu as le droit de le savoir, naturellement. Voici Abram ben Sahir, le négociant de Mourzouk, à qui sont tous ces serviteurs et ces chameaux ; je dois le conduire de Bilma à Mourzouk. Et voilà deux étrangers qui se sont joints hier à nous : c'est Hadji Kara ben Nemsi, du pays du couchant, avec Kamil ben Soufakah, son domestique.

Le khabir fixa sur nous le regard inquisiteur de ses yeux perçants et demanda sévèrement à Kamil :

— Ton nom est Kamil ben Soufakah ? A quelle tribu appartiens-tu ?

— Je suis un Béni Djerar, du ferkah[82] Ichelli, répondit mon serviteur.

— Et toi, un musulman, tu consens à servir un giaour, un mécréant ? Que la honte et la malédiction soient sur toi ! Que la djehennah[83] t'engloutisse !

II cracha par terre, aux pieds de Kamil, qui ne broncha pas ; car, s'il était brave en paroles, il était, en action, un lâche comme on en voit peu.

La seule chose qu'il osa fut de se tourner vers moi, en demandant, avec un accent de reproche :

— Sidi, comment peux-tu souffrir qu'on offense ton fidèle serviteur, toi, le héros entre tous les héros, qui possèdes deux fusils !

— Le héros des héros ? ricana le khabir avec mépris. Comment un giaour serait-il un héros ? Je vais te montrer tout de suite comment on parle à un chien puant de son espèce !

Il vint à moi, s'arrêta à trois pas, me foudroya de ses yeux rageurs.

— Ne te rends pas ridicule ! dis-je. Un Targui de ton espèce ne me fait pas peur.

— Comment ? fît-il, déconcerté, tu me prends pour un Targui ? un guerrier des Imochars ? Pourquoi donc ?

— Je ne suis pas tenu de te donner mes raisons. Mais pourquoi ne veux-tu pas continuer ta route jusqu'à Bilma, au lieu de retourner à Mourzouk ? Pourquoi ne t'en es-tu pas retourné tout de suite, lorsque ta caravane a été attaquée à l'oasis de Seghedem, au lieu de faire encore une journée de voyage dans cette direction ?

Il resta coi.

La question le plongeait dans un tel embarras qu'il lui fallut un certain temps pour reprendre ses esprits et déclarer :

— Parce que les Imochars me coupaient la retraite.

— Ce n'était pas une raison pour courir toute une journée dans cette direction. Je n'accorde aucune créance à ton récit. Que les Touareg soient embusqués quelque part, je n'en doute pas ; mais ils ne sont probablement pas à Seghedem. Je suis plutôt porté à croire que tu te proposes de nous

[82] Sous-tribu.
[83] Enfer.

jeter entre leurs mains : tu es leur mirsal[84], leur gazouhs[85], et ta mission consiste à nous attirer dans le piège. Ils nous attendent dans la région des Grottes, et c'est pourquoi tu veux nous conduire dans cette direction.

Je parlais avec un tel accent de conviction que le prétendu khabir en était tout déconcerté.

Il réussit pourtant à dominer son trouble et protesta avec véhémence :

— Ya Allah ! Est-ce possible ? On me traite de gasouhs, moi, un gasouhs ! pour me remercier de vouloir sauver ces gens ! Chien de giaour ! tu empestes comme une charogne rongée par les vers ! Je vais...

— Tais-toi ! l'interrompis-je. Garde tes insultes ! J'ai subi jusqu'ici tes offenses avec calme. Mais, si tu prononces encore un mot comme celui-là, je t'ôterai l'envie de recommencer.

Il bondit sur moi, en écartant les bras pour m'enlacer et me plonger ses couteaux dans le dos. Mon poing l'arrêta ; je l'atteignis de bas en haut sous menton avec une telle force qu'il alla retomber en arrière, sur le sable. Il se releva pourtant aussitôt et me coucha en joue avec son fusil, qu'il n'avait pas lâché. Je n'avais pas attendu qu'il pressât la détente : je tenais déjà l'arme par le canon, je la lui arrachai des mains, fis un saut en arrière, lui braquai le fusil sur la poitrine et menaçai :

— Pas un geste, coquin ! ou je te casse la tête avec ta propre balle ! Retourne chez les tiens et demande à ta mère de te donner un hochet, qui fera mieux que ce fusil entre tes mains.

Je déchargeai l'arme et la brisai en frappant la crosse de travers sur le sol.

En entendant le craquement, le khabir exhala un cri sauvage et voulut encore s'élancer contre moi. Il ne prit pas garde que je levais la jambe, et il reçut au creux de l'estomac un coup de pied qui l'envoya rouler par terre. Je me jetai sur lui, le tenant sous mon genou, et lui administrai un coup de poing à la tempe, qui le fit tenir tranquille, comme je l'en avais menacé. Il ne bougeait plus.

J'eus alors à subir la colère du cheik.

— Qu'as-tu fait ? me dit-il avec sévérité. Nous t'avons accueilli parmi nous et permis de nous accompagner ; et voilà comment tu reconnais notre hospitalité : tu as tué cet homme, qui voulait nous sauver.

— Vous sauver ? Dis plutôt qu'il voulait vous perdre ! D'ailleurs, il n'est qu'étourdi. Examine-le !

Le cheik s'agenouilla auprès du khabir et se convainquit que j'avais raison. Mais sa colère n'en était pas atténuée.

Se relevant, il dit :

— Il n'est pas mort, c'est vrai. Mais tu l'as frappé et tu as brisé son fusil. Selon la loi du désert, ce sont des crimes que tu dois payer de ton sang. Nous allons te juger !

— Faites plutôt le procès de cet homme ! Je vous répète que c'est un Targui et qu'il veut vous perdre. Si vous ne me croyez pas, vous aurez peut-être dès demain la preuve que je ne me suis pas trompé. En ce qui me concerne, je n'ai aucune inquiétude ; je n'ai pas peur de votre sentence. Qui m'empêchera de monter sur mon hedjin et de continuer ma route, s'il me plaît ? Vous n'êtes que douze en tout : ces deux petits tabangat[86] du pays du couchant, qu'on appelle revolvers, peuvent tirer chacun six coup ? c'en est assez pour me permettre de vous tenir à distance, sans même avoir besoin de me servir de mes fusils. J'ai, du reste, l'impression que tu es le seul à me témoigner de l'hostilité : Abram ben Sakir ne mettra pas de gaieté de cœur sa vie et le chargement de ses chameaux à la merci des Touareg, et j'imagine que ses gens n'y tiennent pas non plus.

— Tu peux dire ce que tu veux : tu n'échapperas pas aux conséquences de ton acte. Allons, vous autres, portez le khabir à la source et aspergez-lui la figure, pour que son âme revienne à la vie.

Les Arabes emportèrent l'homme inanimé.

Il ne m'arriva rien pour l'instant. Je me rassis derrière mon hedjin et gardai mon revolver au poing pour être prêt à toute éventualité.

[84] Émissaire.
[85] Espion.
[86] Pistolets.

Le crépuscule s’assombrissait. Tous mes compagnons se confondaient en une seule masse sombre ; je ne distinguais pas leurs mouvements, de l'endroit où j'étais.

Toutefois, je me rendis compte que le khabir était revenu à lui et tenait conseil avec les autres.

Deux hommes restaient à l'écart et s’entretenaient tout bas : c’était mon Kamil, qui avait pris le négociant à part, afin de le chapitrer. Je sus, par la suite, ce qu’il lui avait dit : que j’étais plus malin que tous les autres, et que le négociant devait m’écouter plutôt qu’eux. Si je déclarais que le khabir était un Targui, on pouvait être sûr que c’en était un, en effet.

Son éloquence porta ses fruits, car Abram ben Sakir vint à moi.

— Sidi, ton serviteur m’assure que je dois m'en rapporter à toi, et non au cheik el djemali. Est-il bien vrai que tu tiens cet homme pour un espion des brigands ?

— Oui. J’ai, pour le faire, plusieurs raisons ; mais, si je te les donnais, tu ne les comprendrais pas. Sache seulement que je ne viens pas pour la première fois dans le Sahara, et que j’ai déjà eu souvent affaire à des gaillards de la trempe de celui-ci. Je n’ai pas la moindre envie d’aller aux montagnes des Grottes pour m’y jeter dans les bras des Touareg.

— Allah ! vallah, tallah ! Que dois-je faire ? J’ai promis de me conformer aux décisions du cheik el djemali : j’en ai convenu avec lui quand je l'ai engagé, et nos gens ont plus de confiance en lui qu’en ce que tu dis. Mon avis ne prévaudra pas, et je serai forcé de consentir que nous soyons guidés par le khabir. Aie la bonté, sidi, d’exaucer ma prière ! ne m’abandonne pas, si je suis forcé d’aller aux Grottes !

— Mais tu n’as pas besoin de réclamer mon secours ! Tu n’as qu’à déclarer tout simplement que tu refuses d’aller par là et que tu veux continuer ta route vers Seghedem.

— Il faudra que je me conforme à l'opinion générale, Ces gens ne sont pas des domestiques à proprement parler : je les ai seulement engagés pour le voyage ; et tu sais peut-être que, selon la coutume du désert, la voix du subordonné n’a pas moins de valeur que celle du chef au moment du danger. Donc, je t’en supplie, ne m’abandonne pas !

— Je vais y réfléchir.

— Oui, réfléchis, et fais-moi savoir ensuite ce que tu as décidé. Quand on t’entend parler, sidi. on a l'impression que tu vois juste. Je crois prendre le parti le plus sage en te suppliant, pour la troisième fois de ne pas me refuser ta protection.

— Si je te l'accorde, je me place moi-même, selon toute probabilité, dans une situation où j’aurai, à mon tour, besoin de protection. En somme, tu me demandes de m’exposer à cause de toi...

Je fus interrompu, à cet instant, par la voix du cheik el djemali :

— Croyants, c’est l'heure de la prière du soir ! Il fait nuit ; la dernière lueur du jour s’est éteinte là-bas, au bout de la terre.

Les hommes s’agenouillèrent, tournés dans la direction de la Mecque, procédèrent à leurs ablutions, en portant leurs mains humides au front et à la poitrine, et prièrent.

II

DANS LES MAGARAT ES SOUCHOUR

Quand la prière, la dernière du jour, fut terminée, le cheik el djemali se leva et ordonna aux gens de l'escortes de charger les chameaux, car on allait repartir.

— Dans quelle direction ? demanda le négociant.

— Vers les Grottes, naturellement ! répondit l'autre.

— Ne serait-il pas mieux de continuer notre route jusqu'à l'oasis de Seghedem ?

— Tu dis ça parce que Kara ben Nemsi préfère y aller.

— Oui.

— Si tu attaches plus d'importance à l'opinion d'un giaour qu'à celle d'un croyant musulman, va où tu veux : personne ne te retiendra. Quant à nous, nous ferons le détour par les montagnes des Grottes, parce que notre vie nous est plus chère que la stupidité d'un mécréant.

— Mes serviteurs doivent me suivre.

— Ils doivent ? Ce ne sont pas des esclaves, mais des hommes libres ; et tu as pris l'engagement de te conformer à mes instructions. Interroge-les...

Les Arabes furent invités à exprimer leur opinion : et tous, sauf le négociant et mon serviteur, se prononcèrent en faveur du khabir.

Abram ben Sakir vint à moi pour s'excuser et me supplia, pour la quatrième fois, de ne pas l'abandonner.

Comme il se séparait de moi, nous entendîmes un bruit de pas qui s'approchait, venant de l'ouest ; et, bientôt, nous vîmes une troupe de méharistes surgir de la nuit.

Les arrivants nous avaient remarqués, car une voix forte cria :

— Vakkif, halte ! Il y a déjà quelqu'un à la source ! Prenez vos fusils !

Notre vieux cheik el djemali répondit :

— La paix soit avec vous ! Nous ne sommes ni des guerriers, ni des brigands. Approchez, buvez et abreuvez vos chameaux !

— Etes-vous une kaifilah[87]?

— Oui.

— D'où venez-vous et où allez-vous ?

— De Bilma à Mourzouk.

— Combien êtes-vous ?

— Quatorze.

— Ecartez-vous ! Et, si tu as menti, ta tête tombera de tes épaules !

Les arrivants s'avancèrent avec précaution.

Celui qui avait parlé les précédait, à quelques longueurs de chameau. Il inspecta la place et dit à ses gens :

— C'est vrai, ils ne sont que quatorze. Nous n'avons rien à craindre. Avancez !

Il se servait de la langue arabe, mais d'une manière qui faisait présumer en lui un Tedetou[88].

[87] Caravane de commerce.
[88] Singulier de Tibbou.

Ils devaient avoir avec eux une femme ou une jeune fille,
car un de leurs chameaux portait un tachtirvan.

Les étrangers descendirent de leurs chameaux. Je les comptai : ils étaient vingt. Ils devaient avoir avec eux une femme ou une jeune fille, car un de leurs chameaux portait un tachtirvan[89], un de ces légers sièges de bambou voilés, dont les montants, bariolés et garnis de rideaux, ont, surtout la nuit, un aspect si romantique.

Le chef de la nouvelle caravane paraissait un guerrier expérimenté, car il plaça ses gens de telle sorte qu'ils auraient eu l'avantage sur nous si nous avions eu des intentions hostiles.

Il était armé d'un long fusil, de deux javelots, d'un sabre, et sans doute aussi de poignards et de pistolets (je ne distinguais pas très bien ce qu'il portait à la ceinture).

Le cheik el djemali lui adressa un salam et poursuivit :

— Tu vois que tu n'as rien à craindre de nous. Et tu me pardonneras si je te demande à présent qui vous êtes.

L'homme répondit, avec un accent de fierté :

— Nous sommes des Tibbou, de la tribu des Rechade, et nous allons à Abo.

— La tribu des Rechade ? Alors vous êtes les ennemis mortels des Touareg d'Asben ?

— Oui, nous sommes leurs ennemis. Qu'Allah les confonde !

— Et vous venez de l'ouest, où ils habitent ?

— Oui, nous en venons.

— Il faut donc que vous soyez très braves ! Quand un si petit nombre de guerriers se risque sur le territoire d'un ennemi mortel...

Le cheik fut interrompu par un appel qui venait du tachtirvan ; une voix avait prononcé trois ou quatre mots, que je n'avais pas compris. Ce devait être du berbère ; mais, comme je connaissais seulement le dialecte des Béni Mezab Berber, je supposai qu'il s'agissait ici de targui.

Chose singulière, l'appel avait à peine résonné que le khabir qui m'inspirait tant de méfiance se rapprocha vivement du tachtirvan et dit quelques paroles, que je ne compris pas non plus. Une voix de femme (mais ce pouvait être aussi celle d'un enfant) répondit derrière le rideau.

Le chef des Tibbou intervint : il s'élança, empoigna le khabir par le bras, le tira en arrière.

— Que fais-tu là, près du dais de mon *omm bent ?* demanda-t-il avec colère. Ne sais-tu pas que c'est défendu ? Tiens-toi à distance !

Omm bent signifie mère de la fille, c'est-à-dire épouse. Un musulman ne prononce jamais le mot qui traduit exactement notre terme d'épouse.

Le khabir demeura un instant immobile, comme s'il luttait contre une émotion secrète. On ne distinguait pas ses traits, à cause de l'obscurité. Enfin il répondit, d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir, mais qui tremblait un peu :

— Omm bent ? Je croyais entendre la voix d'un enfant.

— Ce n'est pas un enfant ; et, quand même c'en serait un, te figures-tu qu'il t'a appelé ? Qui es-tu ? et que fais-tu ici ?

— Je m'appelle Omar Iba Amarah, et je suis le khabir de cette caravane.

— A quelle tribu appartiens-tu ?

— A celle des Beni Riah. Et, comme je suis le khabir, par conséquent le serviteur de cette kaffilah, je croyais pourvoir t'être utile : c'est pour cela seulement que je me suis approché du tachtirvan.

— C'est possible ; mais nous n'avons pas besoin de tes services. Quand partez-vous ?

— Nous allions nous mettre en route.

— Nous ne voulons pas nous attarder non plus ici. Nous avons hâte d'arriver à Abo. Puisque vous êtes des gens pacifiques, nous pouvons aller avec vous jusqu'à l'oasis, car, jusque-là, notre chemin se confond avec le vôtre.

— Nous n'allons pas à Seghedem, car les Touareg sont à l'oasis et occupent toute la région à l'est.

[89] Litière.

Le Tedetou eut un mouvement d'effroi. Il recula de quelques pas et s'écria :

— Les Touareg ! Ces chiens ! En es-tu sûr ?

— Oui. car je viens de Seghedem. J'étais le khabir d'une kaffilah qui est tombée dans une embuscade ; je suis le seul qui en soit réchappé. Nous éviterons Seghedem, et nous gagnerons, en faisant un détour à l'ouest, le puits d'Ishaya. Nous ne pouvons pas prendre à l'est, car les Imochar parcourent le désert de ce côté.

Il avait dit encore : Imochar, au lieu de Touareg. J'étais frappé aussi par l'intonation particulière avec laquelle il avait prononcé la dernière phrase. Le chemin des Tibbou conduisait à l'est ; pourquoi leur conseillait-il d'éviter cette direction ? Il ne nous avait pourtant pas dit, jusque-là, que les Touareg infestaient aussi cette partie du désert. Peut-être essayait-il de dissuader les Tibbou d'aller avec nous aux Magarat es Souchour. Et, si telle était son intention, quelle était la raison qui la lui dictait ? Avait-il compris l'appel qui avait été lancé du tachtirvan ? En ce cas, il n'était plus possible de douter qu'il fût réellement un Targui, comme je le pensais. Ce khabir me devenait de plus en plus suspect.

Le Tedetou l'interrogea encore et obtint de lui le récit dont nous avions été déjà gratifiés. Alors il rassembla ses gens, tint conseil à voix basse avec eux, puis, au bout d'un moment, se tourna de nouveau vers le khabir.

— Peut-être sais-tu à quelle tribu appartiennent les Touareg dont tu parles ?

— Je ne comprends pas un mot de la langue de ces Imochar. Mais, quand ils nous ont attaqués, je les ai entendus crier le nom d'une tribu et celui d'un chef : Kelovi et Rhagata.

Allah ! Allah ! C'est bien ça ! L'amghar[90] des Touareg-Kelovi de l'est s'appelle Rhagata, et je sais qu'il a entrepris une razzia avec ses guerriers. Gloire à Allah, qui m'a permis de te rencontrer ! Nous aurions tous été massacrés par les Touareg, en dépit de notre vaillance. Alors, vous voulez passer par les Magarat es Souchour ? C'est un mauvais chemin. Crois-tu que nous pussions gagner, sans faire de fâcheuses rencontres, le puits d'Ishaya ?

— Je suis persuadé que nous ne rencontrerons pas un seul Targui de ce côté.

— En ce cas, une fois à Ishaya, je pourrai tourner à l'est et échapper au danger qui nous menace. Mais, avant de me décider à marcher avec vous, il faut que je sache au juste qui vous êtes.

Tu me connais déjà. Notre kaffillah appartient à ce négociant de Mourzouk, qui s'appelle Abram ben Sakir. Les gens qui l'accompagnent sont de paisibles chameliers, qu'il a engagés. L'homme que tu vois là s'est joint hier à eux, avec son domestique : c'est un giaour, un chrétien, qui s'appelle Kara ben Nemsi.

— Fi ! vous avez un chrétien avec vous ? Alors comment pourrait-on vous accompagner ? Celui qui tolère la présence d'un pareil chien attire sur lui la colère d'Allah ! Il faudra qu'il se tienne en arrière.

Abram ben Sakir fit charger ses chameaux.

Pendant que ses gens s'acquittaient de cette besogne, il profita de l'occasion pour s'entretenir avec le khabir.

Je conduisis mon hedjin au puits, pour le faire boire encore une fois tout son saoul.

Le chargement se poursuivait au milieu des grognements furieux des chameaux de bât.

Enfin les cavaliers montèrent leurs méhara et la caravane se mit en mouvement, s'éloignant du puits à la file indienne. Les animaux de bât formaient une sorte de chaîne, l'encolure du second étant attachée à la queue du premier et ainsi de suite.

Le khabir marchait en avant. Le cheik el djemali le suivait. Puis venait le Tedetou, qui se trouvait à côté du tachtirvan. Ses Tibbou allaient derrière lui ; et, après eux, Abram ben Sakir, le négociant, à la tête de sa longue kaffilah.

J'attendis que la caravane se fût un peu éloignée, et je la suivis lentement avec Kamir. Les étoiles brillaient d'un tel éclat que je ne risquais pas de la perdre de vue.

— Alors tu es persuadé que c'est un Targui ? demanda mon vaillant serviteur.

[90] Cheik suprême.

— Oui. Il a l'intention de conduire la kaffilah à sa perte. Je suis convaincu que les Touareg sont embusqués dans les Magarat es Souchour et qu'ils nous attaqueront. Nos compagnons courent aveuglément à la mort. Il n'est pourtant pas impossible qu'ils écoutent mes avertissements au dernier moment.

— Et s'ils ne les écoutent pas ?

— J'essaierai du moins de sauver Abram ben Sakir. Je m'expose à un très grand danger, car le khabir brûle de se venger de moi. Mais il n'y a pas que le khabir et les Touareg : il faut compter aussi avec les Tibbou. C'est peut-être par eux que nous trouverons le chemin du salut, si nous tombons entre les mains des Touareg.

— Que dis-tu ? Les Tibbou te sauveraient, toi, un chrétien ? D'ailleurs ils tomberont eux-mêmes dans l'embuscade.

— Oui. Mais ils ont avec eux quelque chose qui nous aidera à nous sauver, si nous en avons besoin : le tachtirvan.

— Cette litière nous servirait à quelque chose ?

— Pas elle, mais son contenu. Elle doit être occupée par un jeune garçon.

— Allah ! Que vas-tu supposer, sidi ? Il y aurait un garçon dans ce tachtirvan ?

— Oui : un enfant targui, qui a été enlevé par les Tibbou.

Kamil restait bouche bée ; l'étonnement lui coupait la parole. II lui fallut quelque temps pour se remettre. Alors il exclama :

— Un enfant targui ? Oh ! sidi, tu es un saïr[91] qui se figure des choses tout à fait impossibles.

— A ce que tu crois ! Les Tibbou sont les ennemis mortels des Touareg. Si vingt d'entre eux se sont risqués sur le territoire de leurs adversaires et en reviennent avec un tachtirvan si étroitement voilé et si sévèrement gardé, on sait ce que cela veut dire. Ou supposes-tu que ce Tedetou a emmené son omm bent, sa femme, dans une si dangereuse expédition en pays ennemi ?

— Non, sûrement pas.

— Il a enlevé le fils d'un cheik targui quelconque : c'est la pire vengeance que l'on puisse exercer contre un ennemi. Le khabir a découvert la chose.

— Quelle aventure ! As-tu l'intention de délivrer l'enfant ?

— Je ne sais pas encore ce que je ferai. Cela dépendra des circonstances. Je veux conduire Abram ben Sakir sain et sauf à Mourzouk, et le tirer d'affaire s'il est en danger. Nous verrons comment notre voyage tournera. Si tu as peur, tu peux te séparer de moi et prendre la route de Seghedem.

— Peur ? Que vas-tu penser, sidi ? Même s'il n'était pas question de Touareg ni de Tibbou, tu devrais reconnaître que je risque beaucoup pour toi, car il n'y a pas de région plus dangereuse que les Magarat es Souchour. Là, en plein désert, se trouve er Raml el Helahk, le Sable de la Perdition, un lac qui est rempli, au lieu d'eau, par un sable si léger que l'imprudent qui y pose le pied plonge à une immense profondeur et se noie comme dans la mer.

— En vérité ? fis-je, surpris.

Khamil, mon serviteur, me parla encore longtemps d'hommes et de chameaux qui avaient disparu dans ce Raml el Helahk, et des mauvais génies qui sévissaient dans les Magarat es Souchour. Cela fit passer le temps. A minuit, à l'heure où les étoiles brillaient de toute leur splendeur, je diminuai à dessein la distance que j'avais maintenue jusque-là entre nous et la kaffilah.

Stimulant nos méhara, nous rejoignîmes bientôt les derniers chameaux ; passant devant la file, nous arrivâmes à la hauteur des Tibbou, qui nous accueillirent par une clameur de colère. Le chef tedetou entendit les pas rapides de nos montures et se retourna ; nous voyant arriver, il nous cria d'un ton de commandement :

— Arrière, giaour !

Nous n'avions aucune envie de lui obéir. Nous passâmes en coup de vent devant lui, et nous précédâmes bientôt le khabir et le cheik el djemali.

[91] Poète.

Quelques secondes plus tard, une détonation retentit derrière nous, et je sentis le souffle d'une balle effleurer ma tête. J'arrêtai aussitôt mon hedjin, et mon domestique m'imita. Nous attendîmes que la tête de la caravane nous eut rejoints.

— Qui a tiré sur moi ? demandai-je.

— Moi ! répondit le Tedetou. Si vous ne retournez pas immédiatement à la queue, je t'envoie une autre balle !

— Qui ne me touchera pas plus que la première. Tu ne sais pas tirer, je vais te montrer comment on fait. Khamil, descends de ton chameau !

Mon domestique mit pied à terre. Le Tedetou n'était plus qu'à un pas de moi. Ses deux javelots étaient suspendus à l'arçon de selle. J'étendis le bras et m'en emparai.

— Chien ! que veux-tu faire de mes javelots ? me cria-t-il.

— Je veux te montrer comment on tire... Attention !

Je donnai l'un des javelots à Khamil, lui ordonnai de s'éloigner de moi jusqu'à ce que je lui dise : halte ! et de lever ensuite la lance au-dessus de sa tête. Je pris alors mes deux revolvers et déchargeai mes douze balles sur le javelot, que Khamil fut ensuite chargé de rapporter au Tedetou.

— Regarde ! dis-je à ce dernier. Douze coups : douze trous.

Il regarda la hampe et resta muet.

La caravane avait fait halte naturellement. Khamil reçut maintenant l'ordre de planter le second javelot dans le sable, à une telle distance que je pouvais encore à peine le distinguer à la lueur des étoiles. Mon chameau se tenait immobile ; il était bien dressé, je n'avais pas besoin de mettre pied à terre.

— Compte les coups ! dis-je au Tedetou.

Et je mis en joue mon fusil à répétition, qui contenait vingt-cinq cartouches. Je visai avec soin et déchargeai un coup après l'autre, en tirant chaque fois un peu plus haut.

— Combien de coups ? demandai-je.

— Quinze ! répondit le Tedetou, incapable de s'expliquer que j'aie pu tirer tant de fois sans recharger.

— Regarde maintenant ta lance !

— On lui rapporta l'arme. Il tâta les trous avec ses doigts et les compta.

— Machallah ! quinze trous ! s'écria-t-il, terrifié. Ce chrétien est un sahir[92], et son fusil est une boundoukige el mogiza[93], qui a des balles sans nombre dans son canon.

— Tu as bien dit ! approuvai-je, et non seulement je peux tirer autant de fois que je veux et toucher juste à chaque coup, mais j'envoie mes balles aussi loin qu'il me plaît. Que sont toutes vos armes à côté de mes fusils ? Tu as tiré sur moi, tu as voulu me tuer : je te pardonne pour cette fois, mais, si tu oses encore t'en prendre à moi, je vous expédie en deux temps, toi et les tiens, dans l'empire de la mort, et ni prophète ni calife ne vous sauveront !

Il ne répondit pas une syllabe. Toute la bande me considérait en silence.

Sur un signe de moi, Kamil remonta sur son méhari, et nous partîmes en avant, sans que personne essayât, cette fois, de nous en empêcher.

Naturellement, je m'empressai de recharger mes revolvers et de remplacer les quinze cartouches tirées dans le magasin de mon fusil à répétition.

A partir de ce moment, nous allâmes comme il nous plaisait, tantôt en avant, tantôt sur le côté, tantôt à l'arrière, mais en ayant soin de nous placer toujours de manière à tenir nos gens à l'œil, pour ne pas nous exposer à une balle traîtresse.

La caravane marcha jusqu'au matin à travers le désert de sable ; puis nous fîmes une halte de deux heures.

Après ce repos nécessaire, nous nous engageâmes dans une région différente. Nous laissions

[92] Enchanteur.
[93] Fusil enchanté.

le désert à notre gauche. Des rochers bizarres s'élevaient à notre droite, de plus en plus hauts, tantôt isolés, tantôt groupés et offrant l'aspect d'un ensemble de bastions fortifiés. Vus d'une certaine distance, ils prenaient l'apparence de constructions élevées par la mains des hommes ; on distinguait des murailles, des colonnes, des créneaux, des échauguettes, des arcades, des portes monumentales, qui semblaient s'ouvrir sur des galeries et des cours. C'était un spectacle des plus curieux, qui excitait mon intérêt. Je me serais volontiers approché de cette ville de rochers fantastiques, mais je ne voulais pas trop m'écarter de la caravane, car je soupçonnais que nous arriverions bientôt à l'endroit où le khabir se proposait de nous attirer.

Nous parcourûmes ainsi des lieues et des lieues, et le dédale de rochers se continuait sans fin à notre droite.

A onze heures du matin, la chaleur devint telle, qu'il fut indispensable d'accorder quelque repos aux hommes comme aux animaux.

Nous fîmes halte au pied d'une roche, dont le faîte était courbé en forme de fer à cheval. Tous les membres de la caravane, moi excepté, estimèrent que cet amphithéâtre était l'endroit rêvé pour établir un camp.

Les cavaliers mirent pied à terre et déchargèrent les chameaux de bât.

Pour ma part, j'étais extrêmement défiant. Si des bandits se proposaient de nous attaquer ici, il leur suffisait de barrer l'issue du fer à cheval : alors tout ce qui se trouvait dans la concavité était prisonnier. Je n'exprimai pourtant pas mon soupçon, sachant bien que personne ne m'écouterait.

Quand tout le monde fut installé, la prudence m'incita à m'écarter à une certaine distance dans le désert, jusqu'à un point d'où, en me retournant, je pouvais observer le chaos de rochers qui environnait le camp.

Je fis aussitôt une remarque : vers le nord, à un quart de lieue peut-être, plusieurs nousara es sahra[94] planaient au-dessus des rochers, descendaient, remontaient, mais sans s'éloigner.

Je retournai en hâte au camp et vint droit au khabir, à côté duquel se tenait le Tedetou.

— Il nous faut partir d'ici, déclarai-je. Les Touareg ne sont pas loin ; ils se préparent à nous attaquer.

— Qui t'a dit ça ?

— Les vautours qui planent au-dessus d'eux.

— Les vautours savent donc parler ? demanda ironiquement le khabir.

— Pour moi, oui, car je comprends leur langage.

— Je puis te rassurer. Je suis le khabir, j'ai à veiller à la sécurité de la kaffilah. Je vais en reconnaissance, à la recherche des ennemis dont tu crains la présence. Viens avec moi !

C'était fort adroit de sa part ; car, si je l'accompagnais j'allais me jeter avant les autres dans les mains des Touareg.

J'opposai la ruse à la ruse et répondis :

— Cela regarde les chefs. Que le Tedetou t'accompagne : c'est un guerrier fameux, qui a l'expérience du désert, tandis que moi, je ne suis qu'un étranger : on peut faire confiance à sa perspicacité ; il nous dira, quand vous viendrez, si j'avais tort ou raison.

J'atteignis mon but : le Tedetou se déclara prêt à accompagner le khabir. Il était apparemment égal à ce dernier que ce fût le chef des Tibbou, plutôt que moi, qui tombât le premier entre les mains des Touareg.

Les deux hommes s'éloignèrent ensemble pour reconnaître les abords du camp. Je prévoyais le résultat : le Tedetou tomberait dans une embuscade ; puis les Touareg s'élanceraient à l'attaque du camp.

J'allai trouver Abram ben Sakir, afin de l'avertir et de l'inviter à quitter avec moi cet endroit dangereux ; mais il accueillit mes avis avec incrédulité. Il ne faisait que rire de mon inquiétude.

Le temps était précieux ; je ne pouvais le perdre en vains efforts. Je laissai donc le trop confiant Abram et ne m'occupai plus que de moi, de Khamil, et d'un troisième personnage, à savoir, l'occupant du tachtirvan ; car, si mes suppositions étaient justes et s'il s'agissait d'un jeune garçon, celui-ci aurait un rôle à jouer dans la délivrance du négociant.

[94] Vautours du désert.

III

ISA BEN MARRYAM AKBAR

Les Tibbou avaient enlevé le tachtirvan du chameau, pour le poser dans les rochers, à côté d'une crevasse profonde creusée jusqu'au niveau du sable, qui s'ouvrait là par hasard.

Les traces de pas que j'aperçus au premier coup d'œil, me prouvèrent que cette crevasse était accessible. Je ne pouvais pas m'approcher de la litière : elle était trop sévèrement gardée. Ce que je voulais faire devait être exécuté secrètement.

Je quittai donc le camp, fis le tour le long de la paroi extérieure du rocher, la suivis jusqu'à ce que je découvrisse une crevasse, dans laquelle je pénétrai. Cette fente dans le roc était large ; elle formait un passage naturel, où je pouvais avancer sans difficulté.

Je constatai bientôt que je ne m'étais pas trompé ; c'était le prolongement de la crevasse qui aboutissait, de l'autre côté, à l'intérieur du fer à cheval, près du tachtirvan. Personne n'y avait fait attention. Je pouvais, accroupi derrière une aspérité du roc, observer la litière.

Je retournai au camp, pour chercher Khamil. Nous fîmes sortir nos chameaux, et nous plaçâmes derrière l'angle de la roche, en un endroit où les Touareg ne nous verraient pas quand ils arriveraient. Nous entravâmes nos montures, pour les empêcher de se coucher, mais en laissant leurs liens assez lâches, afin de pouvoir les en débarrasser rapidement en cas de besoin, car il n'y aurait pas un instant à perdre si ce que je prévoyais se produisait.

— Que veux-tu faire, sidî ? me demanda Khamil.

— Nous allons fuir, répondis-je ; mais je veux emmener l'enfant que l'on tient prisonnier dans le tachtirvan et qui est probablement attaché. Ecoute-moi donc ! Je calcule que nous n'avons plus longtemps à attendre l'arrivée des Touareg. Je tiens, auparavant, à m'emparer de l'enfant. Vois-tu cette crevasse ? Elle conduit, à travers le roc, jusqu'à la litière. Je vais m'y cacher. Quant à toi, repasse à l'angle de la roche et éloigne-toi dans le désert, à une petite distance du camp ; de là-bas tu verras venir les Touareg. Garde-toi de laisser paraître la moindre agitation, ne parle à personne, et surtout ne dis pas ce que tu attends ; mais, dès que tu verras paraître l'ennemi, donne l'alarme, et accours afin de m'avertir. L'arrivée des Touareg provoquera un grand désarroi, que je mettrai à profit pour enlever l'enfant de sa litière. Quand je reviendrai ici avec lui, tu auras déjà désentravé nos méhara ; tu te tiendras près du mien, et non près du tien, car je ne pourrai pas me hisser sur le dos de l'animal debout, ayant dans les bras un enfant, qui se débattra sans doute. Je te passerai l'enfant ; tu le tiendras jusqu'à ce que je sois en selle, et alors tu me le rendras. Après quoi, tu monteras toi-même sur ton méhari, et nous nous éloignerons au plus vite.... Pour le moment, si quelqu'un te demande où je suis, dis que je...

Je l'enlevai dans mes bras et me rejetai dans la crevasse.

— Je sais ce que je dirai, sidi, interrompit mon serviteur. Tu peux compter sur ma présence d'esprit. Prends garde toi-même de ne pas commettre d'imprudence ! Malgré toute notre audace, nous pourrions tomber entre les mains des Touareg.

Il s'éloigna, et je me glissai de nouveau dans la crevasse. Je la suivis jusqu'à l'endroit où je m'étais arrêté la première fois, et d'où je pouvais observer le tachtirvan. Je préparai mon couteau, afin de trancher les liens dont je supposais que l'enfant était chargé.

Mon rayon d'observation était très étroit ; mais Khamil s'y plaça par hasard. Je le vis s'éloigner lentement dans le désert, dans la direction du nord, puis s'arrêter. Je me demandais déjà combien de temps j'aurais à attendre, quand il fit brusquement volte-face, revint en courant et cria :

— Des guerriers ! beaucoup de guerriers ! Alerte ! Voyez qui cela peut être ! Seraient-ce les Touareg dont mon sidi a parlé ?

Tous ceux qui se trouvaient dans le camp se levèrent et se précipitèrent hors de l'amphithéâtre ; il ne resta personne pour garder le tachtirvan.

Je m'élançai sans hésiter, écartai le rideau de la litière. Mes suppositions étaient justes : je vis un petit garçon de cinq à six ans, brun de peau, noir de cheveux, que l'on avait attaché sur son siège. Je tranchai vivement ses liens, puis l'enlevai dans mes bras et me rejetai dans la crevasse.

Des cris retentissaient derrière moi.

— Les Touareg ! les Touareg ! Aux chameaux, vite ! Fuyons !

— Reste tranquille et n'aie pas peur ! Je me charge de te sauver, chuchotai-je en arabe à l'enfant, car je ne connaissais pas la langue des Touareg.

Je ne sais s'il me comprît ou si la terreur le paralysait ; mais il n'essayait pas de m'échapper.

Je retournai aussi vite que possible à l'autre bout de la crevasse, ou je trouvai Khamil, qui m'attendait déjà, à côté de mon chameau. Je lui tendis le petit garçon et me mis en selle. Les premiers coups de feu retentissaient déjà de l'autre côté de la roche. Khamil me rendit mon otage, grimpa sur son méhari avec l'agilité d'un singe, et nous nous éloignâmes sans avoir été remarqués, tandis que les clameurs et le tumulte du combat s'élevaient derrière nous.

Nous nous gardâmes de reprendre le chemin par lequel nous étions arrivés, car on nous aurait aperçus. Nous suivîmes la muraille rocheuse, dans la direction de la montagne, et nous courûmes ensuite, de toute la vitesse de nos méhara, au pied de la chaîne. Nous avions fait environ deux lieues, quand nous atteignîmes un endroit qui me parut convenir à l'exécution de mon plan.

Il y avait là une rampe, étroite à la vérité, mais qui montait en pente douce jusqu'au sommet, et que nos chameaux pouvaient emprunter. Nous en fîmes l'ascension et arrivâmes à une sorte de forteresse naturelle.

Un examen rapide me permit de constater, à ma grande satisfaction, que cette position stratégique n'était dominée par aucune des hauteurs voisines et n'avait pas d'autre accès que la rampe par laquelle nous étions arrivés. Nous y étions en sûreté, nous aurions pu nous y défendre contre toute une bande d'ennemis : sans compter que l'enfant était pour nous un otage grâce auquel nous serions, maîtres de dicter nos conditions. On trouvait même, entre les rochers, une herbe, rare et sèche sans doute, mais dont nos méhara parurent disposés à s'accommoder.

Je tournai maintenant mon attention vers le petit garçon, qui s'était assis sur une pierre et me considérait avec un mélange de confiance et d'anxiété. C'était un bel enfant bronzé, au regard vif, dont l'éclat était pourtant atténué par la faim, la soif, la peur et la souffrance.

— Parles-tu arabe ? lui demandai-je.

— Targui et arabe, répondit-il.

Il ne faut pas s'étonner qu'un enfant de cet âge ait été capable de s'exprimer en deux langues, assez bien pour se faire comprendre ; car, dans ces régions africaines, l'être Humain se développe beaucoup plus vite que chez nous.

— Comment t'appelles-tu ? questionnai-je encore.

— Khaloba.

— Quel est ton père ?

— Rhagata, le cheik suprême des Kelovi.

Mes pressentiments ne m'avaient donc pas trompé ; nous venions de nous emparer du fils du chef des Touareg.

J'appris de l'enfant comment il était tombé entre les mains des Tibbou. Son père était parti pour une expédition avec ses guerriers. Un prétendu Aoussa s'était présenté, en demandant l'hospitalité ; on la lui avait accordée. Mais, la nuit, quand tout le monde dormait, il s'était emparé de l'enfant et l'avait emporté loin, très loin, jusqu'à un endroit où dix-neuf autres hommes attendaient avec un tachrirvan. Le ravisseur était le chef des Tibbou, qui, non seulement vouait une haine mortelle aux Touareg Kelovi, mais avait aussi une vengeance personnelle à assouvir contre leur chef. Il avait exécuté ce coup, follement audacieux, afin de s'emparer du fils unique de son ennemi et tirer ainsi de lui la pire des vengeances.

Le petit garçon me demanda si j'allais le reconduire à son père. Je lui répondis que telle était bien mon intention.

Mon plan était le suivant :

J'étais persuadé que les Touareg s'étaient installés dans notre camp. Je me proposais de retourner là-bas le soir même, pour dire au chef que son fils était en mon pouvoir, mais que j'étais prêt à l'échanger contre Abram ben Sakir, ses gens et tout ce qui lui appartenait. Je ne doutais pas qu'il finirait par accepter, peut-être après avoir un peu hésité. En mon absence, Khamil surveillerait le petit garçon, que je ne voulais pas rendre avant d'avoir obtenu ce que je désirais, avec la promesse que, Khamil et moi, nous serions considérés et traités en hommes libres et en amis de la tribu.

Nous prîmes un repas très frugal et je m'étendis pour dormir. Khamil devait prendre la garde et me réveiller au crépuscule.

L'heure venue, je remontai sur mon méhari, après avoir recommandé à mon poltron, de la façon la plus pressante, de rester hardiment caché dans son coin.

Je retournai sans incident jusqu'au camp où la caravane avait été attaquée.

Les vainqueurs, environ quatre-vingts Touareg, étaient assis autour d'un feu. Les prisonniers étaient étendus non loin d'eux, pieds et poings liés. Abram ben Sakir, le négociant de Mourzouk, se trouvait indemne parmi eux, comme j'eus plus tard l'occasion de m'en convaincre.

Je m'avançai avec intrépidité devant le feu, sans me laisser troubler par l'émoi que provoquaient mon apparition inattendue et mon attitude hardie. Les prisonniers poussaient des exclamations d'étonnement,

— Où est Rhagata, le chef des Touareg ? demandai-je.

— C'est moi, répondit un homme de fière allure, au regard sombre, qui se tenait auprès du khabir (celui-ci était donc bien un Targui). Si tu es réellement le chien de chrétien dont mon éclaireur m'a parlé, il faut que tu aies perdu l'esprit pour être revenu ici. Le vengeur se saisira de toi et te fera mourir dans la torture.

— Silence ! l'interrompis-je en couvrant sa voix. Écoute d'abord ce que j'ai à te dire. Tu as un petit garçon qui s'appelle Khaloba ?

— Oui, répondit-il avec étonnement.

— Cet enfant t'a été ravi, et personne d'autre que moi ne peut te le rendre.

Je laisse à penser l'impression que causèrent mes paroles et mon attitude. On refusa d'abord de me croire ; mais je fournis des précisions et montrai un souvar[95] de cuivre, que j'avais pris à l'enfant et apporté à l'appui de mes dires.

Alors je trouvai créance, et la rage des Touareg se tourna contre les Tibbou, qui niaient obstinément et prétendaient tout ignorer du rapt de l'enfant.

Une longue palabre commença. Il me fallut déployer toute mon éloquence pour atteindre mon but ; mais enfin ce que je demandais me fut accordé ; ma personne, celle de Khamil et tout ce qui nous appartenait devait être sacré pour les Touareg ; Abram ben Sakir et ses gens seraient rendus à

[95] Bracelet.

la liberté, et on leur restituerait ce qu'on leur avait pris. Quant aux Tibbou, je dus les abandonner à la colère de leurs ennemis.

Il était convenu que j'irais chercher l'enfant, sous l'escorte de quelques Touareg.

Je pris soin de faire confirmer cet accord par tous les membres de la bande, et j'exigeai d'eux de tels serments qu'une trahison semblait impossible. Mon seul sujet d'inquiétude était l'attitude du khabir : je trouvais très suspect l'empressement avec lequel il avait donné son assentiment, quoiqu'il eût fait montre auparavant d'une grande soif de vengeance.

Je partis avec mon escorte de Touareg et ramenai, quatre heures plus tard, l'enfant à son père. Khamil était naturellement revenu avec moi.

La joie que Rhagata laissa paraître en revoyant son fils affermit ma confiance et me rendit moins prudent. On proféra contre les Tibbou de terribles menaces ; et, pour ma part, je fus comblé de protestations de reconnaissance. Je ne faisais plus attention aux Touareg qui passaient derrière moi, et je reçus à l'improviste sur la tête un coup de crosse qui me fit perdre le sens.

Quand je revins à moi, J'étais étendu avec Khamil auprès des autres prisonniers ; on m'avait attaché et dépouillé de mes armes. Le khabir était devant moi. Quand il me vit rouvrir les yeux, il me cria, sarcastique :

— Tu as maintenant ce que tu mérites, chien de chrétien maudit ! Tu m'appartiens, et tu mourras, comme mille diables ne te feraient pas mourir !

Ma tête me faisait horriblement mal. Je refermai les yeux et restai impassible sous les insultes et les coups de pied.

On me laissa pourtant, à la fin. Je restai là longtemps. Soudain, je sentis une caresse sur ma joue, et une voix douce me chuchota :

— En' taïjib, tu es bon !

J'ouvris les yeux et je vis l'enfant, qui s'était agenouillé à côté de moi et me passait la main sur la joue. Il avait peur d'être vu des Touareg, et il s'éloigna aussitôt en rampant.

Mon vaillant Khamil m'étourdissait de ses lamentations. Il était étendu à côté de moi. J'essayais de ne pas l'écouter. Il finit tout de même par se taire, et s'endormit.

Je m'assoupis aussi.

Nous fûmes réveillés par la prière du matin, et nous vîmes alors que nos ennemis se préparaient à lever le camp. On nous hissa sur des chameaux et on nous attacha sur notre selle ; puis la caravane se mit en marche, à petite allure, car elle avait à compter avec les animaux de bât, qui n'étaient pas de bons coureurs.

Nous nous dirigions au sud-ouest, en plein désert. Il n'y avait pas un souffle d'air ; le ciel était pur et nous promettait une belle journée. Le temps devait pourtant se gâter.

A midi, personne ne se doutait encore du danger qui s'élevait derrière nous. Nous avions fait halte, pour laisser passer les heures les plus chaudes. Le cheik vint à moi, me dévisagea de son regard féroce, étendit la main vers la gauche et dit :

— Vois-tu là-bas le Rml el Helakh, le terrible lac de sable, où s'engloutissent tous ceux qui ont l'imprudence d'y poser le pied ? Nous avons décidé de t'y jeter.

Avait-il réellement l'intention de m'infliger cette horrible mort ? ou voulait-il seulement me faire peur ? Je dédaignai de lui répondre. Il s'en alla, déçu, en proférant des injures.

Le soleil avait baissé quand nous repartîmes.

Nous ne marchions pas depuis une demi-heure, lorsque je vis tous les chameaux, même les bêtes de charge, prendre d'eux-mêmes une allure plus rapide : circonstance à laquelle personne, à part moi, ne semblait faire attention. Habitué à tout observer, même les choses les plus insignifiantes, je remarquai alors que tous les animaux, sans exception, essayaient d'incliner au sud, en dépit de leurs conducteurs. Il se passait donc, derrière nous, vers le nord, quelque chose qui les influençait.

Je me retournai, autant que mes liens me le permettaient, et j'aperçus, derrière la caravane, au ras de l'horizon, un petit nuage en forme de panache. Je compris aussitôt ce qui nous menaçait, car

je connaissais parfaitement les signes précurseurs des différents vents du désert.

— Attention ! criai-je d'une voix forte. Hâtons-nous de trouver un abri ! La tempête se lève derrière nous !

On rit d'abord de mon avertissement ; mais, au bout de deux ou trois minutes, les visages se firent plus inquiets : le panache floconneux avait grossi et noirci. Les chameaux accéléraient encore leur allure. Alors les chameliers saisirent leur fouet, et la caravane avança aussi vite que les animaux étaient capables de courir.

Le nuage grossissait et s'assombrissait de plus en plus ; il envahit bientôt le ciel, derrière nous.

Nous étions attachés sur nos chameaux ! Qu'allions-nous devenir, quand ils se coucheraient sur le sable ?

— Détachez-nous ! Détachez-nous ! hurlai-je.

— Non, ne les détachez pas ! gronda la voix du cheik. Qu'ils meurent tous dans le sable et descendent dans la djehennah !

Je fus saisi d'une rage qui doublait, décuplait mes forces. J'exerçai, de tous mes muscles tendus, une telle traction que l'une de mes cordes se rompît ; un autre lien sauta presque aussitôt. Les cordes avaient probablement des défauts, qui en avaient favorisé la rupture. Je n'étais plus attaché. Je stimulai mon chameau.

Le khabir courait devant moi. Il me fallait un couteau. Je rattrapai mon ennemi ; nos méhara se touchaient presque. J'empoignai l'homme de la main gauche, le renversai sur sa monture, lui arrachai de la main droite le poignard qu'il portait à la ceinture, et lui assénai ensuite un coup de poing qui l'envoya rouler dans le sable, tandis que son méhari poursuivait sa course sans cavalier.

Une minute plus tard, j'étais à côté de Khamil, dont je coupai les liens sans ralentir mon allure ; puis je rejoignis Abram ben Sakir, que je délivrai à son tour.

Je n'avais pas le temps de penser aux autres, car un bruit assourdissant, qui faisait penser aux trompettes du jugement dernier, grondait derrière nous. En me retournant, je vis une sorte de muraille sombre qui s'élevait de la terre jusqu'au ciel et qui s'avançait vers nous à une vitesse vertigineuse : c'était le sable soulevé par le vent, qui menaçait de nous ensevelir.

L'atmosphère commençait aussi à s'assombrir devant nous. La tempête nous avait rattrapés. Elle me saisit, comme si elle voulait me jeter à bas de mon chameau. Je me cramponnais au pommeau de la selle.

Ma monture accélérait encore sa course, jusqu'à la limite de ses forces.

Nous n'étions pourtant pas encore dans les tourbillons de sable ; nous n'éprouvions que la violence du vent. Il y avait peut-être pour nous une chance de salut.

Je vis les cavaliers qui galopaient en tête se disperser. Ils avaient atteint une région rocheuse. Le sol était hérissé de gros blocs, derrière lesquels on pouvait se cacher et reprendre haleine.

Je n'eus pas besoin de guider ma monture ; son instinct la conduisait : elle courut à un roc et se coucha derrière, si brusquement que j'eus à peine le temps de sauter de ma selle. Je me glissai entre le méhari et la paroi de pierre, enfonçai le bord de mon burnous dans ma bouche et m'enveloppai la tête avec le capuchon.

Le sable m'atteignit, croula sur moi comme une avalanche, et je ne me sentis plus ni réflexion ni volonté, plus rien que le besoin de respirer.

Entendai-je quelque chose ? Je n'en sais rien. C'était, en tout cas, comme si je n'entendais rien. Et combien de temps cela dura-t-il ? Je ne saurais le dire non plus. Mais, soudain, tout se calma étrangement autour de moi, et mon chameau commença à bouger.

J'essayai de me relever. Je n'y parvins qu'avec peine. Une fois debout, je vis quelle charge de sable s'était abattue sur moi, et surtout sur ceux qui n'avaient pu trouver d'abri. Le sable pénétrait dans toutes les ouvertures du corps : dans le nez, dans les oreilles, dans la bouche. Il était fin comme de la farine. J'avais fermé les yeux avec force, sous le drap de mon burnous, et cette poussière impalpable s'était tout de même introduite sous mes paupières. Il me fallut du temps pour m'en débarrasser, sinon tout à fait, au moins pour ne plus en souffrir.

Alors je promenai sur les choses un regard circulaire.

Partout, des rochers, et, derrière, des chameaux et des hommes qui s'efforçaient de se dégager de leur linceul de sable. Mon méhari s'était levé. La situation des prisonniers qui étaient restés attachés, était critique : les chameaux s'étaient jetés par terre et, maintenant qu'ils se relevaient, leurs cavaliers inanimés pendaient de la selle dans des postures à se rompre le cou.

Je pataugeai dans le sable pour délivrer les malheureux, les uns après les autres, en coupant leurs liens.

Les Touareg me laissaient faire ; ils étaient assez occupés d'eux-mêmes. Si d'ailleurs quelqu'un avait voulu m'empêcher de secourir les gens de la caravane, il l'aurait tenté en vain : j'étais libre, j'avais un couteau, je pouvais me défendre.

Ah ! si j'avais eu mes fusils !... Mes fusils, c'était le chef qui les avait. Où était-il, lui ? Je le cherchai du regard et le vis surgir derrière un rocher. Il était sans arme et venait à peine de se déterrer de la couche de sable qui l'avait recouvert. Il abandonna l'abri derrière lequel il s'était caché et s'approcha de ses gens, allant de l'un à l'autre.

Je supposai qu'il était en train de demander des nouvelles de son fils, que je n'apercevais pas. Je mis l'occasion à profit. Plus le Targui s'éloignai de son abri, plus je me rapprochais moi-même de l'endroit : je me trouvai à la fin à côté du hedjin du cheik. Une minute plus tard, j'étais en possession de tout ce qu'on m'avait pris. Je m'écartai. Il ne me manquait plus que la haïk ; mais je finirais bien par le reconquérir.

La tempête de sable n'avait heureusement pas sévi avec une violence excessive et avait été de courte durée ; elle n'avait pas fait de victime parmi nous. Bientôt, nous aperçûmes, vers le nord, une file qui s'approchait de nous : c'étaient les chameaux de bât, avec leurs conducteurs, qui étaient réchappés aussi de la tempête.

Seul dans toute la bande, le cheik se tourmentait : il ne retrouvait pas son fils. Il interrogeait tout le monde, et se lamentait à tous les échos. C'était en vain : l'enfant avait disparu.

Le sable ne pouvait avoir enseveli le tachtirvan, avec sa haute carcasse surmontée d'un dais. On aurait donc dû apercevoir la litière.

Je m'étais réuni avec Abram ben Sakir et ses gens, et aussi avec Khamil. Nous gardions un affreux souvenir de notre aventure ; mais nous devions être reconnaissants à la tempête de sable qui avait permis notre délivrance. Nous étions, naturellement, bien résolus à ne pas nous laisser reprendre par les Touareg, bien que je fusse jusqu'à présent le seul à être rentré en possession de ses armes.

Les chameaux de bat nous rejoignaient, quand le cheik vint à nous.

— Vous êtes libres ! et tu as tes fusils ! fit-il, stupéfait. Chiens ! je vais vous faire rattacher tout de suite !

Il se retournait pour appeler ses Touareg, mais je ne lui en laissai pas le temps ; je l'empoignai par derrière, le terrassai, m'agenouillai sur lui, lui posai sur la poitrine la pointe de mon poignard, et lui ordonnai d'une voix menaçante :

— Silence, coquin ! Si tu élèves la voix, je te plonge cette lame dans le cœur ! Et ne bouge pas, si tu tiens à la vie ! Je vais t'apprendre maintenant à connaître ceux que tu traites de chiens !

Mon audace l'avait tellement surpris, et il comprenait si bien que ma menace était sérieuse, qu'il ne fit pas un mouvement, ne proféra pas un cri.

— Si vous ne voulez pas retomber entre les mains des Touareg, faites maintenant ce que je vous ordonne, dis-je aux gens du négociant, qui se tenaient autour de nous. Je le tiens : attachez-lui les bras et les jambes !

Les Arabes m'obéirent. Quand ils eurent terminé, je demandai au cheik :

— Ton éclaireur, qui voulait nous servir de khabir, t'a-t-il dit que je possède des fusils enchantés ?

— Oui ! proféra le Targui avec colère, mais non sans une expression de terreur dans le regard.

— Ainsi vous savez que vous êtes perdus, si tu oses me résister ! Je n'en veux ni à votre vie, ni à vos biens. J'exige seulement l'exécution des promesses que vous m'avez faites hier soir. Si tu es prêt à tenir ta parole, je te rends la liberté et je ne porterai la main sur aucun de tes Touareg. Mais, si tu refuses, ce couteau te perce le cœur à l'instant même, et j'abats avec mon fusil tous ceux des tiens qui nous approcheraient à moins de cinq cents pas. Décide-toi vite ! Je compte jusqu'à dix. A dix, le délai est passé, et j'enfonce mon poignard !

Je lui découvris la poitrine, appuyai d'une façon très sensible la pointe du couteau sur sa peau nue, l'empoignai de la main gauche à la gorge et comptai.

— Vahid... itnehn... telaht... arba... chams...

— Arrête ! Arrête ! s'écria le cheik. Tu n'es pas un musulman, mais tu n'es pas non plus un chrétien : tu es le diable, le diable en personne, et je suis forcé de t'obéir.

— Ainsi, nous sommes libres, et on nous rend tout ce qu'on nous a pris ?

— Oui.

— Ne te figure pas pouvoir encore une fois me donner ta parole avec l'intention de la trahir plus tard ! Ordonne immédiatement à tes gens de s'éloigner à mille pas au moins ! Dix d'entre eux seulement seront autorisés à s'approcher isolément, l'un après l'autre, pour nous ramener nos chameaux et nos bagages. Cela fait, mais alors seulement, et s'il ne nous manque absolument rien, je te rends la liberté. Vous poursuivrez votre route, en nous laissant paisiblement revenir en arrière, Acceptes-tu, oui ou non, mes conditions ? J'ai compté seulement jusqu'à cinq ; je continue.

J'appuyai plus fort la pointe de mon couteau sur la poitrine du chef. Il ne me laissa pas compter.

— Écarte ton poignard ! Je ferai ce que tu exiges de moi.

— Le poignard restera sur ta poitrine, exactement comme je le tiens, jusqu'à ce que mes conditions aient, été remplies. Et, si, par un geste, une parole, eu me fais douter de ta loyauté, je te le plonge dans le cœur ! Ainsi, n'essaie pas de nous trahir !

La plupart des Touareg s'étaient rassemblés autour des animaux de bât, qui venaient d'arriver. L'un d'eux s'approcha en courant et nous cria de loin :

— Où est le cheik ? Nous avons...

Il s'interrompit au milieu de sa phrase et resta frappé de stupeur. Sur un signe de moi, notre cercle s'était ouvert, pour lui laisser apercevoir le cheik, pieds et poings liés, gisant dans le sable sous mon genou, et mon couteau sur la poitrine.

— Faz' Allah ! exclama-t-il. Vous n'êtes plus attachés ! et...

— Nous tenons votre chef, comme tu vois, dis-je en lui coupant la parole. Si tu veux le sauver de la mort et vous sauver tous avec lui, approche et écoute ce qu'il a à te dire !

L'homme s'avança lentement, avec hésitation. Lorsqu'il fut tout près, le cheik parla.

C'était une scène curieuse. Mon prisonnier tremblait de rage, en dictant ses ordres : l'autre, qui n'était pas moins furieux, les écoutait docilement. Il s'éloigna à la fin pour les exécuter.

Nous vîmes les Touareg se grouper et tenir conseil, en gesticulant et en proférant des clameurs. Puis dix d'entre eux vinrent à la file, séparés par de grands intervalles pour nous ramener nos chevaux avec leur chargement, tandis que les autres se retiraient à la distance que j'avais fixée.

Il nous manquait encore différentes choses, parmi lesquelles mon haïk. Mais j'insistai pour qu'on nous rendît tout jusqu'aux moindres objets, et les Touareg furent contraints de me donner satisfaction.

Quand on nous eût enfin tout rapporté, je détachai le cheik.

Il s'en alla en proférant des menaces à mon adresse et rejoignit ses Touareg. Il me sembla que ceux-ci l'accueillaient par des reproches, ce qui toutefois n'avait rien de surprenant.

Les hommes se dispersèrent, à la recherche du petit Khaloba.

Nous nous réjouissions de l'heureuse issue de notre aventure. Campés avec nos chameaux entre les rochers, nous regardions les Touareg chercher en vain l'enfant disparu. Je les aurais aidés volontiers, car l'affectueuse parole du petit garçon, « En taïjib, tu es bon », résonnait encore dans

mes oreilles ; mais je ne pouvais pas commettre l'imprudence de me risquer au milieu de ces bandits assoiffés de vengeance.

Ils parurent enfin avoir trouvé une piste, car ils coururent à leurs chameaux et s'élancèrent au galop vers le sud. Nous entendions leurs appels ; mais nous ne comprenions rien, à cause de la distance. J'avais pourtant l'impression que leurs voix exprimaient plutôt l'horreur que la joie.

Nous attendîmes une demi-heure après leur départ. Alors, supposant qu'ils ne reviendraient pas, nous nous préparâmes à reprendre notre route. J'allais monter sur mon méhari, lorsque Khamil, étendant la main vers le sud, me cria :

— Attends encore, attends, sidi ! Je vois venir des cavaliers.

En effet, nous aperçûmes huit ou dix hommes, montés sur des chameaux, qui arrivaient à toute vitesse. Nous les reconnûmes bientôt : c'étaient les Touareg, leur cheik en tête.

Que nous voulaient-ils ? Nous tendre un piège, peut-être. Je saisis ma carabine, pour les empêcher d'approcher.

— Ne tire pas ! ne tire pas ! La paix, la paix soit avec toi ! clama le cheik, de toute la force de sa voix.

Ses compagnons firent halte. Il s'avança seul, Alors j'abaissai le canon de mon fusil.

Arrivé à une cinquantaine de pas, le cheik arrêta son méhari et pria :

— Laisse-moi venir jusqu'à toi, sidi. Je ne me présente pas en ennemi, mais en suppliant, car toi seul tu peux nous secourir, toi seul !

— Viens donc !

Il poussa son chameau jusqu'à moi, mais il resta en selle.

J'étais impatient de savoir ce qu'il voulait. Ce devait être quelque chose d'extraordinaire, car il avait la mine décomposée et sa poitrine se soulevait avec agitation.

— Monte sur ton méhari, et viens avec moi ! Viens vite ! me cria-t-il. Nous ne savons que faire. Il n'y a que toi qui puisses encore sauver Khaloba, mon fils !

— Que lui est-il arrivé ? Où est-il?

— Au milieu du Sable de la Perdition ! La tempête l'a poussé dans le Raml el Helahk, d'où ni Allah ni le Prophète ne peuvent l'arracher. Toi seul peut la sauver.

Disait-il la vérité, ou mentait-il pour m'attirer dans un piège ? Je scrutai son visage. Non, ce regard chargé d'angoisse ne pouvait pas mentir, un tel tourment n'était pas feint.

Plus de méfiance, plus d'hésitation ! je montai sur mon chameau. A la vérité, le doute me taquinait encore ; mais « En taïjib, en taïjib, tu es bon, tu es bon », ainsi la voix de l'enfant résonnait dans mon cœur plus haut que celle du soupçon, et nous volions en avant pour sauver l'infortuné ou... courir à notre perte.

Nous atteignîmes bientôt l'endroit où les rochers disparaissaient sous le sable. Les Touareg étaient là. Leurs chameaux, accroupis, tournaient tous la tête de notre côté pour ne pas voir derrière eux le danger qu'ils connaissaient.

Je jugeai d'un regard toute la situation.

J'avais devant moi le bord d'un cirque gigantesque, aux parois rocheuses, qui pouvait avoir deux kilomètres de diamètre. La profondeur de ce lac était mal connue ; mais elle devait être considérable, car les falaises qui l'entouraient plongeaient presque verticalement.

De quelle sorte de fluide ce cirque était rempli au juste, il était difficile de le dire. C'était, apparemment, un sable humide, extraordinairement fin et léger, incapable de porter un fardeau, du moins pas celui d'un homme ou d'un animal.

Ce bassin gigantesque avait dû être d'abord occupé par une nappe d'eau ; puis les tempêtes du désert y avaient poussé du sable. La partie la plus pesante des nuages de sable pareils a celui qui s'était abattu sur nous, se heurtait aux rochers qui cernaient le cirque et qui la retenaient ; mais la poussière légère, impalpable, que le vent soulevait à une grande hauteur, retombait sur le lac, se mêlait au liquide sans s'y engloutir, parce qu'elle n'était pas plus lourde que lui. C'est ainsi que je me figurais la formation de ce lac de sable.

Malheur à celui qui posait le pied sur la surface inconsistante.

J'apercevais, à quarante coudées de la rive, le tachtirvan, qui flottait sur cet abîme, grâce à sa légèreté, à l'espèce de nacelle que formaient ses rideaux, tendus sur des montants recourbés.

Khaloba, l'enfant targui, était dans ce frêle esquif. Il avait assez de prudence pour ne pas faire de mouvements dangereux ; mais il ne cessait d'appeler au secours.

A peine me vit-il qu'il me cria en pleurant :

— Ta' al, tu' al, ya, sidi ! Hallisni min el mot ; meded, meded ! Viens, viens, ô sidi ! Sauve-moi de la mort ; au secours, au secours !

— Je viens, je viens ! répondis-je, en sautant de ma selle. Surtout, ne bouge pas, afin de ne pas perdre l'équilibre !

Les Touareg m'entouraient en silence. Leur regard était fixé sur moi ; il luisait d'un feu sombre, mais ne reflétait plus la haine ni le désir de la vengeance.

Leur chef avait mis aussi pied à terre. En entendant mes paroles, il me saisit les mains et me dit avec transport :

— Tu veux aller le chercher ? Tu crois donc qu'il qu'il est possible de le sauver ?

— Il n'y a pas de perche assez longue pour atteindre jusqu'au tachtirvan, dis-je et il est impossible de lancer une corde : il faut que je me construise un kellek[96].

— Un kellek ? Avec quoi ? demanda le chef, étonné.

— Ne t'es-tu pas demandé pourquoi j'ai emporté tout à l'heure la tente d'Abram ben Sakir ? Tu ne croyais pas, je pense, que je voulais la dresser sur le sable mouvant du Raml el Helahk ? Il me faut un radeau très léger, très long et très large, qui soit capable de me porter et ne risque pas de chavirer : la tente que j'ai apportée et la tienne, que je vois ici, me fourniront l'étoffe qui en formera le plancher, et nous en construirons la carcasse avec les montants et les piquets... Mais il faut auparavant que je mesure la profondeur du sable mouvant et sa résistance.

Je pris un piquet de tente et, sondant le sol à chaque pas, je m'avançai jusqu'au bord du lac, qu'il était difficile de reconnaître exactement au milieu du sable qui l'environnait. La moindre imprudence pouvait me coûter la vie.

Je sentis bientôt, en enfonçant la perche, que le sol se dérobait. Je m'agenouillai et sondai plus profondément le sable liquide : je ne trouvai aucune résistance.

Alors je fis attacher plusieurs cordes les unes aux autres et en lestai l'extrémité avec une pierre. Je jetai dans le lac cette sonde improvisée, qui avait au moins vingt mètres de long : elle plongea tout entière, sans rencontrer le fond. Ainsi, dès le bord, le lac de sable était insondable.

J'avoue que cette constatation me fît un effet désagréable, car il ne pouvait être question de nager. Si le radeau ne résistait pas et si je tombais dans le sable mouvant, j'étais perdu, car la consistance de cette boue rendait impossibles des mouvements de la natation.

Il s'agissait maintenant de construire le radeau, pour lequel nous n'avions aucun modèle. Je devais faire appel à toutes mes facultés inventives pour donner à ce moyen de locomotion la plus grande solidité, unie à une extrême légèreté. J'avais aussi à me fabriquer un aviron convenable ; la forme habituelle était non seulement inutilisable, elle pouvait encore devenir dangereuse. Je fis une sorte de pagaie, que je pourrais manœuvrer de l'arrière, avec un montant de tente, auquel je fixai un panneau de toile. Cet aviron ne me servirait qu'à l'aller ; au retour, on me tirerait de la rive, au moyen d'un long filin que je fixai au radeau, et dont les Touareg tiendraient l'autre extrémité.

Ces préparatifs compliqués avaient exigé beaucoup de temps. Cependant, nous ne cessions d'inciter l'enfant à prendre courage et patience.

Nous étions prêts. Mais le plus difficile n'était pas encore accompli : l'embarquement était ce qu'il y avait de plus délicat. Le radeau de toile était nécessairement très élastique : il cédait et se gondolait dans toutes ses parties ; on risquait sa vie rien que pour y monter. Je procédai avec plus de précaution que jamais, et j'eus la chance de réussir. On repoussa de la rive le radeau avec des perches, et je mis ma rame en mouvement. Mon esquif improvisé glissa sur le sable : je triomphais !

[96] Radeau.

Il nous fallut trois quarts d'heure pour ramener
mon radeau a la rive.

J’avais une distance de quarante coudées à parcourir. Sur l’eau, avec une barque, il aurait suffi de quelques coups d’aviron ; niais ici, dans ce sable mouvant qui collait comme de la poix, il me fallut ramer pendant une bonne demi-heure, au prix des plus grands efforts, et le cœur étreint par une angoisse mortelle. Je m’étais bien souvent exposé au danger : mais je n’avais jamais éprouvé une telle horreur qu’en présence de celui-ci. Cette masse visqueuse qu’il fallait fendre, qui clapotait, grinçait, crevait en bulles épaisses, avait quelque chose de vraiment infernal qui me crispait les nerfs.

Si jamais l'horreur me fît dresser les cheveux sur la tête, ce fut cette fois-là.

La corde que je tirais derrière moi depuis la rive ne formait pas une ligne droite : elle se déroulait derrière le radeau comme un serpent. Les Touareg eux-mêmes avaient peur : j’en eus la preuve en entendant leurs clameurs de désespoir, une fois que mon esquif fragile menaça de perdre l'équilibre.

Enfin, j’arrivai à portée du tachtirvan !

— Sauve-moi ! ô sauve-moi, sidi ! suppliait le petit garçon.

— N’aie pas peur ! lui répondis-je. Si tu restes bien tranquille, pour ne pas basculer, je te ramènerai sans accident à ton père. Si le tachtirvan penche, jette-toi vite du côté que je te dirai !

J’avais fixé une corde mince, pas trop lourde, à l'avant de mon radeau, et j’avais fait à l'autre bout un nœud coulant, que je lançai sur les traverses inférieures du tachtirvan. C’était une chance que je fusse exercé au lancement du lasso ; sinon, j’aurais pu essayer pendant des heures sans résultat. Je ne pouvais, en effet, ni me lever, ni seulement m’écarter d’un pied de l'endroit où je me tenais accroupi. Le nœud coulant se fixa dès la première tentative.

— Tirez maintenant ! criai-je vers la rive. Tirez, mais lentement, très lentement !

Les Touareg obéirent. Le serpent de corde qui sinuait derrière moi se tendit ; mon radeau revint vers le bord, entraînant le tachtirvan. Celui-ci était, à la vérité, trop léger pour s’enfoncer ; mais il se montrait parfaitement impropre à un pareil genre de navigation ; il roulait terriblement, et il aurait certainement fini par chavirer si je n’avais prévu le danger et emporté deux autres cordes. Je lançai un nœud coulant à droite et un à gauche, sur les extrémités de la traverse supérieure : ce qui me permit, en tirant, tantôt à hue et tantôt à dia, de maintenir l'équilibre de la litière. L'enfant était, par bonheur, assez intelligent pour observer exactement les conseils que je lui donnais et me faciliter ainsi ma tâche.

Le retour fut, malgré tout, beaucoup plus lent que l'aller : il nous fallut trois quarts d’heure pour ramener mon radeau à la rive.

Le père attira l'enfant sur son cœur. Les Touareg poussèrent des cris de joie.

Quant à moi, je me retirai à l'écart et joignis les mains. C’était seulement maintenant que le danger m’apparaissait avec toute son horreur, maintenant que j’étais sauvé.

Le cheik vint à moi, m’embrassa et dit :

— Sidi, nous avons gravement péché envers toi Dis-moi ce que nous devons faire pour expier nos torts ! Demande-moi ma jument préférée, mes dix meilleurs chameaux, exige ce que tu voudras : je te l'accorderai sans hésiter.

M’offrir sa jument préférée, c’était vraiment une grande marque de reconnaissance. Au milieu d’un silence religieux, il poursuivit :

— Tu m’as vaincu deux fois : d’abord par les armes, ensuite par le pardon. Je te remercie de m’avoir infligé cette défaite, car elle ne m’humilie pas et me procure un ami. Veux-tu être mon ami, mon frère, honoré de toute ma tribu, le bienvenu dans nos maisons et sous nos tentes ?

— Oui, je le veux, avec joie !

— Eloignons-nous donc de ce lac de la Perdition et retournons auprès de ton compagnon. Abram ben Sakir, pour établir notre camp et conclure la fraternité du sang, selon la loi du désert. Ton ami est mon ami, et mon ennemi est ton ennemi ; tu as mon cœur et j’ai le tien, car tu m’as apporté l'amour au lieu de la vengeance. Allah joubarik fik, Dieu te bénisse !

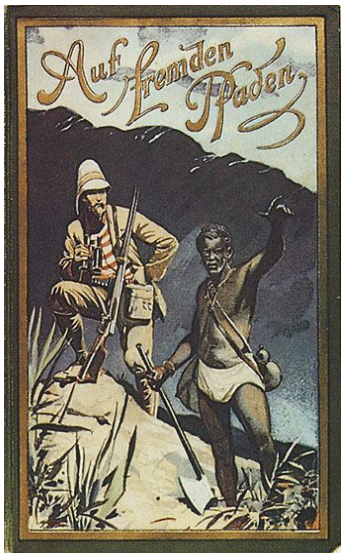
FIN

2 avril 2020

Dans la mesure du possible les erreurs typographiques ont été corrigées.

Imprimerie française de l'édition,
12, rue de l'Abbé-de-l'épée. — Paris-V^{e}

Notes winnetou.fr



Tous ces récits sont parus avec d'autres entre 1913 à 1943 dans le volume 23 « *Auf fremden Pfaden* » (Sur des chemins étrangers) des « *gesammelte Reiseerzählungen* » (collection complète des récits de voyages).

Après la Seconde Guerre mondiale, le contenu du volume 23 a été modifié. Le troisième récit « *Er Raml el Helahk* » a été supprimé et déplacé dans le volume 10 des « *Gesammelte Werke* » (Œuvres complètes) sous le nom de « *Sand des Verderbens* ». Quatre récits ont également renommé. A partir de 1951 « *Saiwa tjalem* » devient *« Der Talisman »* (Le talisman) et le titre de « *Der Boer van het Roer* » devient « *Das Kafferngrab* » (La tombe du Cafre).

Saiwa tjalem

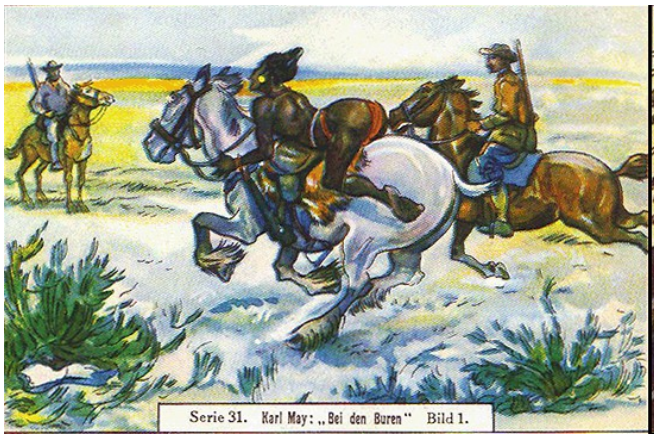
L'histoire a été écrite en 1883 et publiée pour la première fois la même année dans le magazine « *Vom Fels zum Meer* ». En 1897, le récit a été repris dans la « *collection complète des récits de voyages* »

Saiwa tjalem est le seul récit de Karl May qui se déroule en Laponie. L'histoire a été traduite et publiée en 1888 en Volapük[97].

Le Boër van het Roër (Titre original : Der Boer van het Roer)

« *Der Boer van het Roer* » est la version retravaillée du récit « *Der Africander*[98] » qu'il avait écrit en 1877/78 sous le pseudonyme d'Emma Pollmer et publié dans le magazine « Frohe Stunden ».
L'aventure a été publiée dans le « *Deutscher Hausschatz* » (6e année, n° 8 à 12) de novembre à décembre 1879 sous le titre « *Der Boer van het Roer* », une aventure en pays cafre.
L'histoire « Der Boer van het Roer » a été publiée ensuite en 1897 dans le volume 23 « *Auf fremden Pfaden* » (Sur des chemins étrangers).

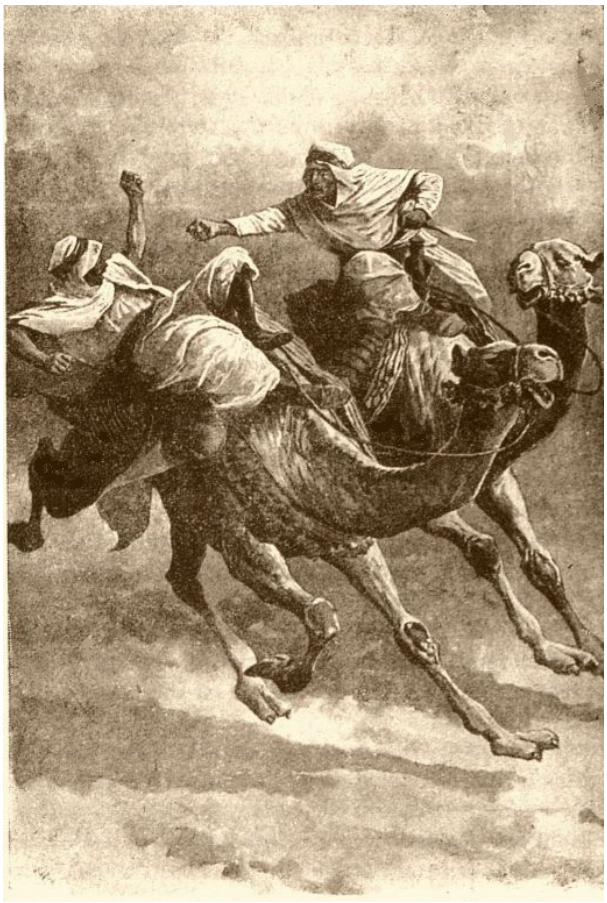
[97] Langue auxiliaire universelle créée en 1879 par J. M. Schleyer, un prêtre catholique allemand. Cette langue fut supplantée par l'espéranto.
[98] Africander, afrikaander, afrikander, afrikaner : personne blanche parlant l'afrikaans en Afrique du Sud.



Er Raml el Helahk

L'histoire a été écrite en 1895 et publiée la même année dans le « *Regensburger Marien-Kalender* » (Calendrier marial de Regensburg) pour l'année 1896.

Les histoires de Karl May pour le calendrier marial sont une série de récits de voyage plus courts, qui se distinguent des autres œuvres du genre de Karl May par une connotation religieuse plus forte.

Quelques années plus tard, Karl May a intégré le récit dans le volume23 « *Auf fremden Pfaden* » (Sur des chemins étrangers) des « *gesammelte Reiseerzählungen* » (collection complète des récits de voyages) publié par Fehsenfeld.

Depuis 1952 « *Er Raml el Helahk* » est présent sous le nom de « *Sand des Verderbens »* (Sable du destin) dans le tome 10 des « *Gesammelte Werke* » (Œuvres complètes).